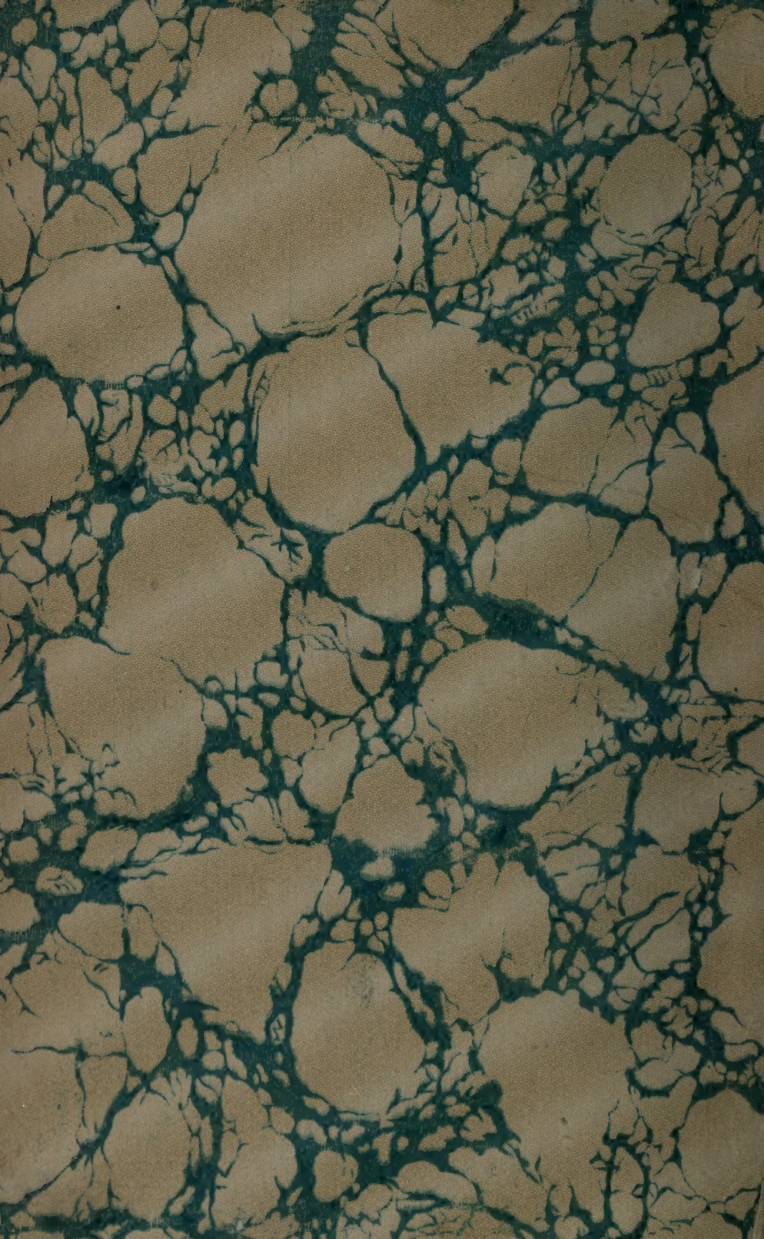
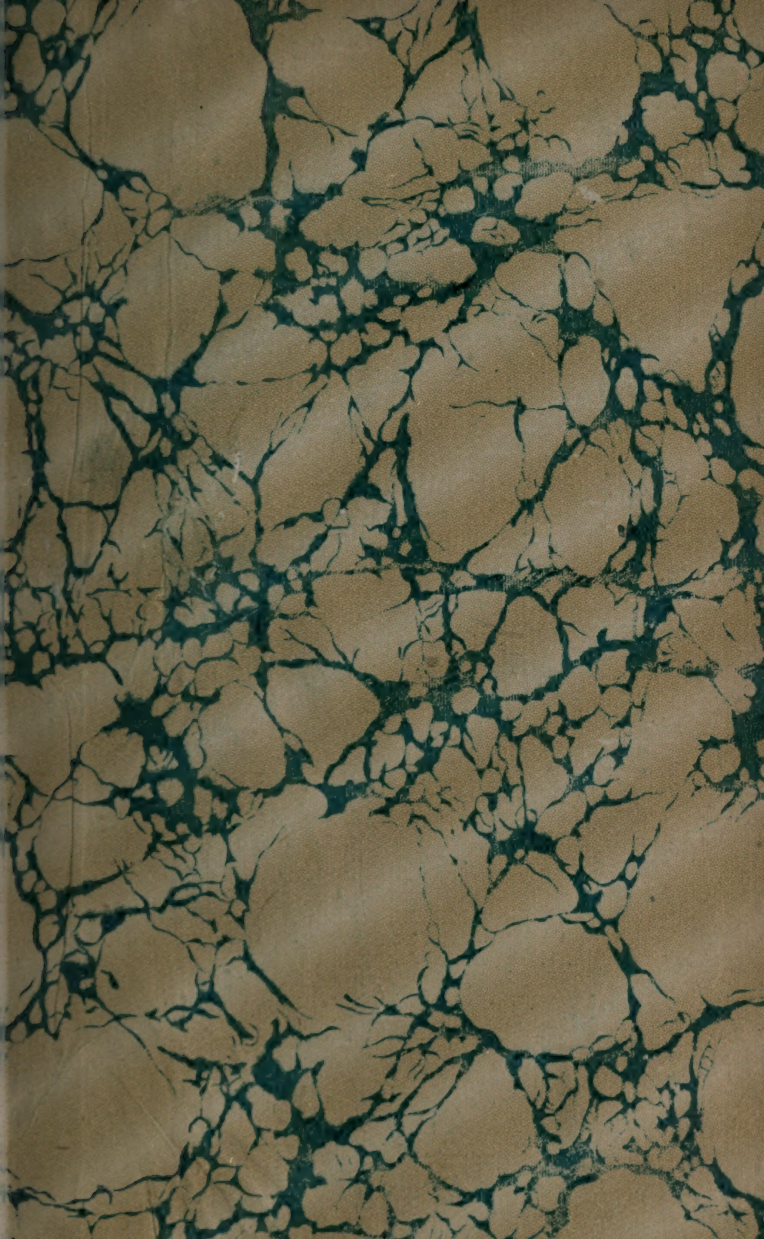
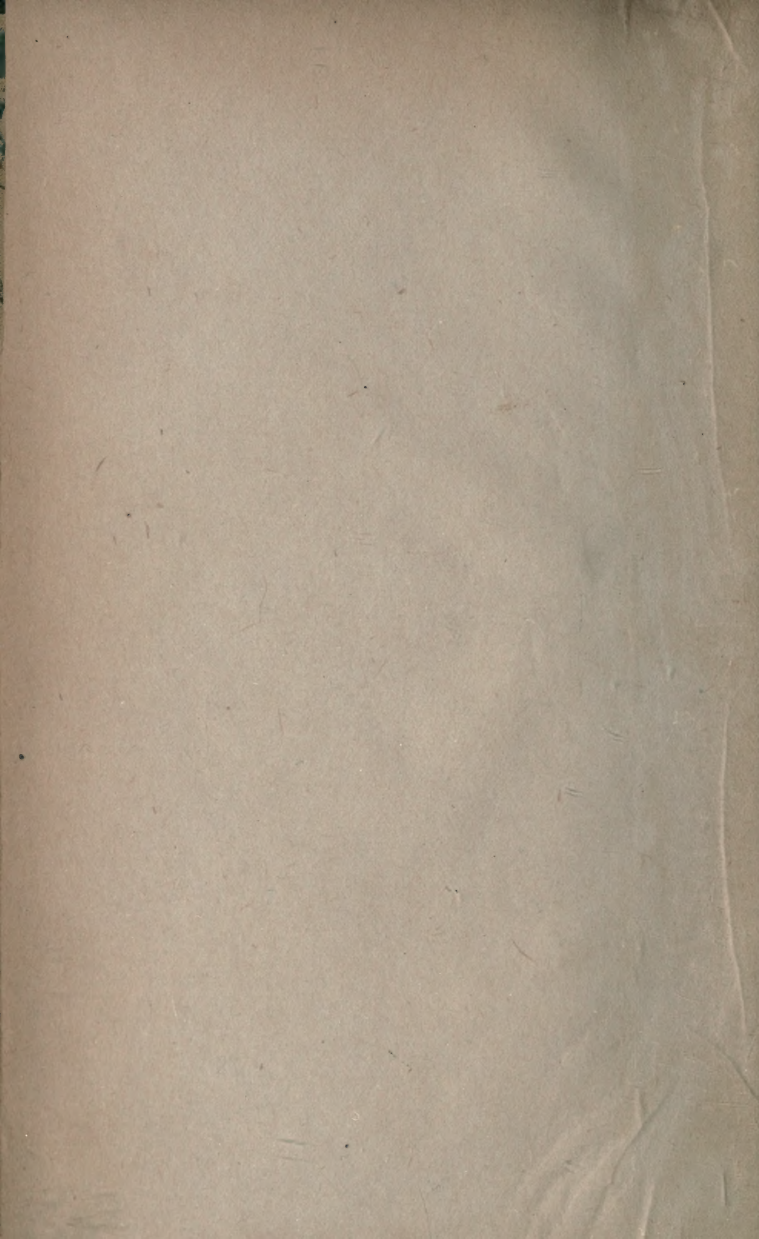








CHACUN SON DEVOIR

*Il a été tiré, de cet ouvrage,
quinze exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

OUVRAGES DE CHARLES-HENRY HIRSCH

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Mariée en 1914, roman (6^{ème} mille).

LIBRAIRIE E. FASQUELLE

Racaille et Parias. — **Saint-Vallier.** — **Le Sang de Paris.**
— **Dame Fortune.** — **L'Amour en Herbe.** — **Parfieu et**
Martin. — **Des Hommes, des Femmes et des Bêtes.** —
Nini Godache. — **Amaury d'Ornières.** — **Un Vieux**
Bougre. — **Les Châteaux de Sable.** — **Poupée fragile.**
— **Les Disparates.** — **Héros d'Afrique.** — **La Demoi-**
selle de Comédie. — **Éva Tumarche et ses Amis.**

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

Le Tigre et Coquelicot. — **Pantins et Ficelles.**

ÉDITIONS DU « MERCURE DE FRANCE »

La Vierge aux Tulipes. — **La Possession.**

« MODERN-BIBLIOTHÈQUE » ARTHÈME FAYARD

Le Crime de Potru, soldat.

EN PRÉPARATION :

“ **Petit Louis** ”, boxeur. — **La Finale.** — **Éva Tumarche**
baronne. — **Thérèse Matassin.** — **La Tragédie de**
Marthe. — **Théâtre.**

H669c

CHARLES-HENRY HIRSCH

CHACUN SON DEVOIR

— ROMAN D'UN RÉFORMÉ —



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1916, by Charles-Henry Hirsch.

15-00008
8/5/19



PQ
2615
I6C5

CHACUN SON DEVOIR

I

Ponnier obéit ponctuellement, depuis son incorporation. On ne l'eût guère distingué de la masse des recrues, sinon par son amour du silence. Avare de renseigner sur soi et de s'enquérir d'autrui, il aide à qui le lui demande. En échange, il sollicite rarement un concours. On a remarqué ses mains de fille, dont Majauret, le clairon, un malin loquace, a dit, le premier jour, que c'en étaient « d'un vrai monsieur qui ne « doit pas s'embêter dans le civil à tirer une « pièce de dix sous d'un paquet de copeaux ».

Charillon, le scribe du fourrier, par qui « la deuxième » toute entière sait que le « double » est « enfant trouvé », assure que le livret individuel de Ponnier est « ordinaire » et le donne pour cultivateur, issu d'un cultivateur et d'une cultivatrice, malgré sa peau claire de citadin

qui aurait plus « travaillé sur les livres » qu'à l'atelier ou aux champs.

On croit Ponnier instruit, parce qu'il se tait. Sa dictée d'épreuve, à l'arrivée au corps, n'a laissé aucun souvenir, de ne se singulariser par l'excellence ni une imperfection outrée.

Ponnier a l'estime des chefs, pour l'égalité de son effort à bien faire. Du capitaine au caporal, pas un ne lui a adressé un reproche. A la chambrée, aux « patates », à la douche, au tir, au réfectoire, partout il est, parmi les hommes, un homme qui en a l'humeur moyenne, agit de son mieux, est serviable sans excès. Son originalité unique lui vient de parler aussi peu. Après des mois, elle est admise. Majauret lui-même ne tente plus de « faire causer » le taciturne, qui se borne à sourire doucement, lorsque le clairon en provoque le témoignage :

« Attendez ! on va demander ça à Ponnier : il a une platine qui n'en craint pas ! ».

La farce grasse, la dispute possible, la fièvre d'un après-midi de revue ou d'inspection, le contre-ordre qui fait maugréer contre la versatilité du commandement, tout ce qui émeut l'escouade, la section, la compagnie, il y participe avec une telle mesure qu'on le sent isolé en soi. Il eût fallu autour de lui plus de perspicuité, pour découvrir la passion qui le dérègle

intérieurement, si deux « pays » se lisent des lettres, à la clarté de la lampe, dans la chambre, ou s'il y est question de fiançailles, de noces, ou de quelque histoire d'amour qui ne soit pas la vulgaire aventure avec une fille.

Chaque mois, une lettre lui apporte des nouvelles, avec un mandat de dix francs. Il écrit sa réponse, le soir ou le lendemain, jamais plus tard. La somme n'est pas dépensée toute, que le courrier suivant arrive à Ponnier.

« Eh ! Ponnier... une lettre pour toi !

Celle-ci, il ne l'attendait pas. Son trouble autorise Charillon, le scribe, qui la lui apporte, à se permettre de flairer l'enveloppe et de proclamer, exagérant une importance drôlatique :

« Mòssieu Ponnier, tu nous avais pas parlé que tu avais une connaissance !

— Donne donc, au lieu de blaguer ! »

La brusquerie de Ponnier en révèle un caractère inconnu de tous. Ils lui voient un masque dur, si tourmenté d'angoisse que personne n'ose une apostrophe, après la retraite du commissionnaire parti sur ces mots, à reculons, singeant la peur :

« Ben, mon colon, c'est le jour qu'il faut pas rigoler avec toi, aujourd'hui !... Fallait te mettre une étiquette à ton bourgeron pour prévenir le monde... »

Ponnier lit, debout, les mâchoires serrées, le front raccourci par des rides soudaines. Sa face pâlie se marbre, à vue d'œil, de plaques rouges.

« T'as pas d'ennuis de chez toi? questionne quelqu'un.

Ponnier le toise, se tait, va s'asseoir sur le bout de son lit, pour recommencer une lecture très attentive. Le papier tremble à ses doigts. Quand ils le froissent, ils divulguent un sauvage appétit de détruire. La feuille devient une boulette entre les paumes qui la roulent. Près de l'empocher, le garçon se ravise, la regarde, hausse les épaules contre le sort; et, l'ayant poussée dans sa bouche, il se met à mâcher, mâcher, l'air d'une bête.

Le regard vague, les mains allongées sur les cuisses, il a un mouvement doux de la tête, pour refuser ce malheur qu'il vient d'apprendre, là, tout seul malgré la chambrée pleine.

Il se lève, mâchant toujours, et il refait les deux plis à angle droit de son couvre-pied, par habitude de soldat modèle. Il ramasse l'enveloppe qui était tombée sur le parquet. La dépliant, il y crache cette pâte amère, au goût d'encre, qu'il recouvre du papier; — et il sort.

« Quel type, ce Ponnier?

— Il crèverait sans vous dire pourquoi!

— S'il y en avait pas de plus bavards, on en aurait encore moins appris à l'école!

— C'est rare, un frère comme lui, quand même!

— Il en vaut un autre : personne n'est forcé de crier ses affaires sur les toits!

— Eh?... c'est lui qui dit ça!... Oh! ma mère!... Un poilu qui vous en raconterait pendant dix kilomètres, sur son petit cœur et ces dames....

— Et qui te laissera au port d'armes, pour douze beaux mois!

— Parce que tu t'y es mis avant moi, beau malin : tout le mérite en revient à ta mère.... Et encore, la pauvre femme, elle ne savait pas, en te mettant au jour....

— Laisse donc ma mère tranquille : je m'occupe-t-il de la tienne?... On parlait de Ponnier....

— Alors, laisse-le donc tranquille aussi, Ponnier!... En voilà un qui s'occupe pas de toi!

— C'est-il tes choux, qu'on cause sur lui?

— Ah! ils ne vont pas se chiquer pour un, qu'on n'existe seulement pas, rapport à lui!

— C'est vrai que Ponnier fait trop le fier.

— Tout ça n'empêche que la classe viendra.... Voilà la vérité pure pour des simples troufions comme nous!

— Ah! ce jour-là, la Marie n'a qu'à bien se tenir! Sinon, gare qu'elle perde ses sabots!

— Chacun sa Marie, ce jour-là!

— Et y aura pas l'extinction des feux, Majaret!

— Je la sonnerai pour ma revenue au patelin.... Et je vous sonnerai ça à la hauteur, que les morts s'en changeront de côté, dans leur chemise de bois! »

Comme on fait un succès au clairon, il insiste :

« Je me vois... je m'entends.... Ça sera donc le soir.... Il fera de la lune.... Je serai sur la place de l'église.... A dix heures tapant, je me colle mon embouchure au bec.... Le dixième coup sonné, je commence....

— Mais tu t'arrêtes aussitôt, parce que bibi... qui se trouve comme par hasard derrière toi... te flanque son pied au... chose... que, parfaitement, tu en perds l'haleine!...

— Faudrait te mettre avec deux autres, pour t'y risquer.

— Quels deux autres?

— Ceux qui t'aideront dans ton ménage, eh! quand tu auras juré au maire et au curé que les cornes te pousseront! »

Les hommes et le caporal devisent ainsi, fraternellement, de l'amour et de la liberté, avec une confiance et une jeunesse qui puri-

fient leurs plus gaulois propos. Ils parlent des femmes et du bienfait d'agir à sa guise, parce que rien ne leur manque davantage à la caserne et parce qu'ils y oublient assez, dans l'irresponsabilité de l'obéissance, l'asservissement social dont dépendait leur pain quotidien, qui en dépendra pareillement.

Ils s'enivrent de mots. Le bavard qui s'abreuve au bec de la cruche remplie de tisane, s'interrompt de boire, pour décocher un trait qu'il croit indispensable; et les autres d'en rire, à cause que chacun l'aurait pu tirer de son cru.

« Tout ça ne fait pas briller mon cuir! » déplore un philosophe.

Du manche d'un martinet et d'un bouchon de liège, tour à tour, il astique les courroies de son équipement. Il a des approbateurs, et les vœux s'entre-croisent, souhaitant que la vie devienne plus facile au soldat.

Bientôt, les petites misères du métier le cèdent à la louange de la femme. Ils l'appellent uniformément « la Marie », pour que, traversant leur pensée, elle y ranime le souvenir des bois, des plaines, de la terre, qu'ils aspirent à retrouver, de toute la sève de leur race entée là depuis des siècles. Ce sont des Beaucerons, des gens du Perche et du Maine, pour la plupart.

Un trimardeur, égaré dans ce contingent, les méprise, en raison de son aptitude à vingt métiers pour un, de sa connaissance des routes, de son abandon aux hasards. On l'appelle Louis Edme. Il est orphelin et proclame sa solitude au monde, comme si elle était un élément de force. Il entend sans daigner écouter. Soudain, on prête l'oreille à sa voix de nomade qui a bu l'air à l'ouragan, l'eau où elle coule, et exigé, du superbe ou du faible, même, l'asile pour la nuit :

« Moi, dans deux cent dix-sept jours, je rechausse mes gros croquenots à clous, je reprends mon bâton ferré, ma blouse, mon vieux grim pant.... Et partout ça sera chez moi, comme c'était avant ! »

Un sage risque cette critique implicite :

« Vaut mieux tenir que de courir.

— Chacun son goût », fait le vagabond.

Il porte si volontairement ses prunelles couleur de poussière, sur son voisin, que celui-ci croit devoir énoncer un projet :

« Moi, je verrai du pays aussi....

— En auto, naturellement ?

— Bien sûr, en auto ! Je me serai offert assez de marches ici pour ne pas me la fouler après.... »

Ils ont tous oublié Ponnier, quand il reparait avec le sergent-major, qui lui parle :

« Charillon va établir votre permission....

Vous n'avez qu'à vous mettre en tenue.... Vous irez la faire signer par le capitaine, chez lui.... A vos risques et périls, parce que, si il m'engueule après ça, je vous préviens que vous me le paierez.... En attendant, je vous conseille de donner un motif au capitaine.... Pour obtenir une permission, faut dire pourquoi on la demande.

— Je dirai au capitaine comme à vous, chef : j'ai besoin d'aller chez moi ; j'y suis pas été depuis mon arrivée au régiment. En plus, j'ai jamais été puni.

— Si le capitaine se contente de cette explication, tant mieux pour vous !... Enfin, moi, je fais mon possible à votre égard, Ponnier....

— Oui, chef. Et je vous en remercie bien. »

Il a, de nouveau, son visage fermé où nul n'a déchiffré un sentiment. Ils essaient de lire quelque chose sur ses traits. Le sergent-major ne se décide ni à le questionner encore, ni à s'en aller. Il se fâche, pour un paquetage oblique et un vide au râtelier d'armes.

« Chef, c'est le fusil de Domouges qui est de garde, explique le caporal.

— Ça n'empêche que tous les paquetages vont de travers... excepté celui de Ponnier.... Oh ! le vôtre aussi !... Ah ! c'est frais, pour un caporal qui voudrait passer sergent !... On va

m'arranger tout ça, vous entendez?... à commencer par vous!...

— Oui, chef. »

Le sous-officier dehors, la chambrée mime une foule de protestations autour de Ponnier, impassible, et qui se déshabille.

« Eh ! le seul paquetage bien, Ponnier va le déranger pour se mettre en tenue ! » fronde le clairon.

Il ajoute, presque solennel :

« Le mien restera comme il est.

— Si je veux, mon vieux ! » insinue le caporal.

Edme, le chemineau, se borne à enfoncer un peu la patte de ses épaulettes, entre la planche et la pile de ses effets revêtue du mouchoir réglementaire.

« Alors, tu t'en vas en permission ? demande-t-il à Ponnier.

— Oui.

— Combien que tu resteras ?

— Ça dépend.

— Tu as droit à tes quinze jours, puisque tu n'es parti ni à Noël, ni à Pâques.

— Ce qu'on a droit et ce qu'on a... y a loin, souvent, de l'un à l'autre !

— A qui le dis-tu ! »

Après un moment, le trimardeur reprend :

« Et si le capitaine te refusait ?

—

— Il pourrait, si tu n'as pas un motif suffisant, d'après lui....

—

— Tu veux pas causer, Ponnier : je te comprends et je te laisse.... Si tu as besoin que je t'aide, gêne-toi pas.

— Merci.... Ça serait rien que pour voir à mon truc, quand je serai parti....

— Bien sûr, vieux ! »

Ému à cette preuve de solidarité facile, parce qu'il faiblit sous un malheur très lourd, Ponnier attire son camarade et lui confie à l'oreille :

« Avec ou sans permission, il faut que je parte !

— Le capiston ne te refusera pas, tu peux en être sûr.... Alors, tu as du tourment ?

— Oui.

— De chez toi ? »

D'un geste évasif, Ponnier coupe l'interrogatoire. Edme accepte que cela soit, en être fruste, habitué à la rude franchise de la nature. Ils se serrent la main, sans un mot de part ni d'autre.

« Bonne chance, Ponnier ! » souhaite le caporal.

Le soldat revient sur ses pas, pour tendre la main au gradé : — et sa sortie a la rapidité d'une fuite.

Elle inspire une stupeur aux hommes.

« Vous avez pas vu?... Ponnier qui pleurait ! s'écrie Majauret, le clairon.

— Vrai ?

— Je l'ai vu !

— Moi aussi !

— Pour qu'il pleure... un homme comme lui !... faut que ça soye un coup dur qui le tape ! » déclare Edme.

A tous ces simples, il rappelle le « jeteux de sorts » des contes de veillée. L'inquiétude gagne jusqu'au riche : le citadin, celui qui se flattait de « voir du pays », en auto.

Après un temps, le chef de chambrée commande, pour assainir l'atmosphère morale :

« C'est pas tout ça !... Faudrait voir à me signoler tous vos paquetages : si le double rapplique, je veux pas écoper de quatre crans pour un loustic. ! »

Afin de ramener la bonne humeur qui facilite l'obéissance, il pallie le prestige de ses galons de laine, à la faveur de cet aveu familial :

« C'est que j'ai ma Marie qui m'attend ce soir, sitôt la soupe ! »

II

Le capitaine n'était ni chez lui, ni au cercle des officiers. Dans l'espoir absurde de le croiser quelque part, Ponnier a parcouru la ville, la jugulaire rabattue pour sembler le planton en service commandé qu'un supérieur n'interpelle jamais, à la fortune d'une rencontre.

Un homme d'équipe de la gare lui avait dit l'heure du train. Il a tout tenté, jusqu'à l'extrême minute, pour partir sans enfreindre la discipline. La locomotive démarrait, quand il a sauté sur le marchepied d'un wagon. Il ne sait comment il a pu s'accrocher et ouvrir la portière, une main embarrassée de pièces blanches et de sous. Il s'est écroulé sur la banquette du compartiment vide, à bout de souffle, en sueur, son billet entre les incisives. La punition qu'il encourt le hante d'abord, au point qu'il ne songe qu'à cela. Pour oublier, il compte la monnaie qu'on lui a rendue. Il la recompte, en la déposant dans sa bourse où il met le ticket, après y avoir vérifié le prix du voyage. Le moins dont on le puisse frapper, c'est une peine de prison : son cas est grave.

Il aperçoit une plume de volaille, sur le plancher. Il la ramasse, pour l'examiner. Elle provient d'une poule grise mouchetée de noir. Il la lisse et en frôle sa paume. Une seconde, sa pensée rejoint le temps de son enfance. D'une taloche reçue, il payait ses peccadilles. Aujourd'hui, il risque gros, pour son premier manquement au devoir. Heureux, si on lui épargne le conseil de guerre ! Il prévoit la mercuriale du capitaine. Cela commencera sur un ton de paternel reproche. La voix s'enflera. La cravache cinglera la table du scribe, au bureau de la compagnie. Lui, il ne saura que répondre pour sa défense. Il laisse tomber la plume de poule, la piétine, l'écrase, de ses deux souliers, jusqu'à ce qu'elle soit devenue cette saleté qu'il repousse dessous la banquette.

Aucune idée ne traverse plus sa cervelle. Le ciel nuageux pèse sur les champs, à droite et à gauche. Il pleuvra demain. Avant demain, il y aura ce soir et toute la nuit. Qu'en fera-t-il, que fera-t-il ? Il est parti, parce qu'il avait trop mal, sans but que de revenir au village d'où le coup lui est venu, par cette lettre.... Qu'il voudrait la pouvoir lire encore !... Il l'a détruite, comme si la destruction eût empêché l'existence de ce qu'elle annonçait....

Quelques mots d'écriture, et voilà donc que le cœur a si grand mal qu'on voudrait l'arra-

cher de soi !... Il avait résolu d'être un bon soldat.... Après, il y aurait toute la vie, pour être heureux !... Toute la vie !... A cette évocation des jours et des jours qui tromperont son attente, les larmes lui sourdent. Il s'essuie les paupières, avec rage. Il dégrafe le col de sa tunique, pour mieux respirer.

A cause d'un frisson qui l'a saisi, il se rappelle le fils Gaulet, du hameau des Frées, mort en trois jours, d'un chaud et froid, aux derniers foins.

On s'en va du monde et tout est dit ; au lieu qu'on se tourmente sur la terre, pour arriver, quand même, à la quitter. C'est souvent lorsqu'on pouvait devenir content, qu'il faut partir. On n'est maître de rien.

A preuve, il économisait sur ses deux écus de chaque mois, pour *lui* offrir un cadeau de mariage plus beau, qu'*elle* montrerait avec orgueil.

Elle a mis, sur la lettre, tranquillement :

Tu serais encore parti pour deux ans, je t'aurais bien attendu ; mais, trois ans, et trois ans à la ville, en plus, que me disaient le père et la mère, c'est plus de temps qu'il n'en faut à un garçon pour changer ses idées sur une fille....

Elle a dû être poussée à choisir quelqu'un ; autrement, ça ne se comprendrait pas, — de sa Marie Fauchon !

« Elle m'aimait bien.... Elle avait du penchant pour moi.... Ça se voyait assez, bon Dieu ! »

Il a prononcé ces mots, pour mieux voir en lui, et y avoir plus mal, afin de se punir. C'est sa faute : il n'a pas voulu retourner au pays, pour épargner la dépense des voyages. Les parents ne connaissent, avant tout, que l'argent. Ils le font valoir, par leurs propos chargés d'expérience. Elle aura obéi. Il la chérissait beaucoup pour sa docilité à la maison, qui promettait une femme d'ordre, et douce. Qui le remplace, la lui vole, le dépouille ? Au lieu de la douleur, une colère bande sa force. Il est un adulte robuste qu'on attaque, apte à châtier.

« Qui ça peut-il être, celui-là ? » demande-t-il ; et, d'un de ses poings, il cogne sur l'autre, par trois fois.

A un arrêt, une femme ne peut monter, à cause de deux grands paniers qui chargent sa rondeur :

« Mon gars soldat, pourrais-tu pas m'y aider un petit coup ? »

Elle avertit, haussant une de ses corbeilles par le bord et le fond, l'anse libre :

« Faut du soin : c'est des œufs, celui-là ! »

Ponnier la conquiert par la précaution de son maniement.

« Celui-ci ne craint, mon gars, tu peux y aller dru : c'est de la volaille de fine graine, bonne à cuire ! » explique-t-elle.

Se hissant enfin, elle raille son âge, ses chairs, sa lenteur :

« Au tour de la maman, mon gars. Elle se mouve pas vite, elle pèse lourd ; mais elle ne craint plus un beau soldat.... »

Elle s'installe, propose une prise en remerciement, et continue de tutoyer le jeune homme. Il a puisé à la tabatière et garde aux doigts la pincée de poudre.

« Répands-le, si tu en uses pas : j'y verrai point d'offense !... Un chemin de fer, on croit toujours que ça va vous partir devant le nez.... Oui, berniqué ! tu es dedans, que tu pourrais entendre trois messes basses, devant qu'il se prenne à rouler ! »

Le mutisme de Ponnier la gêne. Pour en éviter l'air si triste et méfiant, elle regarde au dehors.

« On ne partait point, c'est donc qu'on vous attendait, M. le vicaire ? s'écrie-t-elle.

— Ah ! cette bonne Mme Soulait ! »

Le convoi s'ébranle, que le prêtre n'a pas eu le temps de s'asseoir.

« Hein ? direz-vous encore qu'on m'attendait, Mme Soulait ?... J'étais pourtant bien parti de chez moi à l'heure.... On rencontre Pierre

et Paul.... Chacun a à vous dire.... Le temps du prêtre est à ses paroissiens....

— Ah! on peut dire que le vôtre, M. le vicaire, vous le cédez bien jour et nuit!...

— Et vous vous rendez à la ville, Mme Soulait?

— Oui. C'est pour ma livraison de semaine au « Soleil d'or » : des œufs, mon beurre et de bonne volaille....

— Eh! vos fins poulets, Mme Soulait, ils n'ont pas leurs pareils à vingt lieues de tour!

— Mon oie les vaut, monsieur le vicaire!

— C'est presque de l'orgueil, savez-vous?

— Que nenni!... Je suis hautaine de mon élevage, monsieur le vicaire, mais sûrement point de ma personne, que le bon Dieu bénisse... et qui est bien simple d'elle-même! »

L'ecclésiastique et la paysanne poursuivent leur causerie. Ils nomment des choses que Ponnier connaît toutes, et des gens qu'il ignore. En présence de ce couple, il se sent plus seul que tout à l'heure, lorsque les dix places du compartiment lui appartenaient.

De même, à la chambrée, le vacarme et les gestes le laissent dans une solitude hostile. Et s'il monte la garde, la nuit, à la poterne du quartier, contre la poudrière, là où ne passe âme qui vive ni ne filtre une voix humaine, il a toujours compagnie, de bien rêver à sa pro-

mise, et, quelquefois, à ses vieux ou à la mère-grand chenue, si gaie dès qu'il lui arrivait une éclaircie de souvenirs, et qui s'est éteinte revenue à l'enfance.

Le prêtre lit son bréviaire, maintenant. Mme Soulait a les doigts entre-croisés, les yeux mi-clos, comme à l'église. Elle se signe, pour un cimetière à flanc de coteau. Du train, il est comparable, dans son mur neuf, à une boîte de joujoux ouverte sur l'immense tapis des blés qui lèvent. Le soldat voudrait mourir, ou bien que sa Marie Fauchon voulût encore de lui, pour se marier. Il lui offrira tout l'argent qu'il rapporte. Elle entendra qu'il « mettait de côté », afin de lui mieux plaire, par le présent d'une montre avec la chaîne, plus riches que de mise entre villageois.

« Au revoir, mon ami.

— J'ai bien l'honneur, monsieur l'abbé... » répond-il.

Il n'avait pas perçu l'arrêt du train. La com-mère est déjà sur le quai. Le prêtre lui tend les volumineux bagages. Comme la descente de l'ecclésiastique démasque la portière, la marchande crie vers Ponnier :

« Adieu, mon petit gars... et n'aie point de tourment, va!

— Merci, ma bonne dame. De même pour vous!... »

Une si vaste gare, ce doit être celle de la préfecture. Ponnier se rencogne, pour avoir entrevu un adjudant en tenue de service. Ce n'est pas seulement un chef-lieu, ici; c'est le siège du corps d'armée. S'il « passe au conseil », Ponnier arrivera là, entre deux gendarmes; il traversera les voies, avec eux; ils franchiront cette porte, sous l'indication : SORTIE, comme il voit ses compagnons de voyage. S'il avait pu rencontrer son capitaine, il ne craindrait rien, une permission signée dans sa poche, au lieu qu'il est en « absence illégale ». Il aurait pu aggraver son cas, puisqu'il aurait passé outre à un refus, eût-il présenté sa requête au capitaine. Cela le rassure un peu....

Ah! le train, qu'est-ce qu'il attend pour repartir?... Ponnier guette cet adjudant qui pourrait avoir la lubie de l'interroger, le sommer de descendre.... Ces gens qui causent, sur le quai, ils retardent le départ. On monte ou l'on reste! On ne gêne pas les autres!...

Le soldat se croit mal abrité du regard de l'adjudant, par la paroi pleine du wagon : il « s'accouve » sur le plancher, les coudes appuyés à l'arête des banquettes, pour se maintenir. Au démarrage qui le jette de côté, durement, un pied tordu sous le poids de son corps, la certitude d'avoir échappé l'enivre! Son souffle est plus vigoureux que l'haleine de

la machine qui tire. Le sang lui bat aux oreilles, à étouffer la résonance des plaques tournantes martelées par les roues.

Au déboucher des fermes de métal et du vitrage encrassé de suie, la lumière rousse du crépuscule éblouit Ponnier. Elle le pénètre, par les yeux, par chaque pore des mains, du visage, du cou. Sa bouche la boit, dans l'air. C'est, en lui, la magnificence d'un midi de juillet réverbérée par une mer immobile de froment d'or ! Il se relève alors, en vainqueur. Le destin le guettait, sous les espèces de cet adjudant de service à la gare. Jusqu'au pays, il n'y a plus de risque !

Il se rassied, lourdement. Adossé, des omoplates, du crâne, qui touchent, il participe à chaque cahot. L'accélération de la vitesse le grise. Le bonheur lui cause des larmes qu'il n'étanche pas. Elles roulent. Il les voit, en taches, sur sa tunique qui remonte et forme une boursoufflure. De pleurer, l'amollit. Il est tendre, incapable de colère ou de force : il va à la rencontre de sa Marie Fauchon.

Entre elle et lui, il n'y a rien pour les séparer. D'avance, il pardonne tout. Ils n'ont de méchanceté, ni l'un ni l'autre. La malice provient des parents. Sans leur parler, ni aux siens, à personne qu'à Marie Fauchon, il arrangera la mauvaise affaire. Est-il cause, lui, si

on garde les soldats trois années, pour deux qu'elle croyait? Elle comprendra cette raison, et qu'un an de plus, au loin, ne changerait pas en menteur un « promis » comme lui. Plutôt se couper le poing, que se dédire!

Elle n'est point fautive. Une fille est sensible aux avis. Tout le village en donne sur un mariage. Que le garçon qu'on pousse ait un peu bonne tournure, son procès est vite gagné sur l'absent. Voilà comme ça s'est fait! Le cœur de Marie Fauchon n'a répondu qu'au sien, à lui. Le rival « bénéficie qu'elle a été entortillée par tout le monde ». D'elle-même, elle n'aurait point changé ses sentiments.

La Jeanne Oudard s'est « dépromise d'avec Groneux, le « beau Michel »; mais, il rapportait, de « son service », un corps gâté de maladie et le vice de trop boire plus ancré dedans. La dernière à Jaussebet, le maréchal-ferrant : une rousse, autant mauvaise que la face jaunie de son, elle a voulu un veuf, plutôt que le fils Topier qu'elle avait recherché et accepté pour lui être femme. Mais le veuf, s'il était vieux, était riche.

Marie Fauchon est d'une race meilleure, elle! On aura jase sur ce qu'il n'est venu, pour l'an neuf ni les Pâques. A force d'en entendre, on écoute et on cède, — surtout une fille douce d'esprit! Elle pouvait se tromper, encore qu'il

se privait de lui envoyer des lettres, pour épargner le prix des timbres et du « beau papier à un sou la feuille », afin d'embellir le cadeau de noces. Du reste, les voilà dur écornées d'un coup, ses économies, par l'argent baillé au chemin de fer ! Il les donnera toutes à Marie Fauchon, en marque de sa bonne volonté constante. Cela ne pourra que sourire à la fille. Les paroles des gens s'envoleront, à la chanson sincère des pièces. Il n'en gardera pas une, trop riche de sa fiancée reprise, rendue, qui est son désir unique de franc gars !

Oh ! ce clocher.... C'est celui de Pochères-la-Viette.... Sûrement, puisque voilà les forges sur l'horizon, et que voici, longeant la voie, le ruisseau aux truites !... C'est déjà le soir, ou tout comme.... La distance et le temps passent, pour qui fouille sa pensée.... Celle de Marie Fauchon, Ponnier la connaissait, à ses yeux : amoureuse pendant un baiser ; craintive ensuite, de l'avoir permis. Et le garçon la rassurait, d'une étreinte de la main qu'il allait prendre, sous le fichu ou à la poche du tablier, d'un geste timide et plein de respect.

Ils rient de tout, au régiment. Marolu, qui est marie, ils l'appellent « cornard » par moquerie. C'est pourquoi Ponnier a protégé son amour dans le silence. Une Marie Fauchon n'est pas

n'importe laquelle. Il aurait assommé un insulteur, celui-ci eût-il voulu plaisanter, simplement.

Saura-t-il parler à sa bonne amie, après s'être ainsi retranché, des mois et des mois? Elle aura la tête farcie d'arguments. Il faudrait, contre eux, des mots exprès. Il ne saura que dire : « je t'aime toujours, ma Marie », et vider sa bourse pour elle. Ceux qui ont de l'instruction, tous les avantages leur reviennent. Si l'autre était l'instituteur? Il est jeune, pas mal de sa personne, savant. Il a gagné beaucoup pendant les élections. Il a été au chef-lieu, pour ce qu'il nommait : une conférence. La meilleure fille se prend à cet éclat, ainsi que l'allouette au miroir. Mais Marie Fauchon est sage et de bon sens. La vue des parents est dirigée sur les biens, plutôt que sur l'homme même.

Le train s'arrête à la halte de Gloire-Saint-Blaise. Ponnier descend, lourd d'avoir réfléchi, plein d'un tumulte de nouvelles pensées. Il donne son billet à Chantorne, l'employé.

Le village est enfoui dans un contre-bas, à une grande lieue. Le coq de l'église émerge, brillant, la flèche coupée, à ras le clocher, par un profil des cultures convexes. Le soldat a l'âme bouleversée. Il va, titubant presque, dans le soir grave où la nuit se précise.

III

Soudain, Ponnier s'arrête. Il tourne sur lui-même pour se caresser la vue à tout l'horizon de son enfance. Toujours il y a eu, là, sur le plateau, ce colloque de six peupliers géants. La halte du chemin de fer s'est réduite à la grosseur d'un dé de cabaret. Le soldat la contemple. C'est une courte trêve à son émotion.

Il la ressent, intense, très bonne, dès qu'il s'engage dans la descente où s'amorce un sentier étreint, plus bas, par les terres coiffées de haies. Sous leur protection, l'air puissant tiédit. Le chemin s'encaisse à mesure de sa déclivité. Ses bords rendent des racines tordues et sèches. Que de fois, Ponnier est venu jusqu'ici avec des galopins de son âge ! Il lui semble reconnaître l'orifice d'un clapier, et les pierres qui affleurent.

Par ce que sa race, pour le produire, a donné d'elle au sol, il en tire de la confiance à chaque pas. Ainsi, la fable d'Entée annonçait à travers les siècles, le retour au village natal, de maint paysan sous l'uniforme militaire.

Un trouble doux gagne Ponnier profondément. Entre les choses et lui, s'opère un échange parcimonieux des deux parts. Néanmoins, il accumule de la poésie, le goût de sa servitude à la terre, un espoir vague. La nuit naissante amalgame l'odeur des plantes et de l'humus gras, le calme où circule une brise, l'inquiétude sournoise et l'amour franc qui se partagent l'âme simple de Ponnier.

Ses lèvres appellent, sans voix, Marie Fauchon. Elle ne le sait point aussi proche. Il respire avec délices cet air qu'elle respire. Elle n'a pu changer de cœur au milieu de tout cela qui subsiste, fidèlement semblable à soi, pour offrir aux hommes une leçon perpétuelle de constance. Il ne veut pas désespérer ; mais il n'ose croire qu'une promesse cassée se raboute.

Son pantalon, par le rouge qui s'en apaise sous l'ombre croissante, lui remémore la discipline frondée et les suites de son départ. S'il lui fallait perdre sa promesse et payer ensuite sa faute à la caserne, ce serait trop de malheur à la fois ! A sa Marie, il ne saura que dire. Saura-t-il mieux parler, devant le sergent-major, puis le capitaine ?

Les premières toitures lui apparaissent. Le sang lui tape au cou. Dans sa poitrine, ce sont des chocs pressés. Le souci le quitte, comme cette fumée s'envole par-dessus l'arête d'un

toit. Il a l'illusion d'arriver, sans venir à la rencontre d'un chagrin ni avoir encouru le mécontentement de ses chefs.

« C'est pas le fils Ponnier?... Mais si que si, pardi!... Ben, alors, grand gars, on ne remet plus le père Chouette?... son vieux père Chouette!... »

Il hésite, près de ce vieillard cassé, la blouse courte sur les reins et qui, devant, dépasse les genoux, si courbe va-t-il, chargé des saisons vécues et du travail accompli, dénué de tout ce qui assure l'aisance des jours finaux.

« Ah! oui, donc, père Touvain.... Et cette santé?

— Appelle-nous donc ton père Chouette, comme au temps que tu te mêlais de me faire des malices.... Et ton congé se passe bien?

— Une journée amène la suivante, ma foi!

— J'ai tiré mes sept ans autrefois, moi.... Et je les referais, s'agirait de ravoir seulement mes fières dents de loup pour bien déchirer la cartouche avec.... Fallait être voltigeur, pour mieux paraître.... Oui, ça se disait alors : voltigeur.... Chaque temps a ses mots, tu sais.... Et donc, si on causait un brin sur toi?

— Moi, je me plains ni me flatte : on vit, quoi, père Chouette!

— Tu montes encore, beau garnement!...

Moi, trétout corni déjà, je me replie en serpe....

— Eh! non.

— Que si!... Tu demanderas à Jarriot, si je lui aurai donné du mal à me faire ma boîte, pour aller dessous ça! »

De son bâton, le vieillard frappe la terre et il semble prêter l'oreille à une réponse qui en proviendrait.

« Et la maman Touvain?

— Ah! elle perdait la tête assez trop pour nuire et se nuire à elle tout autant.... Y aura sept dimanches le prochain, comme elle s'entêtait à promettre de bouter le feu, le maire l'a fait chercher par l'asile des fous.... On l'est venue quérir le mardi d'après.... Je veux la croire bien où qu'on l'a mise.... Ça me fait trop tout seul quand même....

— La mère me l'avait écrit et, de retour, moi, que je vous plaignais bien, père Chouette.

— Y a motif. C'est dur, avec ça qu'on n'a plus la jeunesse qui aide à supporter les revers! Mais toi, le gars?

— Moi?... Rien, ma foi.... C'est du pays, que je voudrais apprendre le menu.... On s'en revient, père Chouette, avec appétit de savoir un peu sur l'un et l'autre....

— Descends-tu à ma cabane boire un coup?... On causerait tous deux?

— En marchant de compagnie jusqu'à votre sentier, on pourra s'en dire....

— Alors, à ton gré, méchante graine.... »

L'ancien conte les nouvelles, parlant vers le sol, à cause de son échine voûtée. Les jambes solides sur le pied d'aplomb, il devance parfois le jeune qui écoute mal. Ils arrivent ainsi à la sente. Près de se quitter, ils attendent une seconde.

« On jase sur la Marie Fauchon ; mais, c'est rien de conséquence pour moi ni toi... » reprend le père Chouette.

Cela frappe Ponnier au cœur. La souffrance réveillée s'étale en lui. Il voudrait ne point paraître curieux. Vingt questions bousculent son jugement. Son visage défait ne le trahit pas, à cause de l'ombre dans la venelle creuse, et parce que le vieillard a la vue faible.

« Alors, on se quitte, mon garçon.... Bonne permission ! » fait celui-ci.

Bonne permission ! Le souhait ajoute à l'amertume de Ponnier. Tout se ligue donc contre sa pauvre chance ! Marie Fauchon l'aura renié et, ensuite, il devra répondre, au régiment, de son coup de tête.

« Père Chouette, parliez-vous point d'un verre à boire ? demande-t-il.

— Tantôt, tu le méprisais....

— Le goût m'en prend, père Chouette.... Vous ne voudriez plus, toutefois....

— Un vieux tient à ce qu'il a dit : la rouille fixe la girouette. Faut débiter, pour se connaître deux volontés par minute. Tu as pu craindre : c'est de fin bon que je veux te régaler!

— On sait que vous avez de bonne eau-de-vie....

— Meilleure qu'à ta cantine, sacré soldat!... Viens donc en tâter.... Tu m'en diras des nouvelles! »

La cabane est en retrait de la sente et assise en contre-bas.

« Avec les pluies qu'il a fait, tout cet hiver, on vivait dans l'eau, moi et ma pauvre femme.... Y a de ça, peut-être bien, dans sa démence.... Et puis, elle croulait.... Il faut finir par un bout ou par l'autre.... Ah! c'est ton père qui se garde droit, mon gars!... Entre.... Tu y verras encore assez, durant que j'allume.... »

Il enflamme une chandelle, expliquant que le pétrole et la lampe convenaient à sa femme, et qu'il a peur d'incendier son toit :

« Où que j'irais mourir, si ma cabane brûlait, hein? »

Les choses apparaissent très endommagées, sales, dans un désordre attristé par l'échevellement de la flamme rougeâtre qui distribue une fumée puante et noire. Ponnier regarde sans rien voir : comment ramènera-t-il son

hôte à parler de Marie Fauchon? Car il veut dissimuler sa frénésie d'apprendre.

Le père Chouette dispose deux tasses de faïence grumeleuse et peinte.

« Parle-moi un peu, toi? invite-t-il.

— Devant plus âgé que soi, on se tait pour connaître... » ruse Ponnier.

L'autre, un litre poussiéreux à la main, médite. Il ôte le bouchon, souffle sur le bord du goulot, et verse, disant :

« Tu montres trop grand respect pour ne pas mentir, mon troupier.... Le jeune qui est poli pour un vieux, c'est qu'il en espère bonne monnaie de sa pièce....

— Père Chouette, je vous assure....

— Je te vois venir, dans tes gros souliers.... Goûte-moi ça, en premier!... Ça vous charme le nez, à le passer au-dessus.... A boire, c'est chaud comme du soleil....

— C'est vrai bon, père Chouette!

— Ah! la femme en aimait bien une goutte!... Je la finirai tout seul.... J'aurai jamais l'argent d'aller lui en porter à son asile du chef-lieu.... Cette eau-de-vie, vois-tu?... je l'ai faite, une année d'abondance pour les fruits... tout aussitôt derrière le départ du dernier Prussien à Bismarck.... Ça lui fait de l'âge à présent.... J'y ai mis de la prune, de l'abricot, de la cerise.... Une idée de ma femme fut de se servir des

noyaux de chaque.... On les cassait au marteau pour tirer l'amande.... Elle s'était tapé sur un doigt, je me rappelle.... De ce qu'elle avait de la poigne, a fallu la conduire au docteur du bourg.... C'était le doigt du milieu.... Il lui a demeuré pareil qu'avec une tête, une grosseur, au bout, que tu as peut-être remarquée?

— Je saurais pas vous dire.

— Oui. Moi, je sais, parce que c'est de ma pauvre vieille.... Quand je vois de la jeunesse qui est pour se marier, grand gars... si je te disais que je pense au temps que c'était mon tour avec elle.... On croit pas que ça arrive tant vite, d'être... une paire de débris, quoi!... »

Timide, étranglé d'angoisse, Ponnier questionne :

« Y a quelque mariage en vue?

— Celui de la Marie Fauchon, qu'on dit.... La fréquentais-tu point?

— Comme d'autres filles.... On dansait ensemble.... C'est pas forcément une preuve qu'on se recherche....

— Non, pour sûr.... Me semble qu'on te mêlait à ce qui se disait.... Ah! les langues font et défont, en cinq minutes, plus que le bon Dieu ferait et déferait, en un jour de son éternité....

— Ce mariage, alors?

— On en cause.... Le curé l'a point annoncé,

d'autant que les accordailles attendent encore le repas qui les marque.... La Marie Fauchon, c'est une des trois plus belles d'à ce jour.... Y en a de mieux par les biens....

— Celui-là qui sait se borner, père Chouette....

— Moi, j'étais plus regardant à la fille : on ne couche avec la terre ni les écus, hé ?

— Les biens ont leur importance, quand même.

— Moi et ma femme, on n'avait prou et on n'espérait guère.... Souvent, ça tourne qu'on se plaît mieux ensemble, avec rien pour commencer son ménage. »

Son écuelle à la bouche, il semble boire la douceur des bons souvenirs.

Ponnier tremble de l'envie de savoir davantage ; et il mord ses lèvres prêtes à interroger. Il vide sa tasse, d'une goulée, pour faire quelque chose.

Le père Chouette s'enfonce dans le passé. Il le déguste, par cette eau-de-vie qui en est la contemporaine. Elle restitue au vieux une parcelle de la force et un sentiment de la chaleur en allées de lui. Il éprouve un ravissement. Depuis qu'on lui a enlevé sa compagne, il n'a même pas eu la tentation de se distraire du regret par l'alcool. Il savoure un plaisir qui l'étonne et lui voile le regard.

« Qui c'est, sa fréquentation, à la Marie Fauchon ? » brusque Ponnier.

Il répète la question. L'autre a l'air endormi et sourd. Il faut, au soldat, le toucher du coude, pour qu'il revienne à ce qui est.

« Mes idées couraient... couraient... en arrière de nous.... Tu me demandais, quoi?... C'est-il de la goutte?

— Non.

— T'aurais tort d'y bouder, durant que je tiens la bouteille dehors.... Y retournes-tu d'une pipée?

— A votre vouloir alors, père Chouette....

— Et que tu fais bien ! » approuve le vieillard.

Le soldat goûte, clappe fort par courtoisie, et proclame :

« Elle est rudement bonne !

— On en a assez vendu pour le château.... Ils vous la payaient deux écus du litre, dans un moment....

— Avec qui, que vous disiez qu'on la voit, la Marie Fauchon ?

— C'est avec Hogard.

— Ils sont quatre cousins.

— Le sien, c'est Louis.

— Ce propre à rien, laid comme une taupe !

— Et tu voudrais taire que tu as eu un sentiment pour elle?... La vérité t'a sorti de jet, mon gars !... Louis Hogard, si il n'est des plus

beaux, il aura des bêtes et de la terre.... Pour des filles, ça vaut sourire au museau d'un mari.... Je te cause de la peine, mon fils Ponnier?

— Ah! non, père Chouette!

— Tant mieux, en ce cas.... Des fois, après la soupe, ils passent par ici, tous les deux.

— Des fois?

— Presque chaque jour sans pluie.

— Vers cette heure-ci, par conséquent?

— Environ.... C'est pas réglé comme le chemin de fer, non plus....

— Je pense bien!

— Ils prennent par le chemin contre le hangar à Jarriot cadet....

— Ah! on se retrouve dans un pays pas grand!

— Dame, on n'a pas trente-six routes chez nous... et tu es pour le savoir comme moi....

— Maintenant, c'est à l'avantage de mon bonsoir, père Chouette! Et merci bien, pour votre goutte!

— Tu t'en vas?

— Le père et la mère m'en voudraient de trop tarder....

— C'est pas pour d'autres, que tu me quittes?

— Marie Fauchon et son Louis Hogard, que

vous pourriez croire?... Voilà pour eux!... C'est plus qu'ils ne sont pour moi! »

Effaçant, de sa semelle à clous, le crachat qu'il a lancé au sol, Ponnier serre, à la broyer, la main du père Chouette; — et il saute dans l'allée, et dans la nuit.

IV

La nocturne fraîcheur à sa face appliquée, Ponnier porte en son être un brasier de forge. L'eau-de-vie du père Chouette dégage une puissance que le soldat voudrait expérimenter. Elle anime ses muscles, ses veines, lui impose une ambition de ténacité. Il est un homme nouveau, surpris de soi, avide d'agir. Ce serait la guerre, il exécuterait l'ordre le plus périlleux, dans la joie de s'offrir au risque. Son cœur, qui est une plaie, ne souffre plus.

Soutenu d'une pensée farouche et obscure, Ponnier marche à pas longs et pesants de labeur. A l'orée du chemin creux, il s'arrête, ébloui par l'ouverture du ciel sur les champs. C'est un arc noir immense, que supportent les six peupliers pareils à des guetteurs assemblés pour se prêter main-forte. L'air plus libre fouette Ponnier au visage, sans émouvoir les arbres immobiles. Ils lui enseignent l'attente, et de s'en remettre, obstinément, à soi-même.

Son ouïe cherche, au fond du silence que l'horizon ne limite pas, un indice qui lui révélerait Marie Fauchon et Louis Hogard, ensemble,

confiants, mariant les paroles d'amour dont lui arriveraient des brides, par la trahison de cette nuit calme.

Rien ne le guide. Il y a son village natal trahi par une toute petite lueur, et il y a toute la terre, au delà, cernée par l'inconnu où les astres demeurent, gravitent, s'allument, disparaissent. L'amoureux déçu ressent la misère de sa petitesse : il s'anéantira, si on lui refuse l'espérance qui l'a attiré ici.

Un chuchotement trouble la paix épandue. Aux écoutes, Ponnier ne distingue un timbre de voix ni une direction, à cause du sang qui lui bourdonne aux oreilles.

« Bien sûr, ils s'occupent point de moi, » se dit-il naïvement.

La chétiveté de sa chance, depuis qu'il est au monde, elle l'intimide ; et il l'exagère, dans la honte d'avoir perdu l'amour de Marie Fauchon. Il regagne un chemin encaissé. Il ne songeait pas à se dissimuler. Il est très malheureux seulement et, pour cela, il a besoin de se sentir à l'étroit, entouré, au lieu de l'abandon parmi l'espace des champs sous les nuages.

Les murailles de terrain prolongées en hauteur par les haies, conduisent le son. Un murmure vient au-devant du soldat. Les mots se détachent, inintelligibles, mais qui vivent. Un rire d'homme éclate. Il heurte Ponnier comme

un poing. La colère lui tombe du corps, à une légère voix de femme dont la gaieté tinte, quand il a si mal. La peine le contraint à s'appuyer. Il sent la terre qui s'éboule, contre ses paumes et autour des boutons de sa tunique, sur les reins. Ça bat, dans sa tête. Un froid lui glace la poitrine. Il voudrait sa fin, — que tout finit sur l'heure ! Les paupières closes, il s'offre à une insensibilité qu'il souhaite semblable à la ténèbre qui l'aveugle. Mais il entend qu'elle s'effraie :

« Y a quelqu'un à se cacher, là, devant !... Je m'en froidis toute, Louis.... »

L'envie de la secourir, qu'elle n'ait plus peur, rend à Ponnier la force de se tenir debout et d'avancer au milieu du chemin.

« C'est moi, Marie.... N'aie crainte : c'est que moi... » fait-il.

Louis Hogard se porte devant elle, et le reconnaît :

« Eh ! oui, c'est le fils Ponnier !

— Tu étais donc venu au pays ? » s'étonne Marie Fauchon.

Il étouffe. Un gros effort de son souffle lui dégage le gosier et il s'adresse à son rival :

« Va-t'en, Hogard... pour que tout se passe bien....

— M'en aller ? Chez qui, que tu prends droit à me commander ?

— Hogard... je voudrais... causer d'ennui à personne.... Et je pourrais point te souffrir là... durant que je dirai ce qu'il me faut dire à Marie Fauchon....

— Savoir, d'abord, si ça lui plait, à Marie Fauchon, de t'entendre?

— Ah! me moque point, Hogard!... Le tourment conseille mal un pauvre garçon.... Je voudrais pas avoir affaire à toi.... Va-t'en; je te le demande.... Sans t'ordonner, c'est pour ton bien : vaut mieux que tu t'en ailles....

— Tu en penses, Marie?

— Que tu devrais t'en retourner, Louis....

— On se retrouvera?

— Emprès de chez toi... ou de chez nous?

— Comme tu me diras, Marie?

— Derrière chez nous, alors.

— Bon.... Toutefois, fils Ponnier, que tu saches que personne m'effraie!

— Déguerpis donc!... C'est de moi, que j'ai grand'peur, à cette minute....

— Si c'est de toi, que tu as crainte....

— Marie... toi... commande-lui qu'il parte.... Je te le prie, en souvenir de nous deux.

— Louis, va où je t'ai dit....

— Je m'y en vas.... Après, si tu as envie qu'on s'explique, nous deux, fils Ponnier, je suis ton homme!

— Oui.... Si il faut, on se retrouvera, Hogard.... »

Le soldat était à bout. Il pèse sur ses deux semelles, durant que Louis Hogard s'éloigne, — afin de ne bondir dessus.

Marie Fauchon allait parler. Il la retient :

« Attends qu'il n'y ait que moi et toi... »
implore-t-il.

Les pas bruissent déjà plus faiblement. L'obscurité absorbe l'homme. Marie Fauchon sent mollir son cœur trouble. Ponnier la regarde. La force lui échappe comme si, d'être là, la belle fille la lui soutirait.

S'il ne disait rien, Marie lui reviendrait peut-être. Elle est tout étonnement, désarmée par le fait. Ses objections au père et à la mère lui repassent à l'esprit. Ils ne démordaient de leur vouloir. Elle s'entend leur dire :

« Il arrivera ce qu'il arrivera. »

Ponnier n'a, dans la tête, que l'exclamation de Marie, tout à l'heure :

« Tu étais donc venu au pays? »

Il y répond humblement :

« Je suis venu rapport à ta lettre, Marie.... A cause que j'ai pas pu y croire... tant, moi, je t'aime toujours pareil. »

Elle baisse le front et s'efforce de pleurer. Il contemple le sol, entre ses pieds. Après un silence, il renoue :

« Même que j'ai vu Louis Hogard avec toi... je peux pas croire, Marie, que tu aurais voulu me causer tant de misère.

— On m'a trop dit que tu ne pensais plus à moi....

— On me l'aurait-il corné cent fois le jour! je l'aurais jamais cru de toi....

— Une fille se laisse mieux aviser qu'un garçon.

— Tu me vois, à présent, Marie.... Des autres ou de moi, qui que tu croirais le plus?

— A cette heure, je sais-t-il, hélas! mon Dieu!

— Marie... pleure pas comme ça.... Tu me retournes trop le cœur.... Je veux la peine de personne.... On m'a jamais vu de malice contre le monde....

— Pour ça, c'est bien vrai....

— Alors, pleure plus, Marie....

— Je vas faire effort pour.... On s'arrête pas de pleurer comme on voudrait....

— Marie, je vas te dire.... »

A son tour, il lui faut résister à l'émotion. Elle l'étrangle : comme à la chambrée, quand il a eu lu la lettre de Marie Fauchon; comme devant le père Chouette, ce soir.

« Marie, j'ai même pas descendu jusque chez mes vieux : il me tardait trop de toi.

— Tu es bien honnête de me dire ça.

— Depuis ta lettre, je ne durais point.

— Ah !

— Autant que tu le saches : je suis là, sans la permission de mon capitaine... rien que de mon gré.

— Tu pourras être puni ?

— De la prison !... Et au moins, encore !... Mais il me fallait te voir, tu comprends !... Je suis pas beau parleur pour m'expliquer.... Ça va encore me nuire.... »

Il s'embarrasse. Marie Fauchon est consolée. Il pourrait la voir, qu'il souffrirait du front dur qu'elle a soudain. Elle jette ces mots, dans le silence qui lui pèse, pour brusquer le timide incapable de se faire valoir :

« Écoute : y a pas que moi, de fille à marier !... Quand tu reviendras de ton congé....

— Y a que toi de fille à marier, pour moi.... On s'était promis.... On t'avait point forcée.... Rappelle-toi, Marie ?

— Je renie jamais une vérité !

— Alors, pourquoi ne plus vouloir ce que tu voulais de bon cœur ?

— Le père et la mère m'ont assez dit... et d'autres bonnes gens....

— Qui ça ?

— Ah !... les bonnes gens du village !... Tout le monde !...

— Et qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Que tu changerais de sentiment sur moi, en trois ans de vivre à la ville....

— Je viens pour te jurer que non !

— Un garçon peut pas jurer de ça.... Tu reviendrais seulement dans deux ans....

— Voyons, Marie !... C'est-il moi qui ai fait leur loi sur les soldats ?... J'en pâtis assez, pour en point pâtir encore par toi....

— Et si tu changeais d'idée sur moi ?

— J'en changerai pas : je t'en fais serment !

— On croit sur l'heure qu'on parle, et le contraire arrive.... D'abord que tu as point songé à t'en venir aux fêtes... ni à me mettre un seul bout de lettre....

— Mes vieux ont dû te montrer ce que je leur mettais pour toi ?

— Ça vaut pas une lettre pour moi, que le facteur m'aurait portée !

— Marie, si j'ai point pris de permission et regardé à t'écrire... c'était par économie.... Je rapporte quelque argent, Marie.... C'était pour augmenter ton présent de mariée.... Tout cet argent, je veux déjà que tu le serres, pour le moment de te choisir mon présent.

— J'ai pas besoin de le voir, ton argent.... Garde-le dans ta poche....

— Oh !... Marie !

— Je te crois.... Hélas ! je voudrais-t-il, que

je pourrais plus rien prendre de toi sans me perdre....

— Alors, Marie?..

— Ce qui est fait, je ne suis plus maîtresse de le défaire toute seule : je me suis promise à Louis Hogard.

— Tu m'étais promise, devant que de l'être à lui!

— C'est pas tout à fait la même chose, faut être juste!

— Et pourquoi... Marie?

— Le père et la mère tenaient pas tant à toi, comme à Louis Hog....

— Mais toi, Marie?... Toi!... Ton idée?...

— Une fille sait jamais mieux que ses parents.

— Tu ne parles point avec ton cœur, Marie.

— Ils m'ont tant dit et redit leurs raisons, qu'à la fin....

— Dis plutôt que le garçon te plaît!

— Il me déplait point, si tu me plaisais sûrement mieux....

— Écoute, Marie....

— Je l'ai accepté, maintenant... et ses parents m'ont acceptée.... Je ne peux plus revenir là-dessus.... Une supposition que je refuserais Louis Hogard... et qu'après, tu ne voudrais plus de moi, par changement?

— Je t'aimerai toujours, Marie : tu le sais bien !

— J'aurais encore attendu deux ans.... Trois, c'est trop de risque pour une fille.... Ceux qui le disent savent la vie mieux que nous : ils ont l'âge d'avoir beaucoup vu.... Et, tiens ! n'y a-t-il pas le fils Meunier... même qu'il était marié avec Martine Gerbois.... Il était parti pour son congé de trois ans comme ça se faisait alors.... Il n'est point revenu.... Il est resté à la ville.... Et Martine, qui est-ce qui en a jamais voulu, depuis?... Ah ! tu vois : tu ne sais que répondre !... Elle n'est considérée de personne, la Martine.... Elle vivrait, pareille qu'un pauvre chien sans maître, si la mère Meunier ne l'avait pas gardée avec elle ! A l'idée que je pourrais avoir le sort d'une Martine, tu sais....

— On a profité, pour te monter la tête, que j'étais absent.... Puisque me voilà, Marie?... Sens-tu point que je demeure le même pour toi ?

— Tout ce temps que tu as encore à passer au régiment !

— Je t'aime, voyons, ma Marie !

— Ça ne serait que deux années.... Avec une troisième d'allonge....

— Marie, tu es butée à ce qu'on t'a fait accroire.

— Le père et la mère mentiraient pas à leur fille !

— Ils voient les biens plutôt que le garçon.

— Cracherais-tu sur le double que je t'apporterais en mariage ?

— Marie, je n'ai eu de vue que sur toi.... Je t'aime toujours.... En preuve de mes bonnes pensées pour toi... j'ai cet argent amassé... que tu te refuses à voir....

— Puisque je peux plus rien prendre que de Louis Hogard !

— Et si j'ai trop de chagrin, Marie ?

— En premier, j'étais pas heureuse qu'on cherchait à nous séparer.... Ça passe.... Autant d'ennui tu auras, autant il t'en passera....

— Et si je suis pour être malheureux toujours ?

— Tu grinces des dents, on dirait ?... Cependant, je suis fautive de rien, moi.... Je devais me laisser conduire par le père et la mère....

— Mes vieux à moi... et je les respecte bien, tu le sais !... ils auraient voulu me délier de toi, qu'ils seraient demeurés bec à l'eau !

— Un garçon ressemble pas une fille.... Il a plus grande liberté.... Quoi que tu me veux, pour avancer ainsi vers moi ?...

— Marie, puisque je t'aime toujours !

— Tu me fais peur !... Tu me... Lâche mes mains !...

— Marie, tu n'as pas une seule bonne raison pour me repousser !

— Ah! serre-moi pas!... Je crie, si tu me retiens encore!

— Crie point, Marie!... Je serais le dernier à te vouloir du mal.... Ah! s'rtout crie point!

— Louis Hogard saurait te faire lâcher!

— Me l'envoie pas dans les pattes, si tu le désires complet pour te marier!

— Laisse-moi aller.... Enfin.... Ah! tu sais.... Je te forcerai bien à me lâcher!...

— Tortille-toi, oui!... L'anguille a beau jeu de sauter, si tu l'as ferrée à souhait.... Mes mains, vois-tu, elle tiendraient du fer rouge, s'agirait de te garder!... Marie, je t'aime toujours....

— Moi, plus!

— Marie... Marie... sans toi, je mourrai....

— Ah! il a de la folie aux yeux.... Au sec.... »

La main gauche de Ponnier qui la bâillonne, Marie Fauchon y mord, de toutes ses forces. La douleur tire à l'homme un hurlement. Un des poignets échappe à sa droite qui s'était saisie des deux. Cinq ongles labourent la joue du soldat, renouvellent l'arrachement.

« Je t'aime toujours, Marie... » murmure Ponnier.

Elle écarte son visage de la main que ses dents lâchent, et elle défie :

« C'est Louis Hogard que j'aime à présent! »

Ponnier balbutie une plainte et une prière. Il a conscience d'un cri interrompu, et de la paume, de la joue qui lui brûlent. Il ne comprend quel poids l'entraîne, ni la singulière précaution qu'il apporte à céder, peu à peu, à la pesanteur de ce qu'il retient. Il met un genou en terre et couche Marie Fauchon, allongée, comme s'il l'étendait sur un lit, — répétant :

« Je t'aime toujours, Marie.... »

Un aboiement lointain résonne. Ponnier prête l'oreille. Il voit tout à coup ce qu'il a fait de sa Marie, sans le savoir, parce qu'il souffrait trop, de trop l'aimer. Il pleure, sur elle qui ne bouge plus, et sur lui. Ah ! qu'il voudrait être mort, au lieu de sa promise infidèle — et qui l'a bafoué.

Pourquoi, mon Dieu ! pourquoi l'a-t-elle défié ?...

V

Pour Marie Fauchon, au delà de ses paupières closes, c'est devenu, soudain, plus que la nuit : un noir, un vide où l'âme enfonce et se dissout, caressée, oublieuse de ce qui n'est cette douceur quasi surnaturelle et la nouveauté de ne tenir au corps ni à rien.

Un caillou, dur à sa nuque, a ramené la belle fille, de ces parages illimités, au sentiment de l'étroitesse où la chair est bornée, entre la souffrance et la joie.

Incapable de bouger, endolorie, elle reconnaît, peu à peu, qu'elle est couchée en travers du chemin, elle éprouve la fraîcheur d'une brise lente, elle distingue les haies de clôture des champs surélevés. D'apercevoir la seule étoile que découvre une crevasse dans les nuages, Marie Fauchon est presque rassurée. Il lui souvient des yeux fous du fils Ponnier. Elle l'a mordu et égratigné, pour se défendre. Elle ne sait plus s'il l'a prise à la gorge et serrée. Elle se rappelle comme il la soutenait tendrement, quand elle perdait connaissance.

Un son de pas lui arrive, avec des bribes de

paroles. Elle voudrait appeler. La voix lui manque. Elle regrette uniquement la peine causée au fils Ponnier. Il n'est pas mauvais. Jamais il ne s'est battu, au pays. Il n'y avait aucun ennemi. Pour l'avoir maltraitée, faut-il qu'il ait eu mal, de l'aimer vraiment et d'en être trahi ! Il venait à elle sans méchanceté. Il comprenait le rôle des parents, leurs redites pour la convaincre de se promettre à Louis Hogard. Un autre aurait éclaté en reproches. Il acceptait les explications et il offrait, quand même, ses économies de soldat. Elle est très émue. Elle aurait dû consentir à voir cet argent qu'il voulait lui montrer.

Elle entend des mots, et son nom. C'est Louis Hogard qui la cherche.

« Bon Dieu de bon Dieu ! où donc que tu es, Marie ? »

En vain, elle essaie de se relever, et le cou lui brûle. Quand elle avale sa salive, son gosier est douloureux. Quelle force le fils Ponnier a dans la poigne et dans les bras !

« Ah ! où qu'ils sont, à cette heure ! » s'exclame Louis Hogard.

La voix parvient d'en haut. Il doit être dans les cultures. Marie Fauchon le juge un niais, de n'avoir suivi le chemin. Elle le méprise, à

cause de ces mots murmurés qui lui tombent, on dirait, en pleine face :

« Oui... et peut-être qu'ils se foutent de moi ensemble! »

Mais, il l'a aperçue. Jurant Dieu, il s'ouvre une brèche à travers la haie, pour sauter dans le chemin.

« Hélas! ma pauvre Marie! » fait-il.

Elle parvient à lui répondre, parce qu'il s'est mis sur un genou auprès d'elle et se penche pour la relever :

« Tu me croyais peut-être bonne à faire la bêtise avec le fils Ponnier....

— Oh! Marie... moi!...

— Tout seul, tu parlais assez contre lui et moi....

— C'est ce grand lâche qui t'a jetée là?

— Il n'est pas un grand lâche, comme tu dis; c'est un pauvre gars plein de tourment.

— Tu voudrais pas me l'entendre plaindre, tout de même?

— Je veux pas l'entendre appeler grand lâche.

— Il le serait point, qu'il m'aurait attendu... au lieu que.... Où qu'il est d'abord?

— Mon Louis, tente à me relever, dis?

— Oui... mais où qu'il a passé, ton fils Ponnier?

— Eh! vas-y plus doux!

— Qu'est-ce qu'il a pu, pour te jeter ainsi à terre?

— Je l'en ai point accusé, Louis!

— Alors, comment que tu te trouves là?

— De lui voir tant de misère, la tête m'aura tourné, peut-être bien....

— Et quoi qu'il a devenu?

— Au lieu d'être à vouloir tout connaître où n'y a rien à savoir, aide-moi mieux, Louis....

— Cré chien!... D'une fille qui veut se taire, on ne tire brin!

— Tu vois : me voilà rassise.

— Lui, où qu'il est? Maintenant, faut me renseigner.

— On n'est pas encore mari et femme pour que tu me commandes....

— C'est que je t'aime, Marie!

— C'est jamais une raison pour se montrer rude.

— Quand on prend ombrage d'un homme, aussi!

— Admettons.... A présent, je voudrais me voir debout... sur mes deux jambes....

— Marie....

— Elles me semblent toutes mollasses.

— Ma pauvre Marie!

— Ça y est... Soutiens-moi, Louis, pour que ça aille.... Il était si tellement malheureux, tu sais.... J'en tremble encore toute.

— Tu as toujours un sentiment pour lui, voilà ce que ça prouve.

— Avoir bon cœur, c'est pas qu'on ait du sentiment pour le monde.

— Tu as encore ton sentiment pour moi, en ce cas?

— Bien sûr, que je l'ai!... Je plains quand même le fils Ponnier.... Un homme qui pleure, moi, ça me bouleverse le sang....

— Le fils Ponnier ne te serait plus de rien, que tu....

— Vas-tu me disputer, quand la tête me tourne encore?

— Il serait à portée de mes mains....

— Occupe-les à me tenir, Louis : je rechuterais, sans toi....

— Tu aurais pas dû me renvoyer, Marie!

— Pour vous voir battre?... Grand merci!... Louis, y a-t-il point une lumière, chez le père Chouette?

— Y en a une, je crois bien.

— On pourrait s'y reposer. Je n'avance guère.

— Ma pauvre Marie!... Appuie-toi bien!... Mieux!... On est solide, pour étayer celle-là qu'on aime et défendre qu'on vous la prenne.

— Personne veut me prendre à toi.... Et, pour que l'affaire aboutisse, faut-il point être deux d'accord?

— Le fils Ponnier s'était bien fait accepter de toi, avant moi.

— Changerais-tu de sort avec lui?

— Non... si tu me gardes même cœur qu'avant de l'avoir revu!

— Conserve donc ce que tu as : qui tient le bon bout, peut rire de tout.

— Je t'aide-t-il bien comme ça?

— Oui, mon Louis.... Vois-tu, faut pas être jaloux.... A qui ça sert!!...

— Sans être trop jaloux, comme il s'en trouve, je veux de regard que le mien, sur celle qui est pour devenir ma femme.

— Personne n'empêche le regard ni la pensée, grand bête.

— Personne?... C'est selon la volonté qu'on montre sur les autres.

— Ah! Louis, que tu me lasserai, à n'avoir que souci des autres, auprès de moi!... Ils se trouvent être ce qu'ils sont, et le fils Ponnier le premier d'eux!

— Quant à ce vilain merle....

— Laisse-le, mon Louis : on n'en a que faire!... Mène-moi plutôt chez le père Chouette, pour me faire asseoir.... Les jambes me remontent au corps....

— On arrive au sentier de chez lui : appuie-toi bien, Marie... ».

Ils parcoururent en silence la centaine de

mètres à franchir jusqu'à la cabane. Marie Fauchon songe au fils Ponnier avec une sorte de frénésie. Il obtiendrait d'elle plus qu'il n'osa jamais lui demander, serait-il à la soutenir et guider, au lieu de Louis Hogard.

Ce dernier, la jalousie le taraude ou le tenaille. Il met de la colère à frapper aux vitres, huchant le père Chouette qui grogne beaucoup, blasphème, ne va tirer le loquet et la porte, qu'à la prière de Marie Fauchon.

« On vient donc visiter son père Chouette, mes beaux amoureux ?

— La Marie vous demande une place à votre banc pour s'y reposer.

— Tu te sens si tellement lasse, ma fille ?

— Elle a eu de l'émotion, père Chouette, à se retrouver devant le fils Ponnier.

— Ah ! le fils Ponnier fait un bien beau soldat, dans son uniforme !

— Vous l'avez donc vu ?

— Si vu, la Marie Fauchon, qu'on a bu de ma bonne goutte, tous deux !... Trinquerez-vous pas, les enfants, histoire d'arroser vos amours ?

— Merci, père Chouette.

— Et toi, garçon ?

— Je me réserve pour les noces.

— Tu as tort : le fils Ponnier a bien vidé ses deux tasses, lui ! »

Le vieux achève, sans prendre garde au mutisme et à l'air farouche de Louis Hogard :

« J'en ai tant bu et rebu, après qu'il était parti, que je crois bien que j'entrerais pas à l'église, tel que me voilà, sans heurter la grand'porte ouverte, de chaque épaule.... On avait causé de ma pauvre femme, avec le soldat.... Me fallait de la consolation, après.... Eh! Louis? ce sacré troupier ne savait point que c'était toi, le nouveau promis à Marie Fauchon!...

— Vous n'aviez pas à lui apprendre ça.

— Ma belle, puisqu'il s'en venait afin de savoir.... A ma place, tu aurais agi de même que j'ai fait....

— Et qu'est-ce qu'il a répondu à cette nouvelle, père Chouette?

— Ah! tu vas trop rire, Louis!... Il a répondu, d'un trait, que tu étais un propre à rien et pire laid qu'une taupe.

— Père Chouette, c'était pas une commission à faire!

— Marie, on peut bien rire un peu.... Ça fâche pas ce garçon, hé?

— Sans me fâcher, je demanderai au fils Ponnier de voir à moins s'occuper de moi.

— Tu le laisseras tranquille, mon Louis... pour me plaire... Et tu vois bien que le père Chouette cause à travers son eau-de-vie....

— Le fils Ponnier m'a bien dit ce que j'ai rapporté : j'en donnerais ma tête à couper!... A travers l'eau-de-vie que j'ai bue, j'ai encore cru ouïr qu'on appelait à l'aide, y a un moment....

— On appelait à l'aide?

— J'ai trop pris de goutte et me semblait entendre appeler.... Comme à présent, c'est des cloches qui sonnent, tenez, et je sais que c'est pas vrai... ».

Cependant, Louis Hogard vient de découvrir la marque des doigts, au cou de Marie Fauchon. Et, à l'oreille, il la questionne :

« Qu'est-ce que tu as au cou?

— Je n'ai rien.

— Tu n'as donc pas vu, pour essayer de mentir!...

— Louis... ramène-moi chez mes parents....

— C'est lui qui a voulu t'étrangler?

— Tu es fou!

— Marie, reconnais donc la vérité, quand elle est marquée sur ta peau!

— Louis....

— Et il n'a pas fait que ça, bien sûr!

— Ah! je te jure....

— Jurer ne prouve guère... Marie....

— Je te parlerai dehors, pourvu que personne n'entende....

— Marie, viens-t'en.... On s'en va, père Chouette....

— Sans goûter à mon eau-de-vie?

— Non, père Chouette.

— Pas même toi, le promis?

— Non plus. L'occasion se retrouvera, père Chouette.... On est de revue ! »

A peine dehors, Louis Hogard reprend l'interrogatoire, la voix sifflante, l'haleine écourtée de fureur. Il menace le fils Ponnier de lui faire payer cher une violence qu'il s'obstine à croire totale et irrémédiable. Marie Fauchon ne pense qu'à l'absent et elle l'adore, pour cette haine qu'il inspire et pour ces traces qu'elle tâte, à son cou, sournoisement, afin de n'être pas vue de Louis Hogard. Il n'obtient que cette invariable réponse :

« Je ne sais pas. »

Las de ruser sans profit, de gronder, de prier, de s'avilir devant la belle fille qui, à mesure qu'il s'abaisse, jouit plus de son empire sur lui et de l'excès où elle a jeté l'autre, auparavant, Louis Hogard la tourne, face à lui, par les coudes, et, furieux, tout haine et douleur :

« Je cours dire aux gendarmes qu'il a voulu t'étrangler : on en voit assez les preuves à ton cou !

— Louis... je te le défends !

— J'y cours, que te dis !... On verra bien !

— Je te défends d'y aller !

— Tu me défends?... Attends le mariage

pour commander, comme tu me disais tantôt... et, après, tu repasseras!...

— Écoute... Si tu tiens à moi....

— Si tu tenais tant à moi, de retour, tu ne voudrais pas défendre un homme qui a cherché à te tuer....

— Louis....

— Et savoir encore, si il n'a pas fait des choses que tu ne veux dire!

— Je te jure, mon Louis....

— Jure!... Ça ne fait soleil ni pleuvoir! En attendant, on l'arrêtera, ton fils Ponnier!

— Louis, tu n'iras pas le vendre aux gendarmes!

— J'irai. Et il n'aura que ce qu'il mérite! »

Un pas qu'il fait pour s'éloigner d'elle, affole Marie Fauchon qui redoute de ne pouvoir le retenir :

« Louis... y avait pas de témoin....

— Et le père Chouette?

— Saoul perdu qu'il est, il ne saura demain la couleur de cette nuit!...

— Y a toi, de témoin, en tout cas!

— Moi?... Alors, entends-moi bien, Louis.... Si tu vas trahir le fils Ponnier aux gendarmes, je leur dirai que c'est toi, celui qui a voulu m'étrangler! »

Elle n'a pas calculé la portée de ce mensonge, que Louis Hogard lui a pris les mains,

la secoue, mêle l'injure et les cris d'un amour blessé, dans la tourmente de mots qu'il lui jette au visage et qui éclaboussent la nuit.

La fille a beau se débattre : il tient les poignets, il tire dessus, il amène, contre le sien, le corps frémissant. Bouche à bouche, terrible, l'étau de ses mâchoires fermé, d'une voix qui n'est qu'un souffle et qui gronde, il vide son cœur, de sa colère, de son désespoir, de sa passion par eux accrue. Marie Fauchon halète, ordonne qu'il la lâche, n'essaie de résister que pour mieux subir l'étreinte et cette haleine qui lui est un masque chaud. Elle ne se rend compte si c'est le fils Ponnier ou Louis Hogard. Elle est devenue l'instinct brutal et magnifique. Les blessures de son cou lui cuisent et elle aime cette douleur, venue de l'homme.

Elle ne sait auquel, têtue, elle répète, du même ton, sourd, rauque :

« Je dirai que c'est toi!... Je dirai que c'est toi!... »

Il y a encore une conscience chez Louis Hogard ; mais, elle vacille, elle s'abîme sous l'effet de cette phrase toujours la même ; et elle renaît, pour se perdre plus entièrement.

La nature, souveraine autour du couple, est en lui, puissante, active, qui bouillonne et exige.

« Tais-toi, Marie!... Tais-toi!... »

Elle a les reins contre le remblai du sentier. Elle étouffe, et elle use sa force, à redire constamment sa menace. Le garçon renouvelle son ordre qu'elle la taise. Il pousse Marie, de ses genoux, de toute sa large poitrine. Quand la fille défaille et glisse de côté, il tombe avec elle. Au contact de la terre et du corps, son ivresse furieuse veut un assouvissement.

Plus tard, tandis qu'ils rentrent au village, l'obscur besoin d'idéal fait dire à Louis Hogard que les étoiles resplendissent, au lieu des nuées qui fermaient le ciel.

Marie Fauchon a honte de sa faute. Elle ne la comprend pas. Elle voulait demeurer sage. A son amant qui lui parle avec tendresse, sans une allusion au fait advenu entre eux, elle répond par oui et non, étonnée de ne songer qu'au fils Ponnier, pour le plaindre de toute son âme.

« Marie, le père et la mère qui sont à nous guetter, de leur porte?

— Ah! oui... » fait-elle.

Elle voudrait lui demander, encore, de ne rien dire aux gendarmes contre le soldat. Elle n'ose pas.

« A présent, le fils Ponnier, je m'en fous bien, Marie! » proteste Louis Hogard.

Les Fauchon les hèlent. L'homme gronde, venant à leur rencontre :

« C'est-il raisonnable, de s'attarder autant !

— Père, on n'a point fait de mal.

— Je veux te croire, Marie. Toutefois, que ça ne redouble point une autre fois ! »

Elle promet, d'un mouvement de tête. Louis Hogard la quitte, ayant pris congé du père et de la mère. Elle est insensible à tout. Sa faute n'existe que par rapport au fils Ponnier. Elle voudrait ne plus lui causer aucune peine. Sa grosse envie de pleurer, qu'elle domine mal, lui vient toute de ce scrupule.

VI

Majauret, le clairon, accueille le retour de Ponnier par cette exclamation :

« C'est à cette heure-ci que tu te ramènes !

— Quoi?... Ça te regarde ?..

— Sans te fâcher, je m'aime mieux dans ma peau que dans la tienne, tu sais !

— Laisse-moi....

— Si on peut seulement plus te causer !... Le capiston a demandé après toi... devant la soupe ; puis, après encore.... »

Ponnier regarde son lit, son paquetage, les autres lits de la chambrée, le râtelier d'armes où il n'y a que trois fusils.

« Où qu'ils sont, les bon'hommes ? demande-t-il.

— Au tir. »

Majauret prend son pain sur la planche et il coupe une large tartine.

« Ah ! mince.... Qui est-ce qui t'a griffé la figure ?... Si c'est une bonne femme, elle t'a pas volé sur la marchandise !... Tu as beau pas me répondre, ça plaira guère au capiston, ce truc-là... Surtout qu'il est à la mélasse, déjà !...

Oh ! et tu en as une patte enflée, aussi !... A ta place, je garderais pas ça ainsi... J'irais me faire panser à l'infirmérie....

— Je m'en fous. Je me fous de tout.

— La santé, mon vieux, faut y faire attention : on n'en a pas de rechange ! »

La conversation tombe, par la faute de Ponnier. Il quitte sa tenue de drap, revêt le pantalon de treillis et le bourgeron. Il échange son képi pour un « calot » cylindrique taillé dans une vieille capote. Il agit machinalement. De gros soupirs lui échappent.

« C'est pas franc, avec ce type-là », songe Majauret.

Il a sorti de son sac à brosse la glace ronde et le peigne. Dans son « quart », il va prendre de la « boisson hygiénique » à la cruche. Ce qu'il en a versé, au lieu de le boire, il se le répand sur la tête, pour faciliter sa coiffure. La raie tracée, ses cheveux partagés avec un soin attentif à y maintenir les parallèles écrites par les dents du peigne, le clairon observe, dans son miroir, Ponnier auquel il tourne le dos.

Le soldat ploie ses effets qu'il a brossés, et il les range sur la planche, à la tête de son lit. Quoi qu'il fasse, il soupire, il grelotte, son regard fixe, les yeux agrandis de quelqu'un qui a peur.

Cet air-là, Majauret l'a vu, il y a quatorze ou

quinze mois, à Porral, un engagé volontaire qui s'est jeté par la fenêtre, on n'a jamais su pourquoi. Il souhaite, de toutes ses forces, qu'un tiers vienne dans la chambrée.

Son paquetage rétabli, le mouchoir bien tendu sur la pile des vêtements égalisés, Ponnier souffre de l'inaction qui l'oblige à penser. Soudain, il s'abat en travers du lit, la face dans ses bras, les genoux sur le plancher, et il pleure, éperdument.

« Alors, quoi, mon pauvre vieux?... Ça ne va donc pas?... »

Majauret le plaint de son mieux, sans en obtenir rien que ces sanglots qui le secouent misérablement. La porte s'ouvre pour Charillon, le scribe.

« C'est Ponnier... qui a des embêtements....

— Ah ! on en a tous.... Justement, Ponnier, le chef te demande au bureau.... »

Charillon explique à Majauret :

« J'y peux rien... En rentrant, le double a su, par le poste, que Ponnier était au quartier.... Je ferais pas de blagues à un homme dans l'ennui, tu penses bien !... »

Aussitôt, il reprend :

« Eh ! Ponnier... On te parle !... Le chef te réclame au bureau !... L'oblige pas à monter te chercher ici : déjà qu'il est mal luné !

— Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire, Charillon : lâche-lui le coude.

— Je peux pas faire autrement que de rendre compte au chef : il m'a envoyé.

— Attends une minute : je vas tâcher encore.... »

Et Majauret, apitoyé, se penche sur Ponnier, lui parle en le prenant aux épaules, tandis que celui-ci sanglote.

« Tu ferais mieux de descendre au bureau, puisque le double t'attend.... Tu es bien noté : on te punira moins qu'un autre.... Tu t'en tireras sans prendre de « grosse », toi. Aggrave pas ton affaire.... On ne veut que ton bien, Ponnier.... »

— Il répondrait seulement quelque chose ! » s'écrie Charillon.

Ponnier soulève sa pauvre face et il dévisage le scribe. Une telle détresse, un si lamentable égarement du regard, Majauret ni Charillon ne les ont vus à aucun être.

« Ah ! je voudrais être mort ! » murmure Ponnier.

Suivi du scribe, il sort, descend l'escalier, hésite contre la porte du bureau de la compagnie. Charillon ouvre et annonce :

« Chef, c'est Ponnier.

— Qu'il entre, celui-là !... Et laissez-nous, Charillon.... »

Ponnier a fait un salut militaire correct. Il demeure, roidi, les mains ouvertes, le petit doigt sur la couture du pantalon. Cette attitude, la figure boursouflée, déchirée, qui contrastent tellement, imposent au sous-officier. Il oublie la mercuriale du capitaine, que lui a valu la faute du soldat, pour ne retenir que l'alliance de la discipline et du désespoir, chez celui-ci.

« Alors... vous avez de gros embêtements, Ponnier?... »

Le mutisme de l'homme ruine les dispositions bienveillantes du sergent-major :

« Quoi?... Vous voudriez encore pas parler, comme hier?... Ah ! ça se passera autrement!... Vous vous êtes mis dans un sale pétrin, mon gaillard.... Pour vous en sortir, faudrait pas commencer par vous offrir mon portrait.... Je vous ordonne de me répondre, Ponnier.... Faites attention que c'est un ordre formel !... Je vous ordonne de me dire l'emploi de votre temps, depuis hier.... Je vous l'ordonne : vous m'entendez bien ?... »

— Oui, chef. .

— En ce cas, qu'avez-vous à répondre ?

— Rien.

— Vous refusez donc d'obéir ?

— Non, chef.

— Alors, je vous répète ma question : qu'est-ce que vous avez fait, depuis que j'ai eu

la faiblesse de vous permettre d'aller en ville?... Vous vous obstinez à ne rien dire?... Prenez garde que vous jouez gros jeu!... Pour la troisième et dernière fois : je vous ordonne de me dire....

— Chef, je ne me rappelle plus rien.

— Ce serait trop facile!... Écoutez : si je vous conduis à l'adjudant de semaine, c'est la cellule immédiatement.... Il n'a pas, comme moi, de la bonté de reste.

— Je ne me rappelle plus rien, chef.

— Ne croyez pas m'échapper, en répétant cette phrase qui n'a pas de sens.... Je vous ai toujours noté pour un sournois, Ponnier.... Je préfère une forte tête, à celui qui fait ses coups en dessous.... Je vais tâcher, par acquit de conscience, de réveiller vos souvenirs.... Qu'est-ce que c'est, que ces griffes que vous avez là, plein la figure?

— Chef, c'est des griffes.

— Et après?

— Après?... Rien, chef.

— C'est trop fort!... Me prenez-vous pour un idiot, Ponnier?... Où avez-vous été ramasser ces griffes?... Oh! mais ce n'est pas tout!... Et cette main enflée?... Montrez un peu.... »

Épaisse, tuméfiée, des marbrures livides autour des empreintes de dents, la main du soldat pèse, brûlante, à celle du sergent-major.

« Expliquez-moi ça ! » dit-il, dressé contre Ponnier.

Le malheureux demande merci, de tout son être ; et les larmes lui sourdent.

« C'est pas de pleurer qui prouve quelque chose !... Vous êtes-vous battu ?... Vous vous obstinez trop, pour n'avoir quelque mauvais coup sur la conscience.... On tirera ça au clair, malgré vous.... Tout se sait, Ponnier !... On vous aurait tenu compte d'un mouvement de franchise.... Le capitaine n'est pas mauvais homme.... Je peux même dire qu'il a passé sa colère sur moi.... Il vous aiderait plutôt, à cause de votre bonne tenue jusqu'à présent.... Mais si vous essayez de vous foutre de lui comme vous vous foutez de moi, je vous fiche mon billet qu'il n'aura pas ma patience !... Vous paierez avec les intérêts, Ponnier.... Ça sera de la grosse, mon ami, et encore trop heureux si vous ne passez pas au tourniquet !... Faut une patience d'ange, devant un numéro de votre espèce !... Ah ! bon Dieu ! je vous jure bien que vous me répondrez !... Où avez-vous récolté ces entailles à la figure et à la main ?... A propos, faites voir l'autre ?... Bon : elle n'a rien.... Enfin, ce que vous avez, d'où ça vient-il ?

— Je ne sais pas, chef.

— Bougre de têtû, que vous êtes !... Et si je

vous marquais quatre jours, pour commencer?... avec le motif : refus d'obéissance !

— Chef, puisque je ne sais plus....

— Vous ne savez pas !... Vous ne savez plus !... Et si je vous prouvais que je commence à voir clair dans votre histoire ?... Y a une bonne femme par là-dessous.... Quelque traînée de beuglant ou de....

— Non, chef.

— La mémoire vous revient donc ?... Vous me parliez, hier, que vous vouliez vous rendre chez vous.... Y êtes-vous allé ?

— Ah ! chef, puisque je me rappelle rien !

— Pensez-vous que le capitaine va se contenter de cette réponse absurde ?... D'abord, moi, votre sergent-major, je ne m'en contente pas !... Vous allez parler, Ponnier... où je vous fais boucler en cellule, à la minute. »

Le bruit d'une troupe au pas, dans la cour, attire l'attention du sous-officier :

« Ah ! estimez-vous heureux que la compagnie rentre avec le capitaine !... Je vais l'avertir de votre présence... et de votre attitude.... Je m'en lave les mains : arrive ce qui voudra, après tout !... Une dernière fois, Ponnier ?... »

— Chef, je n'ai pas refusé d'obéir.... Quand on se rappelle rien....

— Ça regarde le capitaine, dès maintenant : vous l'aurez voulu !

— Ce n'est pas ma faute, chef.

— Le capitaine décidera. En attendant, ne bougez pas du bureau. C'est compris?

— Oui, chef. »

La lourde porte vient de claquer sur la sortie du sergent-major. Ponnier demeure immobile. Ses yeux fixent, hébétés et humides, l'étui à revolver suspendu à la muraille, près du lit.

Ils voient cette tache noire que fait l'étui de cuir sur le mur blanc de chaux ; et ils revoient la masse sombre qu'était Marie Fauchon étendue sur la terre du chemin, dans la nuit. Pour Ponnier, la fille est morte.

En un éclair, le soldat repasse les heures tragiques de sa course hantée à travers champs, comme si le cadavre lui pesait aux épaules, comme si le dernier souffle de Marie Fauchon lui sifflait aux oreilles. Il est arrivé, hors d'haleine, à la grand'route. Assis sur une borne, il voulait la mort. Il a tiré sa baïonnette pour s'en trouser le cœur. Il n'a pu que gémir et la remettre au fourreau. Il s'est dit que Louis Hogard avait dû trouver le corps de Marie Fauchon et amener le village. La pensée de ses parents lui a causé le remords de n'avoir pas prévu leur douleur.

Pourquoi Marie Fauchon l'a-t-elle nargué ? Il n'était plus maître de la force incroyable qui

éclatait en lui, aboutissait à ses mains. Il les contemple. Elles sont étroites et minces, même celle qui est blessée. Elles ont pu devenir ces tenailles que n'a desserrées, trop tard, que la sensation effrayante de la fin, quand le cou est devenu une chose molle, de l'ouate, et qu'elles ont frêmi, de sentir la lourdeur de la tête à l'abandon, sans soutien, qui roulait.

Les hommes envahissent les couloirs et l'escalier. Les exclamations, les heurts des crosses et des semelles à clous contre le bord ferré des marches, font un vacarme qui rend Ponnier à l'épouvante de sa condition. Il est un meurtrier. Il a l'horreur de son acte et l'effroi de ne pouvoir s'expliquer qu'il l'ait commis. Il lui faudra parler au capitaine.

Déjà, le sergent-major entretient l'officier. Celui-ci chasse son sabre, d'un coup de talon : un geste qui témoigne habituellement de son impatience. Les deux interlocuteurs avancent d'un pas; puis, ils s'arrêtent. La conversation entre eux s'anime. D'un ordre bref, le capitaine éconduit un caporal qui, par un salut, se préparait à la suspendre. Elle reprend. Le sergent-major semble, du pouce droit, dessiner sur sa joue; et, d'une main étendue au-dessus de l'autre, il exprime une épaisseur. Ponnier tressaille, de comprendre qu'il s'agit des blessures qui le

dénoncent. L'officier tire sur sa moustache et il indique la fenêtre du bureau de la compagnie. D'un saut oblique, Ponnier s'en écarte et il se trouve auprès du lit. De là, il peut encore observer la cour. Le capitaine et le sergent-major viennent, causant encore. La peur glace Ponnier, le fige, l'isole de toute aide, l'égare. Tout à coup, il revoit l'étui à revolver, noir contre le mur blanchi à la chaux.

« Je vous réponds que je l'obligerai bien à parler, votre lascair ! »

Ces mots du capitaine sont parvenus à Ponnier. L'officier et le sous-officier arrêtés, parlent et gesticulent. Au premier pas de leur remise en marche, Ponnier se précipite sur l'étui à revolver d'où il arrache l'arme. La peur du châtiment lui inspire une farouche envie d'échapper. L'index à la gâchette, la crosse à la paume, il hésite : sa jeunesse le retient. Il entend le sabre du capitaine qui heurte le bitume du couloir. Les yeux fixes, troubles de la plus grande détresse, il regarde la porte du bureau. Quand la serrure en joue et que la masse de bois tourne, le coup de feu éclate, qui épouvante les chefs, dehors.

Le seuil franchi, le capitaine murmure, atterré par le spectacle du corps étendu dans une flaque rouge.

« Ah ! le malheureux ! »

A mi-voix le sergent-major confesse :

« Ce n'était pas un mauvais diable, pourtant ! »

Ponnier râle. Il tient toujours le revolver. L'officier l'en désarme, sans difficulté.

« Allez prévenir à l'infirmerie ! » commande-t-il.

Une foule craintive, rassemblée par la déflagration, stationne dans la cour, aux abords de la fenêtre, emplit l'embrasure de la porte, le couloir. Le nom de Ponnier circule, chuchoté.

« Pour être de la classe, il en est ! » s'écrie un homme.

La remarque irrite le capitaine qui chasse les curieux :

« Fichez-moi le camp !... Je ne veux plus en voir un !... »

Il va clore la fenêtre et revient à la porte, pour la fermer. Il n'a pas quitté du regard le blessé. Enfin, il s'agenouille auprès du malheureux ; et, dans la pire angoisse :

« Ponnier, m'entendez-vous ? » demande-t-il.

Le corps frissonne. Une blessure, à la droite de la face, en haut, jette du sang. L'officier renouvelle sa question, très doucement. Ponnier remue les lèvres.

« Ma Marie... », disent-elles, sans voix.

L'impuissance d'agir exaspère le capitaine qui voudrait sauver le soldat. Quittant Ponnier,

il se redresse, ouvre toute grande la porte, et, la maintenant, il crie dans la direction de l'infirmierie, par-dessus les hommes que son apparition disperse en tous sens :

« On ne viendra donc pas, sacré tonnerre ! »

VII

La première nouvelle qu'on sache, à Gloire-Saint-Blaise, c'est l'intempérance du père Chouette. Il a fallu Brévoux, le garde champêtre, pour le reconduire à sa cabane, de la place de l'église où il menaçait d'écharper une marmaille attirée par ses propos et dont les brimades avaient fini par lui déplaire.

On discutait sur l'événement, lorsque Chantorne, l'homme de service, cette nuit, à la halte du chemin de fer, a ébruité l'arrivée du fils Ponnier, par le train du soir. On a appris, bientôt, que le soldat n'avait paru chez ses parents, ni nulle part.

Jarriot cadet, le menuisier, — qui tient bureau de commérage, au grand courroux de sa femme sourde et acariâtre, car les palabres aboutissent au cabaret et retardent le travail, — Jarriot cadet a été quérir le père Ponnier à sa ferme, pour connaître la vérité de cette aventure.

« Celui qui prétend qu'il a vu mon garçon au pays, depuis qu'il a parti soldat, il ment au nez du monde pour le tromper mieux sur autre

chose. Voilà tout ce que je peux répondre ! »

La haute taille de Ponnier père empêche de le dire aussi dénué de jugement qu'on le trouve. Il impose sa parole, par les grands coups de poing qu'il assène sur l'établi. La cinquantaine toute proche l'a desséché.

« Je suis fait tel que de grosses cordes » dit-il parfois ; et il retrousse sa manche de chemise jusqu'à l'épaule, pour mettre à nu un bras où les muscles se détachent, nets et durs.

Louis Hogard est là, l'air avantageux, qui écoute, se tait, tortille sa moustache. Il a des regards supérieurs d'homme très informé et discret.

« Louis Hogard, faudrait pas jouer à trop fin... », l'avertit Ponnier.

Et, faute d'une riposte, il complète son avertissement :

« Ça pourrait te nuire ! » déclare-t-il sentencieux.

Le jeune homme hausse les épaules, imperceptiblement. Jarriot cadet observe :

« De fait, Ponnier, Louis Hogard est bien tranquille, pour que tu lui reproches rien.

— Je peux toujours lui faire reproche d'avoir marché dans les pas de mon garçon, pour lui prendre la Marie Fauchon.

— La Marie était bien libre de me choisir !

— Au retour de mon fils, tu verras si il s'accommode de ta belle réponse!... Moi, jusque-là, je m'en préoccupe pas.... Mais, pour oser prétendre qu'il serait venu à Gloire-Saint-Blaise et nous aurait point visités, moi et sa mère, faut vouloir mentir pour mentir.

— Je mentirais que pour en tirer un bénéfice, moi.

— Veux-tu soutenir que mon garçon serait venu au pays sans pousser jusque chez moi?

— Jarriot m'a bien compris, père Ponnier : je voulais dire, par là, que le gars Chantorne n'aurait point d'avantage à inventer que votre fils lui aurait remis son billet de chemin de fer au saut du train, si c'était pas vrai.

— En effet, c'est un raisonnement, Ponnier. Tu pourrais guère aller contre.

— Aussi sûr, Jarriot, que tu es le cadet à ton aîné, je croirai jamais à un pareil manquement de mon fils, envers moi comme contre sa mère. Sans parler de Chantorne, d'abord, puisqu'il n'est point là, Louis Hogard l'a-t-il vu, mon garçon?

— On n'est pas contraint de repandre tout ce qu'on a vu.

— Louis, c'est des mots pour biaiser. Tu parles mal franc.

— Je parle comme ça me chante, Jarriot. Chacun sa façon.

— La tienne n'est point la bonne, Hogard.... N'empêche que je te préviens, si mon garçon nous arrive, d'avoir appris que tu as détourné de lui la fille aux Fauchon pour vouloir te marier avec, il te secouera les puces, d'une solide manière....

— Je crains tant votre fils, tenez, que j'ai voulu que la Marie Fauchon lui envoie un mot d'écrit, pour le mettre au courant de nos affaires... Il peut venir : je me cacherais point de lui....

— Il serait venu, que tu en porterais les marques !

— J'aime autant retenir une réponse qui vous épaterait bien, père Ponnier !

— Vaut mieux point prendre les airs d'en savoir plus qu'on ne sait, gars Hogard : ça désoblige les gens !

— Ils ont du temps de reste, de se désobliger pour un air qu'ils trouvent qu'on a, Jarriot. Aussi, je rentre chez nous, afin de tenir ma langue jusqu'au bout. »

Les mains empochées, Louis Hogard tourne le dos à son auditoire ébahi. Il s'en va, le nez haut, sifflotant par goût d'insolence. Jarriot cadet médite. Les autres le contemplant, ainsi qu'ils feraient d'un augure, attendant sa parole. Ponnier, le père, tire une pincée de tabac, de sa boîte en corne qu'il élève sous ses narines.

Elles aspirent la poudre brune déposée sur le couvercle.

« Si le garçon est au courant, comme dit l'autre, on ne va plus rire, ici ! » prévoit le priseur.

Jarriot s'est saisi d'une varlope, pour paraître au travail, à l'intention de sa femme. Elle passe devant l'atelier et, les poings sur ses fortes hanches, elle avertit :

« Si tout le monde manque de quoi s'occuper, tu as tes planches d'armoire à livrer, cadet : l'oublie pas !

— Non, gendarme ! » répondit-il à la sourde.

Il reprend, pour ses amis :

« Ponnier, ton fils n'aura que le choix pour s'établir, faute de la Marie Fauchon. S'il en est de plus mal qu'elle, y en a de mieux aussi, par leur personne et par les biens. Il sera tout aisé à ton gars de s'offrir une belle consolation, bâti comme il est.... Et c'est la fille qui enragera le plus des deux, pour finir ! »

Le père a écouté, en homme qui doit s'appliquer pour comprendre. Après réflexion, il objecte :

« Y a beaucoup de sentiment pour elle, chez mon petit.... Y aura l'offense qu'elle lui aura faite, de se dédire.... Tel que je le connais, Jarriot, il voudra se payer sur quelqu'un.... En place de Louis Hogard, je serais tracasse de mon lendemain.

— Louis Hogard n'a pas froid aux yeux, tu sais.

— Mon garçon non plus.... Et ce qu'il s'est mis en tête, faut qu'il le fasse, quand le tonnerre lui barrerait le chemin!... Ah! je m'en retourne causer de tout ça avec ma femme.... Elle a bonne vue des choses....

— Elle est des mieux fines d'ici. Donne-lui mon bonjour, Ponnier.

— Je n'y manquerai, Jarriot.... Oui, elle trouvera des motifs qu'on n'y pense, toi ni moi, ni l'instituteur ou le curé.... »

A peine est-il parti, chacun lâche son mot. Le menuisier recueille les impressions; puis, il donne la sienne qui en est le faisceau :

« Pour moi, le fils Ponnier est venu par le train, puisque Chantorne lui a pris son billet... Et Louis Hogard en aurait long à dire, si il voulait.... Mais, c'est de la Marie Fauchon qu'on tirerait le principal à savoir, si on en avait la forte envie.... »

Les derniers mots, surtout, produisent un effet qui flatte Jarriot. Il continuerait volontiers, si sa femme n'intervenait pour dissoudre l'assemblée :

« Mon homme a ses quatre planches d'armoire à livrer pour l'école, ce tantôt : je veux qu'on s'en aille, puisqu'il n'est assez grand garçon, avec son poil gris, pour se défendre des paresseux! »

Tous sont d'opinion que la Marie Fauchon pourrait savoir quelque chose. Ils commentent les paroles de Jarriot, en s'en allant, — après l'avoir raillé de subir la volonté de sa femme, plus qu'un jeune, à son lendemain de noces.

Déjà, en se couchant, Marie avait examiné les marques de son cou, à la chandelle, dans le miroir de sa chambre qui est un cadeau du fils Ponnier.

Il le lui avait acheté, à la foire du bourg, l'an passé, parce qu'elle avait admiré le cadre en celluloïd, bleu pâle.

Elle avait dit :

« C'est la couleur de la Sainte Vierge ».

Il avait galamment répondu :

« Je veux te l'offrir, pour ta sainte Marie prochaine. »

Cette glace qui l'a réfléchie contente ou chagrinée, elle y a vu, dès l'aube, son cou meurtri, taché de violet et de noir, sa figure fanée par une nuit sans sommeil. Tant d'idées lui sont venues, qu'elle a rejetées et reprises ! Il n'en demeure que ce fait : après ce qui s'est passé, elle ne peut que hâter son mariage avec Louis Hogard : — et tout son cœur la porte vers le fils Ponnier !

Les reins lui font mal. Par la souffrance qu'elle ressent, sa faute vit en elle. Elle n'en

a eu que de la douleur. Elle appartiendra pour toujours à Louis Hogard et elle ne sera jamais heureuse. Comment n'a-t-elle pu le repousser? C'est inexplicable.

Qu'a pu devenir le fils Ponnier, depuis hier?

Il a suffi qu'elle le revoie pour le préférer. Si elle l'a raillé, d'abord, c'était pour obéir à son père et à sa mère, et parce qu'il se montrait timide. Eût-il parlé, immédiatement, en maître armé de sa force et du bon droit, elle aurait renié le choix de ses parents. Le soldat l'aurait affranchie de cette angoisse qui la tourmentait et l'a livrée à l'autre. Elle pense à ce dernier avec haine. Elle a horreur de lui avoir cédé. Elle voudrait, infiniment, savoir le fils Ponnier presque guéri du chagrin qu'elle lui a causé.

Tout cela lui fatigue la tête. Elle a besoin d'y voir clair et d'un guide. Elle se dit qu'elle pourrait descendre chez les Ponnier, leur demander conseil. Ah! comment pourraient-ils excuser sa faute? Pourquoi leur fils n'a-t-il pas eu la hardiesse de Louis Hogard? L'aveu serait facile, à présent.

« Mère! » s'écrie-t-elle.

D'en bas, la mère gronde :

« Il va être six heures, tu peux pas descendre, fieffée lambine! »

Dans le miroir, où luit un coin de l'azur du

ciel, Marie aperçoit son cou abîmé et ses yeux tristes aux cernes larges.

« Mère!... Je te prie que tu montes....

— Et moi, je te dis de venir en bas!

— Je voudrais te parler... ici....

— J'aime pas ton caprice, Marie!

— Mère!... J'ai trop à te dire.... Viens!...

Mère!...

— Vas-y voir de quoi il retourne, la mère....

— Ah! toi... pour ta fille....

— Elle pleure, je crois bien?

— Et quand elle pleurerait encore à seaux!... Ah! Fauchon, tu nous donnerais bien tous aux porcs, pour sauver ta Marie d'un mou-cheron!... Tout pour elle, et le reste nous re-vienne!

— Monte, la mère, puisque tu le veux bien....

— Elle devrait avoir honte, ta fille, avec les bonnes jambes qu'elle a, de me faire user les miennes!...

— Je pars aux Frées, pour mon compte.

— A ton gré, Fauchon. »

La mère s'exclame, là-haut, de voir les hardes à terre et Marie, en chemise, à plat ventre sur son lit, la face dans l'oreiller pour étouffer ses sanglots :

« Et pas vêtue!... Et quel carnaval tu nous mènes!...

— Ah! mère... je suis trop malheureuse!

— De quoi?

— De tout et de moi!

— Montre un peu ta figure, au lieu de te cacher et de tant gémir!...

— Mère....

— Hélas! mon Jésus!... Ce pauvre cou que tu as, ma fille!

— Le fils Ponnier est revenu cette nuit....

— C'est donc ce garnement....

— Je l'ai poussé à bout par mes mauvaises paroles. Ça, je peux le jurer!

— Mais, il a voulu t'étrangler!

— Il n'y aurait que ça!

— Que dis-tu là?... Ah! Marie, regarde-moi, droit dans mes yeux.... Seigneur!... Ce n'est point vrai... que toi!...

— Mère, sur ma tête et mon paradis, je suis fautive de rien.... L'homme est plus fort qu'une femme.... Et ce Louis Hogard, tu sais....

— Quoi?... Tu parles de Louis, et tantôt c'était du fils Ponnier.... Malheureuse!... Explique-toi.... Je suis prête à bien te croire : tu n'as point de vice, ma pauvre fille.... Dis bien toute la vérité à ta mère.... »

La voix plus douce apaise un peu Marie Fauchon. Elle narre les scènes de la nuit, tendre pour évoquer le fils Ponnier, farouche quand elle confesse l'acte de Louis Hogard, interdite, après, par l'hébétude silencieuse de sa mère.

Elle croit à de la pitié, à l'égale de la pitié qu'elle ressent pour elle-même, à cause de son trouble où elle cherche en vain une clarté. Quand elle avoue qu'elle n'aura jamais de bonheur sans le fils Ponnier, la mère l'interrompt rudement :

« Tu n'es pas folle, dis ? »

Marie se tait, son élan cassé. En elle, il y a la multitude d'idées confuses qui l'ont assaillie jusqu'à l'aube. Elle pleure, en quête d'une aide. Le visage de la mère s'est comme fermé. Le calcul paysan s'opère, à l'abri du front étroit, sourcilleux. Le regard ne livre que froideur et dureté.

« Marie, ne s'agit plus de nigauder.... M'écoutes-tu seulement, dévergondée ! »

— Je t'écoute, mère.

— C'est que je serais encore femme à te claquer, tu sais !

— Puisque je t'écoute !

— Et tu fais mieux !... Des pleurnicheries, ça ne mène à rien.... Ce qu'il faut, c'est que ton père ignore toujours ta faute.

— Oui, mère.

— Et pour ça, n'y a que le moyen d'avancer les noces avec Louis.... Il n'aura qu'à peser sur ses parents.... J'arrangerai la chose avec le garçon.... Et tu peux te fier qu'il m'écontera !

— Si je suis malheureuse ?

— Fallait pas te laisser faire !... Et d'abord,

tu ne le seras point.... Ce qui commence mal, souvent tourne au mieux.... Quant à ce fils Ponnier, j'en veux plus entendre un mot, de ta sotte bouche!... Tu m'as comprise?

— Et pour ce que j'ai au cou, qu'est-ce qu'il faudra dire, si quelqu'un me demande?

— Je vais t'y mettre un morceau d'ouate et une serviette autour. Tu diras que tu as pris un coup d'air... comme c'était arrivé, d'une fois, à la Thérèse Gaulet, tu te rappelles?...

— Si le père....

— Ton père croit tout ce que je veux, le trop brave homme.... Et ça a été toujours pour sa meilleure paix.... Je vais donc t'attifer le cou comme j'ai dit, sacrée fille!... Et te faudra porter la tête un peu de coin, devant les bonnes gens. »

Jusque vers le soir, il y a eu des curieux pour s'informer de Marie Fauchon. Ils allaient à la ferme, nantis par Jarriot cadet d'un bon prétexte. Ils s'en revenaient, n'apportant que la même nouvelle du torticolis dont la fille s'est trouvée souffrir à son réveil.

Elle a appris d'eux que Chantorne prétend avoir vu le soldat descendre du train, à la halte, et qu'il n'avait point paru ensuite, chez ses parents. C'est tout ce qu'elle sait, de cette journée longue après une nuit interminable; et

elle le rumine sans fin, désespérée. Que Louis Hogard ait promis de hâter le mariage, elle n'en sait gré à l'énergie de sa mère, ni au bon vouloir du garçon.

Aussi, quand il est venu, après souper, pour la courtoiser, comme la veille, l'avant-veille, — elle n'avait en tête que le sort du fils Ponnier, et elle s'est refusée à sortir avec son amant.

Plus tard, la conversation languissait, lorsque Jarriot cadet est venu en personne.

Marie a manqué défaillir, d'entendre le menuisier assurer que, du chef-lieu de canton, un facteur était arrivé, sur sa bicyclette, pour apporter une dépêche au maire, et qu'on a vu celui-ci, presque aussitôt, entrer chez les Ponnier.

VIII

La connaissance revient à Ponnier, par un bourdonnement étrange. Il croit à un murmure de feuillages.

Il est le tout petit enfant d'autrefois, à qui l'éteule picotait les jambes nues, lorsque, avec ses camarades, après les jeux, il mangeait sa tartine de pain et croquait sa pomme ou son morceau de sucre, assis au pied des six peupliers. Du ciel où leur cime oscille, tombe cette chanson du vent et des branches que Ponnier écoute, ravi, heureux, sans âge, hors de sa condition, loin de toute réalité. Marie Fauchon est cette gamine, ronde comme boule, qui hurle dès qu'on veut la porter et tette son pouce gauche, continuellement. Louis Hogard prétend commander à tous, par droit d'aînesse ; mais, il n'est pas le plus fort aux champs, ni le meilleur à l'école. Gaulet, qu'il appelait méchamment « louchon » et « la carotte », à cause de son regard bigle et de ses cheveux roux, l'a bien battu et lui a empli la bouche, de terre, pour se venger, en une seule fois, d'un lourd arriéré de tracasseries.

Tout à coup, Ponnier se découvre des cloques aux lèvres, et il ressent la pire soif. Son enfance est révolue, il y a beau temps. Il s'est « accordé » avec Marie Fauchon, avant de « partir au service ». Le pauvre Gaulet est mort, en trois jours, d'un chaud et froid. Au retour du cimetière, quand on se reprenait à penser à soi, pour vaincre l'horrible vision du cercueil au fond de la fosse, Ponnier et Marie Fauchon convenaient que « deux ans passent vite ». Ils le disaient sans y croire beaucoup, chacun pour encourager l'autre et se prêcher la patience.

D'où vient que Ponnier éprouve une telle soif, qu'il ait cette haleine rèche, le palais sec, en feu ?

De loin, d'extrêmement loin, on dirait, lui arrive une douleur sournoise. C'est à droite de son front. Cela bat et fouille. A gauche, il sent vivre son œil, sous la paupière qu'il exerce à son gré. De l'autre côté, au moindre mouvement qu'il essaie, cela lui cuit, de même qu'une coupure béante ; et, au lieu de l'œil, sous ses paupières, il lui semble y avoir un trou. L'oreille, auprès, et la joue, sont engourdis. Il a si peur, qu'il appelle, d'un son inarticulé.

« Dieu soit loué !... M. le Major va être bien content ! »

Ponnier a perçu l'exclamation heureuse, sans la comprendre. Il a entendu remuer une chaise. Des pas vifs ont glissé. Une main lui effleure l'épaule, et il reconnaît la même voix féminine qui vient de le surprendre :

« Mon enfant... mon pauvre petit... c'est la bonne sœur qui vous parle... ça va donc mieux, hein? »

Il croit rêver, quand la conscience lui renaît. Il voudrait se débattre. Ses bras lui refusent le service. Le crâne lui pèse, à le croire de plomb. Et il supporte cette soif, si atroce et intolérable qu'elle domine même son angoisse d'homme qui applique toute sa volonté à *voir*, à travers une ténèbre dont la cause mystérieuse l'épouvante.

« A boire!... A boire!... » supplie-t-il.

Ce sont ses premiers mots distincts.

« Oui... je vais vous donner de la bonne tisane.... Surtout, il ne faudra pas bouger pour la boire.... Attendez que je verse.... N'essayez pas de vous soulever... à cause de votre pansement.... Je vous ferai boire.... Tout doucement, mon petit.... Voilà.... Pas, que c'est bien bon?... »

Le verre lui a heurté les dents. Il boit, avide, mal satisfait de ce liquide tiède et fade, tourmenté du plus fort désir d'apprendre où il est et pourquoi il s'y trouve.

« Ça va mieux?... C'est la bonne sœur qui vous parle.... Vous m'entendez bien?...

— Où que je suis?

— Vous êtes à l'hôpital, mon enfant.... Ce n'est pas bien grave.... ».

Il est parvenu à hausser une de ses mains. Ses doigts reconnaissaient, au toucher, de la toile, sur son front et en mentonnière, quand on lui a pris le poignet, très doucement, et ramené le bras, le long du corps.

De ses phalanges qui tâtent, il perçoit la laine d'une couverture.

« Il ne faut pas toucher à votre pansement... c'est pour vous guérir bien vite.... Si vous le dérangiez, M. le Major ne serait pas content... et il me gronderait.... Vous ne voudriez pas faire gronder la bonne sœur qui vous soignera bien, vous verrez... comme une maman....

— Ma sœur... qu'est-ce que j'ai... pour être ici?

— M. le Major vous dira ça lui-même.... Moi, je dois me taire, même si je sais....

— Je voudrais y voir!... Otez-moi ce qu'on m'a mis sur les yeux, ma sœur!

— Quel petit impatient!... Justement, il ne faut pas le retirer! Qu'est-ce que dirait M. le Major? C'est qu'il se fâcherait tout rouge!... Et il n'est pas commode, quand il se fâche....

— Ah ! ma sœur... je veux voir !

— Calmez-vous.... Priez le bon Dieu qu'il vous envoie la paix, mon enfant, jusqu'à ce que M. le Major revienne.... Ça ne saurait tarder....

— Pourquoi qu'on m'empêche de voir clair, ma sœur ?

— On ne veut pas vous empêcher de voir.... On vous soigne, mon enfant.... A condition de bien m'écouter, vous serez très vite guéri.... J'ai déjà beaucoup prié le bon Dieu pour vous.... Aussi, vous allez mieux... mieux qu'on ne pouvait l'espérer.... »

Par les coups qu'il y éprouve, la tête en feu de Ponnier est une forge allumée, retentissante. La douleur cogne, à droite. Elle cogne et cogne, sans trêve, dans l'orbite qui semble un gouffre et une fournaise, et contre la tempe. Vers la pommette, à droite aussi, une sensibilité de l'os, lancinante, irrite Ponnier.

« On ne peut pas me défendre de me servir de mes yeux ! proteste-t-il.

— Mais personne ici ne vous veut de mal, mon enfant....

— Ma sœur... je ne dis pas.... Mais... je voudrais voir clair, enfin !... Si vous saviez, le mal que j'endure dans ma tête !...

— M. le Major vous le fera passer.... Voulez-vous un peu de tisane encore ?

— Ah! nom de Dieu! votre sale tisane, quand je....

— Blasphémez pas le bon Dieu, mon enfant!... Il vous protège.... Il vous guérira....

— On veut donc me rendre fou!

— Paix, mon ami.... Résignez-vous, mon enfant....

— A boire, ma sœur!... »

La religieuse s'empresse. Il boit; et c'est un répit. Elle le complimente de sa sagesse recouvrée.

Pour l'exhorter à la persévérance, sans nommer Dieu de nouveau, elle parle d'un miracle obtenu par ses prières depuis la veille. Elle vante la douceur et l'habileté de « M. le Major ». Elle promet la guérison, le retour au pays. Elle s'exprime d'abondance, avant de choisir ses mots, d'une voix d'oraison, dont la suavité adoucit le sens des phrases tirées, au hasard, de son cœur simple, charitable et mystique. Elle prêche au soldat la résignation et l'espoir. Afin qu'il se croie moins seul, elle trouve à lui dire ceci :

« Et hier au soir... et ce matin... vous avez eu la visite de votre capitaine... »

Désormais, Ponnier ne l'entend plus.

S'il pouvait, il suspendrait sa respiration, pour opposer à toute sollicitude, jusqu'au secret de sa vie. A ces mots : « votre capi-

taine », l'inconnu de sa condition actuelle s'est évanoui brusquement : il s'est rappelé, en un bloc, tout ce qui l'a produite. Marie Fauchon, il l'a tuée, de ses mains. Il a fui, à travers champs, son meurtre et sa victime. Il a voulu mourir. Il a eu peur de la mort, lui qui l'a infligée. Il s'est trouvé, sans savoir comment, à la halte de Pochères-la-Viette, où il est monté dans un train. Le jour poignait. Il en avait l'exécration. Il était torturé de faim, avec, à la bouche, un relent de l'eau-de-vie bue chez le père Chouette. Une seconde, il a terriblement haï ce vieux qui l'a fait boire et peut-être, par là, poussé à son crime. Dans les rues de sa garnison, il a craint les gendarmes. Il rasait, du coude, les boutiques et les portes. Il est entré à la caserne en courant. Le premier qui lui ait parlé, c'est Majauret, le clairon. Ensuite, c'est Charillon, le scribe. Il revoit le sergent-major furieux. Il entend sa propre voix disant qu'il ne se rappelle plus rien. Et c'est le suprême avertissement du sous-officier, puis son entretien animé avec le capitaine, et l'étui à revolver, noir sur le mur, la rigoureuse envie d'en finir, le froid de la crosse dans la main, l'effroi de tirer, l'épouvante du châtiment, plus forte, la détonation, une secousse dans le bras, un choc à la tête, l'engloutissement immédiat, total, jusqu'à ce réveil, ici, à l'hôpital....

L'idée fixe de Ponnier est que « tout va recommencer ». Aprement, ardemment, désespérément, il aspire à une souffrance triple, décuple, infinie, telle que la faiblesse qui le paralyse en soit précipitée et qu'il meure, enfin, pour éluder les conséquences de cette antithèse tragique :

« Marie Fauchon est morte et je me suis raté. »

Il n'a aucune notion de la durée. Il ne sait s'il a dormi ou relève d'un évanouissement. D'ouïr des voix ranime tout à coup sa volonté de taire, coûte que coûte, le drame issu de ses mains et la cause de son expiation avortée.

A part son souffle, qu'il n'est maître d'arrêter, il ne livrera rien de lui-même, par un geste ni une plainte. On fera de lui ce qu'on voudra. Il reconnaît, aux propos, qu'il doit y avoir là, à son chevet, la religieuse, le major à trois galons, l'aide-major, et l'auxiliaire, peut-être : un étudiant qu'il a eu pour voisin de lit, à son arrivée au régiment, et pour compagnon d'escouade, à l'école du soldat.

« Le poulx est aussi bon qu'il peut l'être.

— La fièvre est tombée.

— Alors, ma sœur, vous dites qu'il a parlé ?

— Et bien parlé, M. le Major!... Sans de-

lire!... Et il a bu deux bonnes fois de sa tisane!...

— On pourrait, en tout cas, sans toucher au pansement même, lui découvrir l'œil gauche?

— Évidemment.... Ce n'est qu'une bande libre... ».

La sensation de fraîcheur qui flatte ses paupières, est délicieuse à Ponnier. Il ne les remue pas d'une ligne, par un prodige de sa volonté dissimulatrice. L'œil discerne une lueur rosée, à travers la membrane. Un léger bruissement de pas qui s'éloignent de sa couche et un chuchotement, avertissent Ponnier de redoubler de prudence. Il grince des dents pour ne pas crier, tant, soudain, la douleur a grandi, étendue à toute sa tête lourde.

« Eh bien! mon enfant?... Vous ne dites rien à la bonne sœur?... Voulez-vous boire un peu!... »

Il ne répond rien. Il se dit que la religieuse pourrait persévérer, des heures, sans obtenir plus de lui. Elle insiste et, peu après, le délais-sant :

« Pour moi, M. le Major, ce serait la réaction... le sommeil qui répare....

— Merci, ma sœur, vous êtes bien bonne ; mais, ça, c'est de la médecine....

— Ce que j'en disais, M. le Major, n'était bien sûr pas pour vous apprendre,

— Vous fâchez pas, ma sœur... N'empêche qu'un malade pareil, qu'on a ramené de loin plutôt... on voudrait lui voir remuer les pattes.... Enfin, puisqu'il vous a parlé, ma sœur....

— Comme je le disais à M. le Major : sans délirer ! »

Le désir de voir finirait par vaincre la précaution de Ponnier.

Il entend que quelqu'un entre.

« Mon capitaine, je crois maintenant que nous sauverons votre homme ! » annonce le médecin-major.

Plus que jamais, le malade a peur de se trahir, si c'est son capitaine qui est là. Les médecins renseignent à voix basse l'arrivant. Il exprime sa gratitude de leur réussite presque inespérée. La conversation échappe au malade. Il tend ses facultés pour la saisir. Elle cesse. On lui touche un poignet. On s'éloigne de lui.

« Je n'y comprends rien.... Un bon sujet.... Il a dû avoir quelque histoire... une rixe... Tout de même, qu'il ait voulu se tuer, je ne me l'explique pas.... »

C'est bien la voix de son capitaine : Ponnier se roidit dans une immobilité de cadavre.

La religieuse intervient :

« Mon capitaine, je lui ait dit que vous étiez venu le voir.... Il en a paru bien content.... »

De sa part, ce n'est pas un mensonge : elle attribue au malade une émotion qui paie l'officier de ses démarches bienveillantes.

« Merci, ma sœur, » répond le capitaine.

Il ajoute que l'homme vaut qu'on lui témoigne de l'intérêt et, s'adressant au médecin-major :

« Mon cher docteur, qu'est-ce que je vais dire à cette brave femme qui attend?... Elle doit être au bout de sa patience, telle que je l'ai laissée.

— C'est très délicat.... Une secousse forte pourrait compromettre le résultat obtenu.

— J'ai eu beaucoup de peine, comme je vous l'expliquais, à la retenir en bas.... »

Ponnier écoute, dans une exaltation croissante et dans l'effroi de se trahir, avant d'être sûr qu'il ne se trompe pas.

Le capitaine continue :

« C'est une paysanne têtue.... L'accent dont elle me disait : faudrait être des sauvages, pour empêcher une mère de voir son petit....

— Ma mère!... Je veux voir ma mère! » s'écrie Ponnier.

La certitude l'a délivré de toute contrainte. L'œil hagard sur le groupe des chefs et de la religieuse accourus, il répète son désir, il appelle sa mère, il supplie son capitaine, les médecins, de permettre qu'elle vienne.

« Allons... du repos... pas de mouvement... on va vous la chercher, votre mère!

— Maman!... Maman!... » gémit Ponnier, et il promet, pleurant, de ne plus bouger, — pourvu qu'il la voie!

Ils ne peuvent imaginer quelle frénésie le transporte : il va savoir, enfin, sortir de son ignorance, plus cruelle que le martyre physique! Et ils prétendent à le calmer : la bonne sœur, de ses mots de miel; les officiers, en hommes qui voudraient paraître fermes.

« Ma mère!... Ma mère! » sanglote le blessé.

Par la répétition, cela tourne au hurlement d'animal forcé, qui s'accule, entre un danger et le trou où sa femelle allaite la portée.

Des sabots claquent, trébuchent, dont le bruit croît; puis, c'est un souffle, des mots, que Ponnier distingue. Alors, il appelle, de toute sa force, jusqu'à ce que la voix lui manque, dès qu'une autre voix réplique, bélante, grêle, désespérée :

« Me voilà!... Mon pauvre petit, me voilà!... »

La face malheureuse, avec les lèvres qui vibrent et l'œil demesurement ouvert, rempli d'eau, un superstitieux respect de la science figurée par les linges, un coin de toile gommée, jaune, débordant sur le sourcil gauche, — arrêtent, au bord du lit, l'élan maternel.

« Mère!... Ah! mère!...

— Mon pauvre gars!... Mon petit!... »

Elle étouffe, de voir quelle chair lamentable il est devenu. La religieuse accourt, la soutient, tandis qu'elle s'affaisse sur les genoux.

Alors, les mains frémissantes de son fils dans ses mains qui tremblent comme tout son être, elle exprime sa mortelle angoisse :

« Tu as donc voulu te détruire, mon petit!... Toi!... Toi!... Tu n'as donc pas pensé à ton père et à moi!... Si tu le voyais, lui!... Et hier, à la nuit, quand c'est que le maire est venu chez nous... tu nous aurais vus, à cette nouvelle qu'il nous apportait!... Ah! pourquoi que tu as fait ça?... On était... tels deux souches... à ne causer ni bouger... à nous dire pourquoi tu nous faisais cette misère.... Tu n'as donc point pensé à nous?... Mon pauvre petit!...

— Mère!... Mère!...

— Oui... me voilà.... Quoi, mon tout petit?

— Approche, mère.... Ma bonne sœur, je veux parler à ma mère....

— Oui.... Otez-vous, ma sœur!... Vous l'entendez bien, pourtant!... Il ne veut que moi, à écouter ce qu'il dira....

— C'est ça, mère....

— Dis, mon gars?... La sœur est partie.

— Personne peut nous espionner, mère?

— Personne, mon pauvre petit... ».

Elle épie la religieuse, le capitaine, les médecins. Et elle les adjure, hurlante :

« Reculez-vous donc, pour l'amour de Dieu!... Il se meurt, de ce qu'il veut me dire... et qui n'est que pour sa mère! »

Ils reculent vers un coin, puis sortent de la chambre, poussés par l'accent farouche, l'auguste douleur qui font de la paysanne, la Maternité défensive et sacrée.

« Alors, quoi, pauvre mignot de moi?... Dis?... Dis à ta mère?... »

Attendant qu'il se prononce, elle sue la peur, avec sa tendresse prête à vaincre l'impossible, ses vieilles mains noueuses, moites, froides, affairées le long des mains chaudes et des bras inertes. Elle ne respire pas, pour qu'il y ait plus de silence. Le malade, enfin, questionne, et ce n'est qu'un souffle :

« Mère... tu n'as rien dit à personne ?

— Qu'est-ce que j'aurais dit, grand Dieu !

— De chez nous, mère ?

— De chez nous?... Explique-toi mieux, mon petit?... Tu me fais tort, de craindre ainsi !

— Tu n'as rien dit... du pays, mère ?

— Du pays ?

— Approche-toi.... Encore.... Je parlerai, ma bouche contre ton oreille....

— Voilà.... Me voilà haussée à bout....

— Mère.... La Marie Fauchon?...

— Ah! c'est pour elle, ainsi!... On s'en doutait, moi et ton père.... La gueuse de fille!...

— Mère.... Ma pauvre Marie... elle est bien morte?

— Morte?... Elle?... Que non pas!... Ah! elle aurait autant bien fait, en vérité, que de t'amener où je te trouve, mon pauvre petit!

— Elle n'est point morte?

— Eh! non, puisque je te le dis!

— Et... on ne sait rien?

— Y avait donc à savoir?

— Tu me caches rien, mère?

— Rien.

— Tu en jurerais?

— Par le bon Dieu!

— Ah! tant mieux, mère.... Tant mieux!... Je veux bien guérir maintenant!...

— Mon gars!...

— Ah! oui... bise-moi, mère!... »

Comme il est immobile tout à coup, sous les baisers, et muet aux appels dont elle le caresse, la mère se relève et crie, à se déchirer la gorge :

« Au secours!... Il va point passer, Seigneur!... Au secours!... »

Elle refuse, brutale, l'aide qu'on veut lui prêter, de la voir livide et qui chancelle; et, montrant le blessé :

« Sauvez-le ! » supplie-t-elle, sa faiblesse vaincue par un prodige de vaillance.

Il dure jusqu'à ce que le médecin-major ait déclaré :

« Ce n'est rien, ma bonne dame.... »

Alors seulement, elle demande qu'on lui donne une chaise et du vinaigre ; — car la cervelle lui « tourne dans la tête ».

IX

La mère est partie, rappelée par le père, malade, et à cause de la dépense : l'hôtel, c'est coûteux pour tous; mais, on y « saigne » le villageois, plus que nul autre. Elle s'est tant plainte de déboursier continuellement, que son fils l'a engagée au retour. Elle n'a pas eu le courage d'apprendre à Ponnier qu'il a perdu l'œil droit. Elle espérait aussi une erreur du médecin, malgré ses trois galons.

Cependant, elle avait trop ressassé, pour ne pas alarmer le patient :

« Si fallait que tu te soyes abîmé l'œil, mon pauvre petit ! »

Taciturne à l'hôpital plus encore qu'à la chambrée, Ponnier répond à peine aux questions et il se garde d'en poser. Il n'a pas osé interroger le médecin-major, ni même l'« auxiliaire » qu'il a eu pour voisin de lit, et pour compagnon d'exercice à l'école du soldat.

Un jour que la religieuse lui avait apporté un pot de lait, en cachette, afin de le prédisposer à entendre la louange de Dieu et de la

messe, il a questionné la brave femme, par surprise, en victime avertie de son lot :

« Alors, ma sœur, jamais on me guérira tout à fait ? »

— Eh ! si, mon enfant.... Mais, pour des miracles, y a encore que le bon Dieu qui en puisse faire.... On vous guérira tout à fait.... C'est déjà beau que M. le Major ait pu vous tirer, comme vous voilà, d'où vous étiez... »

Lui reprochant, maternelle et douce, d'avoir risqué la damnation de son âme par le suicide, elle en était venue à lui révéler qu'il s'était crevé l'œil droit. C'était encore un bienfait de la Providence, disait-elle, que la balle eût dévié sur l'arcade sourcilière, au lieu d'atteindre le cerveau.

« Vous fallait-il une grande peine, mon enfant, pour vouloir vous détruire.... »

Il a fait l'endormi, pour céler son effroi à la religieuse et, sans éclater en blasphèmes, subir le marmottage des prières dites à son intention. Depuis, la même idée fixe le sollicite : le voilà borgne !

Il médite sur un état dont il voudrait prévoir toutes les conséquences. La mort, l'enfer, lui paraissent enviables, comparés à ce que la vie lui sera, prive d'un œil. Et quel aspect aura-t-il, son pansement ôté ? La chair lui tire et

bat de fièvre, à la pommette. Au lieu de l'organe, il doit y avoir un trou.

Dès sa jeunesse, son destin va être d'exciter la répulsion ou la pitié. Il sera l'épouvantail dont on menace l'enfant grondé.

Pour tous, Ponnier demeurera celui qui a voulu mourir. Après la fin de ses parents, viendra pour lui la solitude; car nulle fille ou femme dignes du mariage, n'accepterait de s'unir à lui. Et c'est, en outre, l'attache forcée au village, parce que l'existence, partout ailleurs, serait plus dure à l'infirme.

Il n'y a pas longtemps, par voie de l'ordre, on demandait des volontaires pour le Maroc. Que n'a-t-il tenté de se proposer encore au colonel, au lieu de ce retour à Gloire-Saint-Blaise, comme un fou, sous l'impulsion de son immense douleur d'amoureux trahi! Quand il y a à se battre, et au loin, on oublie vite. Plus tard, peut-être Marie Fauchon aurait-elle bien regretté sa trahison? Il aurait rapporté au village un cœur neuf, l'orgueil d'avoir tenu campagne et senti la brûlure du fusil, cent histoires sur l'Afrique et la guerre!

Mieux que ce bonhomme Tarrin qui exigeait que les enfants l'appelassent « le père Chéchia », — quand il leur racontait ses exploits contre les Kroumirs, ou les méfaits du simoun, les nuages de sauterelles, le désert rouge, les

chacals, le lion, — il aurait causé l'admiration.

Depuis longtemps, l'ancien spahi repose au cimetière de Gloire-Saint-Blaise. On parle toujours de lui, et jusqu'au chef-lieu où, le dernier 14 juillet qu'il ait vécu, il a encore assisté à la revue des troupes et au banquet des vétérans....

Ou bien, Ponnier aurait pu mourir là-bas. Tout eût été fini pour lui; et son souvenir eût accablé Marie Fauchon.

Autant il l'a plainte, pleurée, quand il s'en croyait l'assassin, autant il la hait, sauve de toute flétrissure qui eût marqué sa faute envers lui. Elle l'a repoussé, nargué, exaspéré, elle est indemne; et il est un borgne! Jusqu'au dernier souffle, pour l'avoir trop aimée, il sera un pauvre, pauvre bougre, la figure déchiquetée, le cœur en lambeaux.

Parfois, à l'élan de ses mains crispées, il mesure qu'elle expierait sur l'heure son crime irréparable, serait-elle devant lui; — et il arracherait ensuite son pansement, pour échapper à l'horreur de vivre! Mais il songe, en retour, que ses vieux ont eu assez de chagrin, par son fait, et que sa mère a voulu qu'il jurât de ne plus attenter à ses jours. Ainsi, il lui faudra donc être malheureux, coûte que coûte.... Ah! pourquoi être né!

Le père lui écrit les nouvelles du pays,

comme il l'avait demandé à sa mère, au moment des adieux. Il sait que le curé a publié la promesse de mariage entre Marie Fauchon et Louis Hogard, et qu' « ils sont affichés à la mairie ».

Elle va se marier. Elle sera tranquille; peut-être heureuse? Il en sera le témoin; et, solitaire, triste, maladroit de par son infirmité, la dérision des gamins cruels.... Enfin, toujours, toujours, il portera au visage l'opprobre de son suicide manqué!

Car, c'est une « désertion ». Le mot est du colonel, qui l'a employé dans un ordre aux troupes. Il y disait, ensuite, que le pays, plus que jamais, compte sur tous ses enfants et que l'acte de Ponnier était d'un mauvais soldat.

Le reproche pèse sur le malade. Il lui a fallu toute sa volonté, pour taire sa lamentable histoire à son capitaine chargé de lui lire la phrase du rapport qui le jugeait.

« Je suis assez puni à présent, mon capitaine, » a-t-il murmuré.

Pour prévenir toute interrogation de l'officier que son accent avait ému et qui s'était pris à le plaindre, il avait ajouté :

« Vous ne pouvez pas savoir, mon capitaine.... Le colonel non plus... ni personne.... Y a que moi, vous comprenez.... Je dirais ce que j'ai enduré pour vouloir mourir, ah! on

me croirait pas... et ça n'empêcherait pas les reproches.... J'ai qu'à me taire, alors... »

La bonne sœur qui le soigne essaie de le ramener à Dieu. Elle parle la langue simple et paysanne dont use Ponnier. Entre eux, la terre devrait être un lien puissant. A cause de leur race semblable, l'idée de la Providence les éloigne l'un de l'autre. Tandis que la religieuse évoque la divine bonté, la céleste protection, Ponnier, qui n'ose contredire, se demande pourquoi, n'ayant jamais nui à personne, il est frappé pour toute sa vie. Y a-t-il un Dieu, qui écrase de malheur un innocent déjà malheureux sans avoir mérité de l'être ?

« Ma sœur, je voudrais tâcher de reposer, » fait-il, lorsqu'il sent la patience lui manquer.

Les pires injustices du sort qu'il ait vues, lui paraissent moins iniques, comparées à l'existence qui lui est promise, tandis que la destinée de Marie Fauchon sera paisible, heureuse.

« Et elle est cause de tout ! »

Un moment, il a eu l'idée de demander raison à Louis Hogard. Et il prévoyait le soulagement qu'il tirerait d'une rixe, à punir son rival heureux, à le marquer, au su de tout le village, d'une humiliation indélébile. Sa conscience ne lui reproche plus qu'il aurait pu étrangler Marie Fauchon. Il est sincère quand il l'accuse, incrimine Louis Hogard et s'absout.

Son bon droit, sa fidèle tendresse, qui éclatent contre leur duplicité, l'arment d'une force qu'il sent prête à l'œuvre, dans ses poings.

Cependant, Louis Hogard pourra répondre à une provocation :

« Faudrait être bien lâche pour se battre avec toi.... Tu aurais tes deux yeux comme tout le monde, que je n'aurais pas attendu ton heure, pour régler notre compte ! »

Le pauvre Ponnier assistera au bonheur de ceux qui auront fait sa vie tellement misérable et noire ! Et il ne pourra rien contre eux ; et il sera un paria, dans son village.

Cette amertume devait encore s'accroître. Il allait mieux, sa plaie moins sensible, et il s'accoutumait, de jour en jour, à son infirmité. Son capitaine revint le voir et, cette fois, pour lui annoncer sa mise en prévention de Conseil de Guerre.

« J'ai donc pas assez de misère, mon capitaine ! »

L'officier avait tenté l'impossible pour lui épargner cette épreuve.

« J'espère que nous arriverons à vous sortir de là, Ponnier.... Vous êtes assez puni, d'avoir perdu un œil.... Mais le code militaire oblige à vous poursuivre pour mutilation volontaire.... Les juges vous écouteront avec bienveillance,

si vous parlez en toute franchise.... Je dirai le bon soldat que vous étiez avant cette faute....

— Alors, on va me mettre en prison!

— Non... vous attendrez ici, dans cette chambre, votre procès....

— Mais, enfin, je n'ai fait de mal qu'à moi, mon capitaine!

— Ponnier... vous avez enlevé un bon soldat à la France.... C'est de quoi vous devez répondre devant l'armée... ».

Dès l'ouverture de l'instruction, Ponnier fut rassuré par le ton de l'officier de police judiciaire et il vida son pauvre cœur, oubliant le mal qu'on lui avait infligé, pour ne plus que se défendre d'avoir cherché autre chose que la mort, en se tirant cette balle qui lui a crevé l'œil.

« Si je devais être condamné, je ne me manquerais pas une seconde fois », avait-il déclaré.

Sur ses antécédents favorables, le témoignage de ses chefs, celui du maire de Gloire-Saint-Blaise rapportant la douleur de Marie Fauchon et qu'elle se donnait pour « fautive de tout ce mal venu au fils Ponnier qu'elle estimait bien haut et estimerait toujours », — l'accusation abandonna les poursuites, le soldat Ponnier n'ayant, de toute évidence, jamais voulu se soustraire à ses obligations de service.

Maintenant, il occupe un lit de la salle commune, au lieu de sa chambre gardée par un planton. Quelques-uns des hospitalisés auraient voulu connaître l'histoire de Ponnier. Son silence les a découragés.

Pour fuir l'obsession du lendemain, ne plus penser, il a sollicité des besognes. Elles ne l'empêchaient pas d'entendre des propos de malades joyeux qui se flattaient d'avoir associé le service de Santé à leur envie d'un long séjour au foyer familial, en congé de convalescence.

Certains croyaient devoir exprimer à Ponnier leur sympathie; et ils lui disaient :

« C'est pas comme toi, mon pauvre vieux : tu es ici pour un motif sérieux.... Et ça doit guère être rigolo.... »

Il est enfin parvenu à éviter ces froissements. Dès la visite médicale et les soins reçus, il va travailler avec le jardinier. C'est un homme proche de la cinquantaine, chargé d'enfants, avare de ses paroles, qui exerce l'horticulture comme un sacerdoce. A son côté, le labreur est actif et silencieux. Il remercie son aide, d'un coup de vin pris à son litre, et, au soir de la journée, d'un rude souhait de bon sommeil.

Pour assurer à Ponnier l'avantage de la protection des religieuses, il le leur délègue, avec des brassées de fleurs cueillies pour l'ornement de la chapelle. Quelquefois, la commission vaut

au malade d'être entraîné à la cuisine. On lui donne un fruit ou quelque dessert de crème fraîche. Il accepte surtout dans l'esprit de favoriser la continuation de ses services au jardin, où il s'isole des autres et de lui-même.

Le printemps a passé de la sorte pour Ponnier. Il s'est habitué à sa condition précaire. Elle empire tout à coup, moralement, sur cet avis que lui adresse le médecin-major :

« Maintenant, vous êtes guéri, Ponnier.... Nous allons vous laisser en subsistance ici, jusqu'à la réunion du conseil de réforme.... »

La perspective de la libération l'abat si visiblement que le docteur croit devoir ajouter :

« Je suppose que vous n'irez pas recommencer vos bêtises chez vous ?

— Non, M. le Major.

— Ce serait une mauvaise manière de reconnaître les soins que vous avez reçus.... Je pourrais vous rendre, dès aujourd'hui, à votre compagnie, pour y attendre votre mise en réforme....

— Oh ! non, M. le Major !

— Vous serez plus tranquille chez nous, naturellement.... Alors, c'est entendu?... Vous me promettez d'attendre patiemment ?

— Je vous le jure, M. le Major ! »

Au pansement, on avait substitué un bandeau léger ; aujourd'hui, on supprime le dernier linge.

Ponnier s'est enfui, laissant là l'infirmier stupéfait par ce bond d'animal qui rompt une entrave.

Il aurait voulu voir immédiatement son visage, et il y répugne, par épouvante. Un homme qu'il croise dans l'escalier, ne le reconnaît qu'après une hésitation et pour lui dire :

« Ah ! mon pauvre vieux ! »

Dehors, l'air qui flatte sa peau nue, au front, sur la tempe et la joue droites, lui semble d'une douceur fraîche incomparable. Il éprouve un léger chatouillement qu'elle apaisait un peu. Il peut bouger la paupière supérieure. Celle d'en bas lui paraît collée. En abaissant l'autre dessus, il éprouve un picotement produit par les cils, en un seul point.

« Voilà comme je serai toute ma vie ! » déplore-t-il, avant de connaître l'aspect de sa face.

Soit résignation de philosophe à qui le fait accompli n'inspire pas un mot, soit discrète et profonde pitié, le jardinier accueille son aide sans lui marquer la moindre surprise :

« Mon garçon, on va voir au potager pour la salade : elle se perdrait, si on ne la repiquait.... En plus, il pourrait y avoir de la grosse pluie qui nous économiserait un arrosage.

— C'est vrai qu'on pourrait avoir de la pluie.

— Tu trouveras un plantoir et la manne aux boutures, dans le débarras.

— Compris. »

Dans ce hangar où il a souvent pris et rangé les outils, Ponnier croit découvrir un morceau de miroir, en forme de triangle curviligne sur deux côtés, droit quant au troisième, maintenu contre la paroi de planches, près de la porte, par quatre clous en équerre, rouillés. Il s'est bien des fois arrêté devant ce débris de glace. Maintenant, c'est comme s'il en apprenait l'existence; et il attend, partagé entre la curiosité et la peur de se voir.

« Autant tout de suite... et que je sache à quoi m'en tenir... » murmure-t-il.

La révélation est atroce. Ponnier n'a que des larmes, à cause de ce trou sanguinolent sur quoi bat sa paupière, et de cette cicatrice en étoile, violacée, qui plisse la chair à l'endroit de la pommette et lui remonte la commissure des lèvres.

Auprès de ce qu'il est « pour toute sa vie », il a la vision rose, blanche, ronde, du visage clair, plein, frais, de Marie Fauchon. Et il pleure sur elle, sur lui, sur les disgrâciés de toute la terre et ceux que la fortune y comble, — dans un sentiment d'irréremédiable détresse, d'abandon définitif, qui ne juge plus.

« Et alors, Ponnier?... On n'y pense plus, à ma salade? »

Le jardinier lui a parlé, avant de l'avoir aperçu. Au sanglot qui lui répond, le brave homme accourt. Ponnier est droit, le cou tendu vers le morceau de miroir que son haleine couvre de buée.

« Y a que le travail pour consoler de la misère.... Viens, mon garçon.... »

Ponnier se jette dans les bras du jardinier et pleure, pleure....

Faute de trouver une phrase capable d'apaiser une telle peine, celui-ci courbe sur son épaule le front de Ponnier et lui tapote le bras, affectueusement.

Enfin, il prononce ces mots, avec un douloureux embarras :

« Te désole pas.... On s'habitue à pire que tu as.... On s'habitue à tout.... Tu as toujours un œil de bon, pas vrai?... Et pour le reste, mon garçon, tu ne manqueras d'en voir qui ne te vaudront point.

— Ah! vous me dites ça....

— Je te dis la vérité. »

Les larmes de Ponnier redoublent, au souvenir de Marie Fauchon et à l'idée qu'il lui fera horreur, par ce visage qu'il voudrait cacher Dieu sait où, enfouir, rendre à la mort, pour qu'elle en achève la destruction.

X

Admis à la réforme, Ponnier est retourné à la caserne pour se faire désarmer. Il a remis son fusil avec les accessoires au chef-armurier. En échange de son équipement et de ses effets militaires, il a retrouvé ses hardes de recrue. Cette blouse déteinte, ce gilet, son pantalon à larges pièces au fond et aux genoux, les sabots percés dans lesquels il avait fait la route par lésine, — ils l'ont ému jusqu'au cœur de la conscience.

Le paquet à l'aisselle, il voit son village, tous ceux de Gloire-Saint-Blaise, son passé, depuis l'enfance jusqu'à l'éclosion de son bel amour, et l'avenir à quoi il va, désespéré.

« Ponnier, passez au bureau : le capitaine veut vous parler. »

C'est Charillon, le scribe, nommé caporal, qui est venu l'avertir, au magasin d'habillement de la compagnie.

« Tout de suite ? demande Ponnier.

— Bien sûr !... Vous mettrez vos effets de civil après..... »

Il n'entend pas le garde-magasin le plaindre

de son aspect, ni Charillon prétendre qu'il préférerait la mort, à l'horreur de montrer un tel visage.

Dans le bureau du sergent-major, il est saisi d'un tremblement. Il y est seul, comme en ce jour qu'il a voulu mourir. Les choses l'étonnent, d'être là, pareilles. Au mur, près de l'armoire, ce clou, c'est celui qui supportait, par la courroie, l'étui d'où il a sorti le revolver pour se tuer.

« Ah ! vous voilà, Ponnier....

— Mon capitaine....

— Asseyez-vous et causons.... Ah ! vous vous êtes arrangé, mon ami !... Mais, laissons ça de côté, puisque rien ne changerait ce qui est.... J'ai voulu vous parler, avant de vous laisser partir.... Quand vous avez commis cette bêtise... de vous abîmer... j'allais faire de vous un caporal, Ponnier.... J'ai tout fait pour vous épargner le conseil de guerre....

— Oui, mon capitaine.... Et je vous suis bien reconnaissant....

— Je tiens à vous répéter... pour que vous en emportiez le souvenir chez vous... que vous n'aviez pas le droit de mort sur vous.... Celui qui se tue était un lâche : on appartient d'abord à la France !... On passe après elle !... Moins que jamais, en ce moment, il n'est permis de diminuer d'un seul homme notre effectif armé....

Vous comprendrez, un jour, pourquoi je vous dis ça, Ponnier.... Vous le comprendrez peut-être plus tôt que je ne le crois moi-même.... »

Une singulière puissance dans le ton, une fermeté presque offensive de l'attitude, le regard droit du chef, ont accentué ces mots, accru leur sens. Ils ne quitteront jamais la mémoire de Ponnier.

Cela doit être apparu au capitaine. Aussitôt, il parle avec douceur et bienveillance, en homme qui, dans le métier des armes, aime son rôle de guide et de soutien moral du soldat :

« Pensez quelquefois à moi, chez vous.... Ne faites jamais une chose qui m'aurait déplu.... Vous avez commis une très grande faute en vous mutilant.... Elle aurait été pire, si vous étiez mort, Ponnier!... Pour la racheter, ayez le courage d'en supporter toutes les conséquences.... Soyez un brave homme, un bon citoyen....

— Oui, mon capitaine.

— Et si, un jour, le découragement vous prenait, dites-vous, mon ami, que votre capitaine... qui se connaît en hommes... aurait aimé à faire campagne avec un garçon comme vous.... Allons : au revoir et meilleure chance !

— A vous pareillement, mon capitaine.... Et je regrette bien....

— Aimer le travail, ne pas boire d'alcool,

faire des enfants quand on est en pleine force, c'est servir la France, Ponnier : vous pouvez encore beaucoup pour elle. »

Plus d'une fois, rentré à Gloire-Saint-Blaise, il avait songé à cette scène. Elle primait le souvenir des rencontres à la chambrée ou par les couloirs, pendant son dernier passage à la caserne. Charillon, le scribe, fier de ses deux galons rouges tout neufs, ne l'avait plus tutoyé. Majauret, le clairon, cordial et peu réfléchi, à son habitude, lui avait dit :

« Alors, comme ça, mon vieux, t'as pas honte de laisser les amis au port d'arme. »

Peut-être avait-il trahi quelle gêne morale lui causait son infirmité ? Louis Edme, le chemineau, le « libertaire » de l'escouade, celui qui, des mois d'obéissance acceptée, en perdait le bénéfice par des accès d'insoumission qu'il appelait ses « crises d'air », — un besoin subit de coucher une ou deux nuits dehors, à son gré, et de ne répondre à aucun ordre, durant vingt-quatre ou quarante-huit heures, — celui-là avait simplement demandé à Ponnier, tout bas, avec bonté :

« Au moins, tu n'en souffres plus, de ton œil ? »

Et il lui avait offert son secours de gueux, à l'occasion :

« Des fois que tu serais pas heureux chez

toi, tu pourrais me l'écrire.... Je suis pas donneur d'avis, de ma nature.... Mais j'ai tant vu, depuis que je roule aux vents des routes, que je peux être de bon conseil pour celui qui a mon estime.... »

Ponnier n'avait accepté ni refusé. Dans la sienne, la forte main de l'autre avait frémi. Sur son regard, celui du nomade avait pesé, pour garantir le sérieux de sa promesse faite par exception. Ce trait d'une solidarité avare de se répandre, autant qu'il eût surpris Ponnier, ne l'avait pas impressionné comme l'attitude et les propos du capitaine.

Inactif chez ses parents, taciturne, reclus pour soustraire à la curiosité le dégât de son visage et ne risquer la rencontre de Marie Fauchon, de Louis Hogard, surtout, qui la lui avait volée, ou des Fauchon, le père et la mère, après aux écus, qui avaient fomenté le mariage coupable de leur fille, — souvent, Ponnier pensait aux paroles de l'officier afin de découvrir une raison à leur ton prophétique :

« En ce moment moins que jamais, entendez-vous, il n'est permis de diminuer d'un seul homme, l'effectif.... Vous me comprendrez peut-être plus tôt que je ne le crois moi-même.... »

Les hommes disaient, entre eux, que le capitaine, breveté de l'École de Guerre, et qui cédait son commandement, parfois, pour remplir

des missions, était « un type calé », un « poilu épatant », « toujours à travailler sur des grandes cartes ou à écrire », et « qui ne craignait colonel ni personne, sur le service en campagne ».

Tout cela revenait à l'esprit de Ponnier, pour ajouter aux mots souvenus qui l'intriguaient. La tête lui fatiguait vite et, afin de chasser l'obsession, il se disait, haussant les épaules :

« Bah ! qu'est-ce que ça peut me fiche, à présent ? »

Sa mère, — à force de patience, la bonne et madrée femme ! — avait réussi à le convaincre de ne « bouder le soleil » ni la « compagnie des chrétiens » :

« Tu peux pas vivre toujours comme un loup... loin du monde.... Sais-tu bien qu'au pays, on te croit beaucoup plus mal garçon que tu es ?... Montre-leur, si tu n'as plus qu'un œil pour les droit regarder et conduire ton ouvrage... que, du moins, tu t'en sers hardiment bien ! »

Elle avait habilement manœuvré : n'eût-il dépendu d'autre vouloir, après le sien et celui de Marie Fauchon, la femme de Louis Hogard serait venue s'humilier devant Ponnier, pour obtenir une entente honorable entre son ancien fiancé et son mari.

La mère avait supporté que son fils refusât, appuyé du père, au nom de « l'orgueil propre

à chacun ». Elle connaissait le rôle du temps sur ces sortes de blessures. Elle tint avoir beaucoup obtenu, lorsque le borgne affronta le labeur aux champs, puis la société, les dimanches, devant l'atelier de Jarriot cadet, le menuisier, sur la place de l'église, à l'heure des vêpres, ou au jeu de quilles, chez Boutin Jules, à l'enseigne de *l'Epi qui boit*, à mi-distance des Frees, en bordure de route.

De la terre, surtout, obscurément, parce qu'elle est saine, prodigue de rendre à l'homme ce qu'il lui verse de sa vie en labeur, — de la terre, montait vers le fils Ponnier un conseil efficace de résignation.

Certes, il lui faut tourner la tête à droite pour y voir, de ce côté-ci. Ah ! même l'impression d'un mur noir, contre quoi se dessine le profil de son nez, même cette permanente gêne, n'empêchait qu'il ne jouît bien, par son œil sauf, de la moitié d'horizon offerte à sa vue !

Les six peupliers sur le plateau, qui lui avaient paru tellement tragiques, par la mauvaise nuit d'où son destin s'était mal orienté, ils avaient reconstruit leur apparence de sentinelles paisibles et debonnaires. Qu'il les vît, du contre-bas ou du niveau de leur sol, ils lui envoyaient un exemple de droiture et de force. Il ne voulait plus souffrir par son cœur. Il s'adonnait au travail, en brute de somme qui n'arrête son effort que rendue.

« Si j'ai qu'un œil, j'entends prouver que mes deux bras en valent quatre ! »

Un jour, sous la cuisson du midi, il avait lancé cette apostrophe au père, sans s'arracher du terrain qui l'attirait, genoux mi-ployés, le dos arrondi pour apporter, dans la lutte agraire, un maximum de puissance par mouvement.

Côte à côte, un père et un fils, acharnés à la besogne sur leur bien foncier, ils étaient l'image des deux générations à l'œuvre, par toute la France laborieuse, entre leurs aînées réduites à la contemplation ou dispersées sous les tombes, et les cadettes que l'école projettera sur les champs, afin qu'elles continuent la mission séculaire d'enrichir les greniers.

Nouveux, desséché, fait de grosses cordes, comme il le dit de ses muscles apparents, essentiels sous la peau calcinée, le père œuvrait dur, n'ayant plus une goutte de sueur à répandre. Une émulation inouïe rapprochait de la quarantaine ses quarante-six ans, à voir l'ardeur de son fils au travail pour oublier le chagrin dérivé d'un malheureux amour. A eux deux, ils menaient la ferme. La culture, le bétail, la laiterie, ils en assuraient le progrès, pour qu'il n'y eût pas d'étranger chez eux, hormis une fille mal gagée qu'on occupait aux nettoyages, à l'entretien des porcs et de la basse-cour.

Une ombre assombrit le garçon à la nouvelle que la femme de Hogard commençait une grossesse. Il redoubla au travail, pour déraciner ce regain de jalousie.

D'après les dires, au reste, il savait que Louis et la Marie « causaient peu de lui », sinon pour témoigner de son courage à la besogne; et il connaissait leur ménage pour n'aller point à merveille. Il leur eût assuré la paix, si les vœux exerçaient une influence.

Chez Marie, cette résignation de Ponnier avait semé une ivraie gourmande. L'aspect des blessures protestant que l'homme avait voulu mourir pour l'avoir perdue, exaspéra dans la jeune femme une renaissance des sentiments que la colère du garçon lui avait révélés et que le mariage n'avait pas satisfaits en elle.

La crainte de son mari l'avait empêchée de revoir le fils Ponnier. Elle l'entourait de sa pensée. Quand on lui rapportait qu'il était bien consolé d'elle, elle en éprouvait une humiliation intolérable.

Elle n'avait nullement favorisé le hasard qui les mit face à face, un soir. Elle, descendait des Frées par une sente de traverse. Il revenait d'une longue tâche, pour la soupe. Il avait laissé le père partir devant, harassé.

D'abord, il avait obéi à une suggestion de rancune :

« Pas besoin de me regarder, Marie : dans ton état, vaut mieux voir que le beau.

— Je voudrais que tu n'aies point de mauvaise idée contre moi.

— De bonne ou de mauvaise, je n'en ai.

— Moi, je te plains bien.

— Je te le défendrais, si ça m'occupait seulement, ce qui peut venir de toi.

— Tu es trop dur.... Je suis pas beaucoup heureuse avec Louis Hogard.

— Fallait donc t'en tenir à moi.

— Chaque jour de Dieu, j'ai occasion de m'en faire reproche.

— Je veux encore te croire... mais, je suis pour rien dans ce qui t'arrive, Marie.

— C'est à moi la faute, je le sais bien !

— A quoi ça nous avancera de causer?... Prends-tu les devants, ou si c'est moi ?

— Va.... Au revoir ?

— Adieu, Marie.... Et que ça change en mieux pour toi ! »

Il avait hâté le pas, pour fuir le petit bruit des sanglots qu'elle s'efforçait de taire. Dès son retour à la ferme, il avait bu un grand coup de cidre, afin de dégager son gosier qui n'aurait pu rendre le souffle nécessaire pour une simple parole de bonsoir.

XI

De la cabane du père Chouette au dernier toit du hameau des Frées, jusques aux confins de Pochères-la-Viette, en descendant, et jusqu'à Saint-Thomas-l'Abbaye, la première marche des côtes, la nouvelle s'est répandue sur le territoire de la commune, on ne sait comment, ainsi qu'une traînée de poudre : une « feuille militaire » convoque d'urgence Jaussebet, le maréchal-ferrant, au quartier d'artillerie du chef-lieu, pour demain, avant midi.

Rien ne saurait distraire les Ponnier de leur tâche, qu'ils ne l'aient accomplie. Quand ils se préparent au retour, le fils ne se rappelle même plus l'événement inattendu.

« Quand même, on pourrait s'en revenir par le pays, propose le père, qui endosse sa veste.

— A cause?

— Savoir si c'est vrai, ce que nous a dit la Martine Gerbois, ce tantôt.

— Ça te paraît bien d'importance?

— Non... et oui.... C'est un brin tracassant, à mon sens....

— Qu'on appelle un maréchal-ferrant?

— Il me semble!... J'ai servi d'avant toi, mon gars.... J'ai assez vu pour connaître les habitudes....

— Je dis pas contre.

— As-tu déjà vu, toi, rappeler un homme sous les drapeaux, dans ces jours proches des moissons?... On est le 24 de juillet... par conséquent, demain se date au 25.... Et, sans compter d'aussi près, Jaussebet est un vieux.... Il est de mon tirage au sort : de la classe 88, comme moi !

— Une nouvelle que la Martine Gerbois a prise dans ses cottes.... Ça sera pas vrai, bien sûr.

— On peut se rendre compte, toujours?

— Il n'en coûtera qu'un bout de chemin de cinq minutes.

— A peine! »

En route, le fils ne parle ni ne réfléchit. Il a, aux reins, le poids du travail. La marche le délasse déjà. L'air, un peu rafraîchi, lui flatte la poitrine, par l'ouverture de sa chemise déboutonnée. De sa vue appauvrie qui se dépense, enthousiaste et quêteuse, il adore la splendeur du crépuscule sur la terre qui se déroule, à mesure de la montée du chemin. Quand celui-ci plonge, pour conduire à la retraite où se concentre le village, le borgne sait, derrière soi, la fêerie des cieux; et il constate, dans son ombre très longue qui le devance, la preuve que son

dos porte un reflet des rayons suprêmes, en vol pour la prochaine aurore.

« Cette affaire qui arrive à Jaussebet, ainsi, ça ne te dit guère ?

— Rien.

— A moi, mon garçon, ça me dit, au contraire.... Et on me tient pour bref d'idées, pourtant....

— Les sots, père, et encore !

— Je me sais plutôt peu ouvert, sans me croire une bête.... Justement, c'est là ce qui me tourmente, de croire à des choses, sur un avis....

— Un avis de la Martine Gerbois !... A-t-elle donc loisir de bayer aux fils du télégraphe, pour savoir les nouvelles qui courent dessus ?

— Cet avis, elle le tient de quelqu'un. Elle l'aura pas inventé !

— Tu te rappelles donc pas, d'une fois, qu'on disait le château de Suranges en feu ? Et n'y avait rien eu !

— Suranges, c'est à huit bonnes lieues... tandis que Jaussebet habite sur la place.... Y a différence, mon garçon....

— Y a pas à se tourmenter : encore cent pas, et on saura.

— Oui.... On en saura un peu.... C'est si Jaussebet a reçu sa feuille pour partir....

— Naturellement !

— Faudrait apprendre outre ça, mon fieu.... Je veux dire : faudrait pouvoir apprendre le pourquoi de ça, tu comprends ?

— Ah ! ils sont quelques-uns devant l'église !

— Je courrais, si je ne craignais de buter.

— Sans la presse, on saura vite le fond de leur sac.

— Y a-t-il point le maire ?

— Si fait !... Et le curé, l'instituteur, et même M. Notrepain qui se mêle si rarement à notre monde !

— Pour qu'il se dérange, ce Parisien !!! »

Le gros de la population s'entretient devant la menuiserie. Il faut que l'événement vaille : Jarriot cadet a fini par prendre sa femme au bras, pour la rejeter à l'intérieur de la maison. Il y allait, en vérité, de son prestige sur ses concitoyens. Pour l'affermir, il a commenté son geste d'une observation sur la « manie de piailler », venue à son épouse avec la surdité. Les rieurs conquis par ce mot, il provoque les opinions sur le fait du jour, les rassemble et suppute ; puis, la sienne tirée d'elles rallie une majorité.

Cependant, il vise, d'une œillade inquiète, le groupe qui pérore devant la maréchalerie. Moins nombreux, la qualité y supplée. M. Notrepain, l'instituteur, le curé, le maire, l'adjoint, le composent. Jaussebet doit n'avoir plus rien

à dire, puisqu'il leur tourne le dos et tisonne les charbons de sa forge.

La venue des Ponnier le ramène dehors, et c'est à lui que le père s'adresse, militairement :

« Alors, c'est donc vrai que tu repiques au truc ?

— Autant que tu pourrais y repiquer toi-même!... Lis plutôt!... Voilà la feuille que m'a remise le gendarme.... Ça ressemble-t-il de la justice, qu'on appelle un vieux birbe de notre classe et pas les plus jeunes?

— On t'appelle : t'as qu'à y aller.

— Ça te touche point, aussi tu n'es chiche de beau conseil!

— Je parle pour toi, Jaussebet.

— Cré Ponnier, va!... Et ce qu'y a de mis sur mon livret, tu le passes au bleu?

— Un ordre exprès, tu ne peux t'y refuser.

— Tu aurais tiré tes trois ans, tes vingt-huit jours, les treize, pour arriver à la réserve de la territoriale....

— Comme je suis!

— Bon!... Et tu gueulerais pas, dis, contre cette sacrée feuille qui te prend et laisse les copains?... Le gouvernement ne sait que trouver pour embêter ceux qui le soutiennent!... Il a tort.... Qu'il se méfie de trop tendre la corde! »

La convocation est aux mains du fils Ponnier.

« M. Jaussebet, vous n'avez qu'à obéir, il me semble », dit-il.

M. Notrepain et le maire pèsent les droits du gouvernement. L'instituteur cite Napoléon; le curé, une note de son livret de troupier. Ils s'accordent pour inculper de caprice les ministres : l'un, à cause de ses rouges principes égalitaires; l'autre, parce que la République et Rome ont divorcé. Les Ponnier prêtent l'oreille à toutes les paroles, muets et neutres.

« Ils ne savent à quoi dépenser l'argent du contribuable !

— A quoi que ça sert, de retirer un homme qui a dépassé les quarante ans, de son travail et de son foyer ? »

Le maire intervient, médiateur, comme si, d'accuser le gouvernement, attentait un peu à sa magistrature :

« On n'a pas à nous dire pourquoi on a besoin de Jaussebet au quartier d'artillerie. Qu'il y aille, d'abord. De toute manière, il ne lui en coûtera un sou.

— C'est l'argent public qui va la danser!... Un argent sorti de nos poches !

— Pour aller dans celles de Jaussebet.... Du moins, en partie....

— Vous faites encore bien d'ajouter ça, monsieur le maire !

— Rien ne m'empêchera de trouver bizarre,

maintenant qu'ils ont la loi de trois ans... qu'on a eu raison de voter, d'ailleurs!... qu'ils viennent demander du service à un homme de l'âge de M. Jaussebet.

— Ah! M. Notrepain, le ministre de la Guerre ne peut cependant pas s'inspirer des convenances de chacun!...

— Mon cher maire....

— Excusez-moi, cher M. Notrepain, de m'emporter un peu.... Vous apportez parmi nous l'autorité d'un homme qui vit habituellement dans notre capitale.... On pencherait à vous croire plus que tout autre.... Vous abondez dans la critique partielle et trop facile des actes publics.... Toute notre commune est bouleversée, parce qu'un habitant a reçu un ordre de route.... Il faut bien se dire que l'armée... c'est l'armée, que diable!... Et si la guerre menaçait, pourtant?

— La guerre?... Ah! permettez-moi de rire, monsieur le maire! »

L'instituteur et le curé s'accordent pour soutenir M. Notrepain. Le maire reprend :

« Je ne dis pas que ce soit la guerre, forcément, parce qu'on rappelle un homme, par exception.... On oublie trop, voyez-vous, le droit de réquisition de l'État sur tout citoyen valide et mobilisable.... C'est un droit irrécusable, quoiqu'on ne l'exerce pas souvent.... Une menace de guerre le justifierait....

— Ce serait la mobilisation, en ce cas... et tous les Français seraient appelés....

— Pas uniquement Jaussebet !

— Et s'il y a de l'ouvrage en retard chez moi, monsieur le maire, c'est-il votre ministre de la Guerre qui viendra le finir ? »

Cette boutade du maréchal-ferrant achève la défaite du magistrat qui se retire, sur un sage avis :

« Vous êtes trop bon Français et trop sûr républicain, Jaussebet, pour ne pas vous rendre à l'invite que vous avez reçue....

— Bien sûr que je m'y rendrai.... Mais je rouspéterai là-bas, comme je fais ici.... »

Montrant, au delà du maire qui s'éloigne, une invisible personnification de ceux qu'il accuse, il s'écrie :

« Nous aura-t-on assez embêtés, avec cette guerre qui n'arrive jamais!... Et c'est pour ce printemps!... Et c'est pour l'an prochain!... On n'a eu cesse d'entendre ce même refrain, depuis plus de quarante ans que j'ai usé ma première culotte!... Fichtre! que je ne voudrais point de la guerre, mais que je voudrais bien ne plus la voir mettre à toutes les sauces!... Le boniment a trop servi pour qu'on n'en change pas, à la fin!... La meilleure messe n'est pas la plus longue, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

— Toutes les messes sont agréables au bon

Dieu : il n'en est de meilleures ni de moins efficaces.

— En attendant, alors, je vais voir à me préparer un petit baluchon.... Bien votre serviteur, monsieur le curé et la compagnie... ».

La retraite du héros de l'après-midi disperse l'assistance. Les Ponnier obliquent vers la menuiserie. Jarriot cadet tient la parole, en tribun qui ne la cédera plus.

« On pourrait remonter chez nous ?

• — Oui.... Si tu veux, père... » accepte le fils.

Il s'est assombri et va, tête basse. Son cerveau calcule sans méthode ni base, aussi n'obtient-il aucun résultat appréciable. A l'idée de la guerre, s'est associée celle de sa privation d'un œil. Le lien entre elles, il ne le saisit et ne le recherche. Il est très absorbé et très triste.

« Tu vois, garçon, qu'il était vrai, le rapport de la Martine Gerbois.... Eh ! rêveuseur, on te parle !

— Ah ! oui... la Martine n'avait point fait de menterie.... »

Après quelques pas, c'est lui qui interroge :

« Sur ce qu'on disait, de la guerre, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Oh !... je pense que... je ne pense rien.... Y aura la guerre ou elle n'éclatera pas.... Retiens ça aussi, mon fils : moins on pense, mieux ça vaut.... Une guerre, ça serait une catastrophe.... J'en sais pas plus long....

— C'est-il des heures pour rentrer! » s'écrie la mère.

Elle fait mine de morigéner par bousculade son mari et son garçon :

« Pour un peu, vous me faisiez manquer ma soupe aux choux!... J'y ai mis tout ce qu'il fallait....

— Figure-toi... débute le mari.

— Non ! viens manger.... On aura tout le le temps après, pour causer ! »

A table, le fils, qui n'a prononcé une syllabe, demande soudain au père :

« Y aurait la guerre, tu ne pars plus ?

— Je sais point, à te dire vrai.... J'ai mes papiers en règle.... C'est là-haut, dans la com-mode.... Si tu y montais voir ?

— Non !... Avant tout, à la soupe !... » proteste la mère.

Le malheureux souffre, autant que si ses blessures s'étaient rouvertes. Il redoute la guerre, à cause de son infirmité qui le confinerait au pays avec les femmes, la marmaille et les vieillards.

Et, parce qu'il entrevoit un sens aux paroles de son colonel, reprises ensuite par son capitaine, — le fils Ponnier sent la honte lui venir, avec la peur.

XII

Au village, il n'est que les oisifs rentés, pour savoir les nouvelles des nations.

Gloire-Saint-Blaise a appris que d'autres marchaux-ferrants, les bourreliers, les charrons, du département et des limitrophes, ont été appelés aux forges ou ateliers régimentaires, tout comme Jaussebet. Cela a contenté l'opinion : elle a soif d'égalité et admet vite une servitude générale.

Seul, M. Notrepain, — instruit par les plus graves journaux de Paris auxquels il s'abonne l'été pour paraître les lire, — aurait pu discerner quelque rapport entre la mobilisation individuelle d'ouvriers nécessaires à la cavalerie ou aux équipages, et l'épineuse controverse engagée par les ambassades en Europe, autour de la querelle austro-serbe.

M. Notrepain hante, en pensée, des sphères trop supérieures, pour imaginer qu'on y puisse tramer un avenir capable d'influer, d'abord, sur le destin de modestes ruraux.

Il discute volontiers, avec le maire, les droits de la Serbie, les prétentions de l'Autriche, le

jeu des alliances contre l'équilibre politique. Le magistrat opine, avec la hâte due à un bienfaiteur des caisses municipales. De même, opine le curé, car M. Notrepain est large envers l'église. A l'occasion, il convie l'instituteur à l'approuver. Et cette entente des trois autorités villageoises pour admirer sa raison, suffit à nourrir son optimisme de citoyen bourgeois, promu seigneur aux champs.

Le maire et le curé s'attardent chez lui. Il vient de les traiter finement à table. Le cigare, le café, la très vieille eau-de-vie, après une chère avantageuse, lui donnent le goût de luire. Il campe un Guillaume II plus grand que nature, et il évoque la Russie énorme, surpeuplée de hordes guerrières. Les reliefs de l'Europe s'affaissent à sa voix. Elle hausse les vallées en cimes. La paix lui semble inviolable, comme son propre coffre-fort ; — et il le prouve, en économiste spontané, en historien subit, en philanthrope pourvu à souhait. Ses invités rivalisent de zèle à ne l'interrompre que pour lui marquer la sagesse de ses avis. Sa femme sommeille avec tenue.

« Tout le monde veut la paix !... La guerre est la dernière aventure où se jetteraient les gouvernements !... Certes, je ne suis pas de ces pacifistes irréductibles pour qui le canon ne peut plus prendre la parole, au ^{xx}^e siècle....

La France ne se laissera jamais marcher sur le pied... pas plus que moi, d'ailleurs ! Et Dieu sait combien je suis patient !... Car la patience est le courage des forts.... Qu'est-ce que c'est, Simon ?

— Monsieur, c'est le garde champêtre qui voudrait parler à M. le Maire.

— Qu'il entre, ce bon Brévoux !

— Mais non !... je vous en prie !... Qu'il aille m'attendre chez moi !

— M. le Maire, c'est que le garde champêtre dit qu'il y a urgence.

— Qu'il vienne, Simon !... Et mettez un verre pour lui !... Ah ! le voici !...

— Je vais....

— Voulez-vous bien fumer votre cigare, vous !... Entrez, Brévoux.... Ah ! quelle figure !... C'est pas le feu ?... Un peu de fine, pour vous remonter ?

— Sans refus, monsieur Notrepain !...

— Et que me veux-tu de si pressé, Brévoux ?

— Monsieur le Maire, je vous apporte une dépêche de la Préfecture.

— Donne !... Et c'est tout ?

— Y a, en plus, que les gendarmes ont remis des feuilles... à Chantorne, à Ponnier le père, à Fauchon, à....

— Avale d'un trait ton verre, que M. Notrepain a bien voulu te verser... décroche ton

tambour, Brévoux... et va m'attendre à la mairie... » commande le maire.

Il a, soudain, une autorité émouvante à force d'être simple. Le télégramme officiel aux doigts, il indique, d'un regard, la porte, au garde champêtre.

« Que je décroche mon tambour... et vous attendre à la mairie ?

— C'est bien ça, Brévoux.

— M. Notrepain, je vous ai grand remerciement pour votre politesse.... Si j'ai bu un peu sur le pouce, j'ai eu le temps d'y prendre mon agrément... et on peut dire....

— M. le Maire a à nous parler, Brévoux... A la prochaine fois, mon ami !

— Bien honoré... sans omettre Mme Notrepain.... »

Les yeux convergent sur le papier jaune et quêtent une explication.

Le maire annonce, gravement :

« Ceci est l'ordre de mobilisation générale.... Ah ! ça m'a porté un coup....

— Mais, si on mobilise !...

— C'est que nous avons la guerre, M. le curé!... La guerre, M. Notrepain ! Vous n'y croyiez pas, à l'instant !... Vous permettez que je vous quitte?... Et madame voudra bien m'excuser?... Le devoir....

— Comment donc, M. le Maire !

— Je vous emmène, M. le Curé ?

— Si vous avez besoin de moi ?

— J'ai besoin de vos cloches : à toute volée, vous pensez !... Faut m'appeler tous nos gens !

— Ah ! c'est vrai....

— La mobilisation n'est pas, forcément, la guerre ?

— Forcément ? Non, M. Notrepain ! Mais, cette fois-ci, c'est bien la guerre, allez !... Voilà pour dater le bon déjeuner que nous venons de prendre chez vous : samedi, premier d'Août 1914.... Votre serviteur !... et à Madame !... Vous dérangez pas pour moi, surtout !... Vous venez, M. le Curé ?

— Je viens.... Mes respects bien soumis, madame.... Au revoir, M. Notrepain.... Je vous suis, M. le Maire.... »

Congestionné, l'hôte interpelle aussitôt sa femme :

« Qu'est-ce que je disais?... On joue trop avec le feu, et c'est l'incendie !... Ça ne pouvait pas durer, ces balançoires !... »

Et c'est un beau discours de prophète après coup.

Le tocsin jette, hors du clocher, les hirondelles. En même temps qu'ils entendent l'appel d'alarme, les hommes, aux champs, interrogent ce vol de bêtes éperdues qui tournoient. Elles

n'arrivent pas à former en compagnie leur troupe dispersée dans l'espace battu d'ondes furieuses par les cloches. Ce désordre des oiseaux croisant les cieux, ajoute à l'angoisse des cœurs étreints. L'épouvante bat les crânes, à chaque coup des battants contre le bronze. Les sabots piétinent, pour interrompre le contact avec un sol qui vibre. Il semble, à cette voix de colère sous l'azur impassible, que l'avenir apparaisse. Au lieu du travail menu de chaque seconde qui en dévoile un peu, le futur montre sa masse impénétrable, depuis que les cloches hurlent, de toutes parts.

Celle de Gloire-Saint-Blaise tonne; celle de Pochères-la-Viette gronde; celle de Juhaut-le-Petit hèle, au nord; celle de Pré-du-Tertre, au lointain, arrive en force sur l'aile d'un vent d'Est; et de l'Ouest, du Sud, des fonds, des collines, toutes les cloches répondent, dans un formidable unisson, — au père Ponnier qui vient de demander à son fils :

« Par où que ça peut donc brûler ? »

Tous deux, ils achèvent de se redresser. La vache qu'ils examinaient pour une apparence contrariante, ils s'en désintéressent; — et, pourtant, ils discutaient sur le besoin de la montrer au vétérinaire.

« Tu ne vois rien, petit ? »

— Rien, père.... Mais, j'ai qu'un œil, pour y voir....

— Pour un feu, ça ne sonnerait que chez nous.

— On entend jusqu'à celle de Grandille, je crois bien ?

— Ça se pourrait encore !

— Tu as déjà entendu sonner pareillement, de tous côtés, un samedi ?

— On n'est point veille de fête ?

— Eh ! non....

— Et puis, c'est le tocsin, puisque je croyais au feu !

— En ce cas, père, qu'est-ce qu'on fait, nous ?

— L'incendie, en plus, serait point partout d'une fois !... On fait... euh !... on fait qu'on va voir, pardi !... Ah ! si elles ont levé le nez de dessus leur linge, les laveuses !... Les voilà bien, à se trousseur pour courir.... Ah ! elles feraient point mieux un jour de foire ! On va toujours descendre....

— Et la vache ?

— On remontera la tâter, quand on saura la retourne de ce qui se passe.... »

En chemin, le père ajoute :

« Faudrait notre curé tourné fou, pour sonner autant sans motif !... La sourde femme à Jarriot cadet, elle pourrait entendre, tellement que ça sonne fort !... Cré bon sang, on n'a

point fait autant de manières pour nous marier, moi et ta mère... ni à ton baptême, quoique j'y aie mis de quoi te faire bel honneur.... »

Le père Chouette débouche de sa cabane, comme ils passent.

« Hé, les Ponnier père et gars, faisons la route en société?

— C'est qu'on se presse!

— Je veux pas languir non plus!

— Ton idée, sur ces diablesses de cloches?

— Ma pauvre femme, avant que d'être en démente, disait qu'il faut avoir d'idées que sur ce qu'on sait.... J'en varie pas, pour lui obéir de loin.

— Ça vaut mieux que de près!

— Peut-être bien; mais, ça console, de se dire qu'on plairait à celle-là qui vous est séparée après qu'on lui a été uni.... Je ne ris plus de ma femme, à cette heure.

— On a une vache mal en point....

— A-t-elle son nez chaud?

— Non.... Ton avis, le fils?

— Non. Elle l'a même bien humide.

— En ce cas... mais, moi, je cause en homme de mon temps, je vous avertis....

— Un temps qui bâtissait ses corps pour durer!...

— Durer n'est point le bonheur ni toujours un avantage.

— Alors, ma vache, père Chouette?

— Si le nez lui suinte en clair, crains pas pour elle.... Oh! mais, voyez-moi ce monde! Et qu'est-ce qu'ils ont, à se mouvoir? .

— On veut connaître le pourquoi de ces cloches.... Et ça se comprend!

— Témoin, nous autres!... Alors, le fils, on ne cause toujours guère?

— Le moins possible, père Chouette, pour éviter de nuire... à soi comme au prochain.

— C'est bien dit!... Si il parle sans grosse dépense, il cause avec bonne aise, ton garçon, Ponnier.

— Il tient ça de l'époque qu'il en était encore à têter, autant dire.... La vie est facile avec lui....

— Il est réputé bon garçon, sans lui retrancher qu'il est fin.

— Reluque-moi, ce qu'ils se pressent!

— C'est les Hogard... les cousins à Louis... avec leurs tâcherons....

— Pourquoi qu'ils prennent des Belges?

— Tiens! c'est de l'ouvrier courageux et qui sait moissonner.... Le service à trois ans nous retire de bons bras.... On en cherche qui vous donnent profit!...

— Père!... Vois-tu point Brévoux avec son tambour?

— Si, ma foi!

— Encore un que je ne ferais mon héritier, si j'avais du bien à laisser!... Croirait-on qu'il me tient pour braconnier? »

Le père Chouette entame un procès partial du garde champêtre. Le fils Ponnier court de l'avant, attiré par une foule, sur la place, qui fait dire à Ponnier père :

« On se croirait revenu à nommer notre député.... »

La nouvelle assaille le fils Ponnier, par dix bouches : la mobilisation générale est décrétée.

Chaque hameau envoie ses habitants. Ceux des Frées arrivent.

« On a porté une feuille à ton père ! crie quelqu'un, à Ponnier.

— Une feuille de quoi?

— Pour qu'il rejoigne!... Le père Fauchon a reçu la sienne aussi!... On prend les vieux pour la guerre.... »

Ponnier lui tourne le dos, en bourru. Un pas le jette au bord d'un groupe où Jarriot cadet pérorer. Plus loin, c'en est un autre, aux écoutes : M. Notrepain vante les capacités du généralissime Joffre et esquisse un plan de campagne. Ailleurs, le curé, au milieu de femmes dont plusieurs en larmes, annonce qu'il va reprendre le fusil. L'instituteur montre l'ordre de route inscrit sur son livret matricule protégé d'une

belle couverture bleue. Il parle du bras paralysé de l'empereur allemand, de l'Autriche anéantie à Wagram. Incidemment, il cite la date, après l'avoir demandée à un gamin qui n'a pas su répondre.

Les poings aux hanches, la femme Jaussebet proclame qu'elle est délivrée d'un poids :

« Ils pouvaient pas rappeler rien que mon homme, aussi! »

Et Brévoux bat de sa caisse, avec la vigueur du « tapin » faraud qu'il était en 1873. Sur un roulement magistral qu'il coupe net, il lit le décret officiel et le commentaire relatif aux soldats en congé, aux malades, aux insoumis, au remboursement des chaussures neuves.

L'âme du fils Ponnier est celle d'un troupier attentif à la « décision » du chef de corps, une veille de départ pour le camp ou les grandes manœuvres. Machinalement, il a joint les talons, tendu ses jarrets, redressé la tête. Il oublie son invalidité. La lecture achevée, sur ces mots magiques : « la Patrie est en danger », — il entraîne l'unanime voix de la commune assemblée, par son cri ardent :

« Vive la France! »

Quelqu'un lui tire sa manche de chemise. C'est sa mère. Une autre vieille qui est là, constate :

« Tu as encore de la chance, la Ponnier : on ne te prendra point ton garçon. »

Un homme qui eût proféré cela, Ponnier l'aurait massacré, de ses poings.

Faute de pouvoir s'en prendre à une femme, et d'un tel âge, il se sauve, enrageant de s'être éborgné, furieux contre l'opprobre qui l'envahit, — pour fuir il ne sait quoi, tandis que la clairvoyance de son ancien colonel et de son capitaine lui apparaît et décuple son remords :

« En ce moment moins que jamais, il n'est permis de diminuer d'un seul homme l'effectif. »

Le capitaine, lui parlant, avait ajouté :

« Vous me comprendrez peut-être plus tôt que je ne le crois moi-même.... »

Et Ponnier n'entend ni son père, ni sa mère qui le rappellent. Dans sa course, il n'a pas aperçu Marie Fauchon et Louis Hogard qu'il a croisés : il aspire à la solitude, au silence, aux ténèbres, poussé par la douleur de ressentir ensemble, et son infirmité, et sa pleine robustesse de soldat d'hier.

XIII

A l'école, on lui avait parlé de la patrie. Il écoutait, préoccupé d'une bonne tenue et, plus tard, avec l'ambition de mériter son certificat d'études. L'oreille du fils Ponnier, distraite de l'enchaînement de l'Histoire, a retenu quelques noms de peuples guerriers, de rois, de batailles heureuses, de défaites et de héros. Son intelligence n'a jamais absorbé la vaste signification de Bouvines, Jeanne d'Arc, Louis XI, Valmy, Hoche, Iéna.

Rien n'a combattu l'obscur timidité de son cerveau, à admettre, — au delà de Gloire-Saint-Blaise, du canton, de l'arrondissement, du département, de la province, — que d'autres terres, d'autres gens qu'il ne verrait sans doute jamais, les montagnes, les lieux battus des mers, constituassent la France, une et indivisible.

Il lui manquait la notion de ce tout dont sa personne, ses parents, son village natal, ne sont qu'une parcelle intégrante, ainsi l'atome de farine est au grain complet, le grain à l'épi, l'épi au champ, et le champ, par rapport à l'étendue qui donne la moisson de l'année.

Au régiment, on lui a expliqué la patrie par le drapeau frangé d'or, où quatre noms de victoires inscrivent l'exemple des aînés. Il lui est resté l'impression d'arguments d'obéissance. La nécessité de la discipline lui était apparue, dès qu'on lui avait remis son équipement et ses armes, dans la certitude qu'il ne saurait les utiliser, de soi-même. A la corvée comme à l'exercice, il s'était soumis, bon entre les meilleurs, attentif aux ordres. Mais toute sa faculté d'enthousiasme, d'amour, son imagination, ses pauses dans un rêve, dépendaient de Marie Fauchon. Soldat sans reproche à la chambrée ou sur le front du régiment rassemblé pour une prise d'armes, il était, partout, intérieurement, un fiancé qui décompte les jours de séparation et n'a d'idéal pour se soutenir, que la mémoire d'une belle fille sage promise à lui.

Que son père, et Gaulet, et Fauchon, soient partis, dès le premier jour de la mobilisation, et, depuis, en képi et vêtements de toile, armés, gardent une bifurcation du chemin de fer, à dix kilomètres de Gloire-Saint-Blaise; — que la commune ait versé à l'armée tous les valides de sa jeunesse et de sa maturité masculines : le curé, les quatre cousins Hogard, l'instituteur, trente autres; — que les femmes, inquiètes, bornent leurs bavardages à évoquer les absents ou haïr le Kaiser, fauteur de la guerre; — que,

sous les tilleuls de la place, la commission de remonte ait inspecté la cavalerie des environs et acheté les meilleures bêtes, sans que le plus âpre propriétaire ait récriminé; — que des convois militaires se soient succédé, à si court intervalle, jour et nuit, sous la sauvegarde de Chantorne dont tout l'être a changé depuis qu'il ceint le brassard du mobilisé, et qu'ils emportent, armes et bagages, le même flot humain chantant *la Marseillaise*; — que l'artillerie ait roulé, sur la grand'route, au bas de la côte, dans un tohu-bohu barbare et magnifique; — qu'ensuite, ç'aient été les cuirassiers, les hussards, les dragons, et des chasseurs, en file interminable, vers le nord-est; — par ces images de l'égalité dans l'effort, de la collaboration unanime, par le spectacle des enfants abandonnés aux femmes et de l'angoisse commençante chez celles-ci, — la France est devenue une réalité grandiose, à l'œil de Ponnier!

Au lieu d'un mot que prononçaient le maître et, plus tard, l'officier ou le sergent, la patrie est née, au cœur de Ponnier, puissante et grave, de ce retentissant charroi de troupes, d'équipages, de matériel martial, de trains si nombreux que les rails ne refroidissaient plus! Et ce furent les passages de bétail, ensuite. Et ensuite, après ces heures de tumulte, de piétinement des chevaux, de cahots des roues, de

chansons des soldats, Ponnier écoute encore la patrie, dans le silence lourd et plein qui règne. Il la découvre, tangible et permanente, où il ne la soupçonnait point.

Un jour, sa mère a voulu apaiser la fureur qui le faisait appuyer, de sa paume droite, sur son orbite vide ; et elle lui a dit, doucement :

« Tu pouvais pas savoir qu'y aurait la guerre.... Y a pas de ta faute dans ton malheur....

— Si on voulait me prendre, je saurais encore bien me servir d'un fusil ! »

Il a pressenti quelle inspiratrice leur soufflait ces mots, à l'un et l'autre. Et c'est la patrie, la patrie encore qui l'a réveillé du désespoir amollissant, et lui a conseillé de faucher les moissons mûres, pour les cultivateurs devenus soldats.

Les champs, soudain, n'étaient plus la propriété de celui-ci ou de celui-là. Ils produisaient le froment pour le pain anonyme, ils devaient leur moisson prête aux moulins. A lui, revenait le devoir de faucher, de gerber, de monter les meules, d'engranger, de battre, pour les absents, puisque l'armée, qui repoussait d'elle un borgne, les avait pris tous, de vingt à quarante-sept ans !

Et les femmes, les vieux, la marmaille, voient cette chose épique dont ils ne soupçonnent point la grandeur : le fils Ponnier

fauche le froment de tous, il fauche, de l'aube au crépuscule, par les matins, les midis, les soirs tombant, pareil à quelque dieu salulaire, capable d'abattre à deux bras la besogne de dix ouvriers, refusant la paye, le moindre merci, — farouche, quand la nuit lui ôte la faux des mains !

D'une réplique nette comme la section des épis, il a tranché les recommandations maternelles afin qu'il ménager ses forces :

« Faut bien que je prouve que je suis un homme ! »

Taciturne avant le souper, il se tait à table, sur les coudes, la bouche vers sa large écuelle en bois. Souvent, il clot son œil unique, pour se recueillir. Et tout l'énorme travail de son cerveau, quand il n'y tient plus, il le traduit par cette phrase qu'il prolonge d'un geste de ses poings levés ensemble :

« Ça doit-il chauffer, là-bas ! »

La vaste tâche accomplie n'abat point, sous la fatigue, sa préoccupation du destin national. Il se rappelle les grandes manœuvres d'armées. Par le souvenir des détails, il cherche à se rendre compte de ce qui se passe, au feu. Sa responsabilité de sentinelle l'effrayait. Il avait toujours peur de mal voir. Et maintenant, donc, que lui manque un œil !...

A la chambrée, il y avait des chicanes, pour

une fiole à tripoli disparue et reconquise au hasard, une « boule de son » entamée par un camarade, ou un paquetage que déséquilibre un voisin négligent. Déjà, aux manœuvres, les intérêts plus fondus, l'escouade, renforcée des réservistes, absorbait mieux l'homme dans la vie collective. La section devenait un membre; la compagnie, un être. On sentait les bataillons soudés dans le régiment, la brigade incorporée à la division, et celle-ci au sein de l'armée. On était le « parti rouge » contre le « parti bleu », chacun attaché à sa couleur et travaillant à lui valoir l'avantage. On maudissait la sonnerie qui arrêtait l'élan d'une charge à la baïonnette contre les artilleurs. Ce qui exaltait alors Ponnier, accroissait sa vigoureuse résistance, l'égayait jusqu'à lui délier la langue, tonifiait l'atmosphère d'une électricité grisante, — c'était, il n'en doute plus, la Patrie!

La patrie, c'est Majauret qui embouche son clairon; c'est le capitaine, son sabre levé pour commander le ralliement de ses tirailleurs; c'est Charillon, caporal; c'est celui qu'on appelait « le chemineau », Louis Edme, assoiffé d'espace, rude et compatissant, qui tire juste, pour défendre la liberté des routes où, après la guerre, il circulera, sa vieille musette au flanc, ses prunelles couleur de poussière amusées par une forme de nuage, une silhouette de

hameau ou la chute en spirale d'une feuille de peuplier!

Ils se battent et, lui, il demeure « dans ses foyers ». Ah! qu'il fauche, à s'épuiser, sauve le blé de tous, et quand il assurerait à toute la France, à lui seul, toute la moisson de froment, sa tâche serait encore petite, d'avoir été sans péril! Maintenant, la patrie le possède, et elle lui est, trop tard, révélée. Il souffre de ne point la servir, sa poitrine offerte aux balles.

Une Marie Fauchon n'a rien été, auprès de la passion qu'il a au cœur.

Les récits de guerre du père Chéchia, il les a entendus trop tôt. Si le conteur les rêve encore, dans son coin, et qu'ils filtrent, par le bois léger de son cercueil de pauvre, Ponnier accepterait de mourir, pour les entendre!

Nul, à Gloire-Saint-Blaise, ne lui paraît dépasser le père Chouette qui fut le voltigeur Touvain, combattant en Lorraine et sur la Loire, sous Abel Douay et sous Chanzy.

A peine s'il va lire les nouvelles affichées à la mairie ou s'il prête attention aux bruits que lui rapporte sa mère. Il est revenu, malade du dégoût de son inutilité à la défense, d'une visite à son père qui couche sous la tente, dans un pré, auprès de la bifurcation des lignes ferrées qu'il garde avec Gaulet, Fauchon, deux autres réservistes de la territoriale et un sergent.

« Ton père et moi, on a fait la paix... sur ce que Louis Hogard est devenu mon gendre au lieu de toi.... On pouvait guère se garder rancune, soldats qu'on est ensemble.... Comme je lui ai dit : « Y a d'ennemis que les Prussiens, « dans ce moment.... » Veux-tu qu'on se serre la main aussi, toi et moi, mon garçon? »

Le fils Ponnier a tendu la main à Fauchon, sans éprouver le moindre sursaut de sa juste inimitié, convaincu par l'argument péremptoire :

« Y a d'ennemis que les Prussiens, dans ce moment. »

Seule, la patrie, — en se montrant à lui, vivante, menacée, tous les Français en armes à son secours, — pouvait guérir l'incurable blessure faite à son cœur, pour quoi il a cru tuer et finir par le suicide.

Aussi, rencontrant Marie Fauchon, un beau soir de fin d'août, c'est dans la plus pure simplicité de son âme, qu'il l'a évincée, quand elle venait à lui, très humble, très douce, conduite par un insatiable repentir et peut-être l'amour :

« Je peux plus penser qu'à la France, ma pauvre Marie, à présent! »

XIV

Privée de son pasteur, l'église ne désemplit, du matin au soir. Elle est close, que des femmes prient encore, prosternées sur la marche du portail, le menton sur leurs doigts croisés par la ferveur. L'éloquence de Jarriot cadet assemble devant sa menuiserie ce qui reste d'hommes à Gloire-Saint-Blaise. Ils disputent à propos des nouvelles transmises par la sous-préfecture et affichées à la mairie. Ils commentent les dépêches insérées dans le journal du chef-lieu.

M. Notrepain cultive son importance accrue par un don de cent francs à la caisse municipale de secours. Il se targue de raisonner mieux que le maire en personne. Il approuve le gouvernement dès qu'on le critique, pour en décrier les actes dont l'opinion admet la justesse. Au moyen d'une carte d'Europe qu'il s'est fait expédier de Paris, il calcule des rayons stratégiques, il étaie son savoir, il recommande une route aux Russes vers Berlin, il démembre l'Autriche, cite les trois grands centres de la Pologne ressuscitée, étend la

Belgique et la France jusqu'au Rhin, croit obtenir, par le respect de sa parole, l'attention que lui prêtent les ruraux, dans l'espoir qu'il renouvelle sa largesse envers la commune.

Cependant, la guerre n'a la puissante horreur de sa réalité pour aucun de ces êtres. Ils ne découvrent point le vrai, dans le fatras où se déforment les souvenirs du père Chouette qui fut le voltigeur Touvain, sous Abel Douay en 1870 et sous Chanzy, en 1871. A vivre dans une pauvre cabane et rappeler toujours, quoi qu'il dise, sa femme folle, hospitalisée à l'asile départemental, le narrateur inspire une faible créance.

Il a beau évoquer les batailles autour du Mans où il a vu des zouaves pontificaux, morts, un genou à terre, dans la position du tireur, étayés l'un sur l'autre; il a beau décrire les cadavres énormes des chevaux gonflés comme des tonnes, son auditoire l'écoute à peine.

Ses visions de soldat lui demeurent personnelles, quand il croit les projeter et, par elles, ranime l'unique lueur d'héroïsme qui ait illuminé ses jours en leur jeunesse. Ce qui subsiste, pour les autres, c'est qu'il s'enivre d'eau-de-vie, c'est sa pauvreté d'argent, son radotage, la misère de son corps voûté en serpe, cassé, usé, fourbu, et l'apostrophe dont il salue invariablement Jariot cadet, qui fabrique les cercueils pour ceux du village :

« C'est-il demain que tu vas me prendre mesure pour ma chemise de sapin, vieux bandit! »

Par la mère Ponnier et la Fauchon qui, tour à tour, vont porter des vivres à leurs maris, à la bifurcation des voies ferrées, Gloire-Saint-Blaise est en liaison avec l'armée.

On adopte aisément le tableau de sécurité, de bonne humeur, que les femmes dépeignent. On étend à tout le territoire français la quiétude d'un poste de réservistes de l'arrière-ban. Cette image prévaut toujours, quoi que l'on apprenne sur la gigantesque défense de la Belgique, les villes anéanties, les hécatombes, les combats, depuis Anvers jusqu'à Belfort et l'Alsace. L'énormité des effectifs en action fait incrédules les esprits enclins à compter par nombres courts. On douterait des prises maritimes, si l'on ne s'amusait à découvrir, par elles, l'étendue émouvante des mers, la mobilité invraisemblable des navires. On retient des noms de ports et de bateaux, grâce à l'insistance verbale de M. Notrepain. Il nomme aussi les Serbes, les Hongrois, le *kronprinz* allemand, l'Albanie, les Cosaques, le roi Albert I^{er}, le tzar, François-Joseph qu'il appelle chaque fois : « sinistre vautour chauve ».

De la sorte, à son insu, il convie ces ruraux, par la propre confusion de leurs idées, à une

notion du désordre universel produit par la guerre.

Taciturne, le fils Ponnier vit à l'écart de ses concitoyens. Il s'isole de sa mère aussi bien que d'eux, depuis que lui manque le dérivatif du labeur. Parfois, il rompt sa farouche retraite, pour se renseigner auprès du maire ou de M. Notrepain :

« Savez-vous pas où qu'est mon régiment ? » demande-t-il.

Naturellement, ils ne peuvent l'éclairer. Il les quitte, plus sombre. Jusqu'à ce que, des jours après, la hantise le pousse sur la place et lui souffle la même question, il vit, replié sur soi, inquiet de son régiment où il voit sa place dans l'escouade, parmi ses voisins d'hier.

Le sort de la campagne, pour lui, c'est le sort de ceux-ci qu'il connaît. Il les a vus équipés à neuf, les cartouchières garnies, le sac plein, à une alerte nocturne de mobilisation. Louis Edme, le chemineau, avait pour la première fois, accueilli de bon cœur la manœuvre. Dans le wagon où elle s'achevait par l'exercice d'embarquement, il avait crié presque joyeux :

« Ah ! Ponnier, quand ça sera pour le grand coup de torchon, je défends que personne y aille d'un meilleur cœur que moi ! »

Lui, il s'était aussitôt représenté qu'il devrait partir sans avoir revu sa Marie Fauchon. Et

voilà qu'aujourd'hui, elle lui est odieuse. C'est « le grand coup de torchon », et il « n'en est pas », et il est un borgne, — un infirme, dont toute la sève, toute la force sont inutiles, parce qu'il n'a qu'un œil ! Qu'il a la tentation, souvent, de le crever, pour en finir, épuiser la fureur de cette honte qui l'étouffe !

Le maire l'est venu féliciter à domicile, au nom du sous-préfet, d'avoir moissonné pour tous les mobilisés de la commune, sans accepter de salaire, même des maisons riches. Le soir de cette démarche, plus que jamais, il a ressenti la douleur de son exil au foyer, quand le foyer commun à tous les Français valides est le sol menacé !

Il lui faut se représenter les idées par des choses. Soldat, il espérait tout le bonheur, il y associait les siens, Gloire-Saint-Blaise, une existence heureuse conduite par le rythme des saisons dans l'année, parce que le visage souvenir de Marie Fauchon lui souriait. Maintenant, le sol de la patrie, c'est la route que foule son ancien régiment, le hameau où loge sa compagnie, l'étable, la grange ou la bergerie dévolue à sa section par le cantonnement. Et il la dénombre, doublée par les réservistes, comme aux périodes de manœuvres. Il s'imagine le clairon Majauret, Charillon, le scribe, promu caporal, Duncor, un engagé volontaire, et ce

petit blond qui se nourrissait à la cantine, fumait des cigarettes anglaises, portait la raie au milieu et les cheveux très aplatis, souffrait toujours de migraines pour « couper aux marches », se vantait de savoir conduire son « auto en vrai coureur ».

Ponnier les voit semblables à ce qu'ils étaient. Parmi eux, il serait le même. Il ne songe que plusieurs ont pu mourir ou pourraient, un jour, manquer à l'appel. Au contraire, il se figure nettement le tir efficace des fusils et des mitrailleuses, un adversaire partout décimé, l'assaut final à la baïonnette pour déloger une batterie, le capitaine, satisfait, qui appelle ses hommes « mes enfants », du ton d'un père, véritablement.

L'instituteur a écrit au maire une lettre appliquée, conçue dans le dessein d'élever les cœurs. La seule ligne qui ait secoué l'entendement, en est une qui révèle un « grand massacre de chevaux ».

« Mon grand gris est peut-être bien dans le tas, crevé, ses quatre fers en l'air ! » a pensé tout haut un fermier cossu.

Une carte postale du curé à sa servante préconisait l'union dans la prière, pour l'âme des morts au champ d'honneur et la victoire finale des armées françaises. Pendant les premiers jours, quelques hommes s'étaient joints aux

femmes, dans l'église et sur son seuil ; maintenant, ils préfèrent aux oraisons, les palabres autour de Jarriot cadet.

Personne, à Gloire-Saint-Blaise, n'a encore la moindre impression du carnage que la guerre étend sur chaque point du front de bataille déroulé des Vosges aux Flandres, et qui menace des millions d'existences.

Par Chantorne, quand il revient de la halte où son devoir le fixe trente heures consécutives quelquefois, on sait les convois de prisonniers et de blessés dont il assure le transit. Il dit l'abattement des premiers, l'air misérable et traqué des hommes, la morgue indéfectible des officiers. Des nôtres, il n'aperçoit que les moins affligés, debout dans les couloirs des wagons, et qui l'apostrophent gaiement au passage.

« On va guérir vite, pour y retourner ! » C'est, avec des variantes, le vœu de quelques-uns. D'autres annoncent joyeusement :

« On va faire un peu la pause ! »

Le village ignore les charniers qui couvrent la terre et emplissent les fleuves. Le village ne sait rien, de la mort sournoise qui surprend la sentinelle ou la vedette ; rien, du péril immanent, ni de la chair, qui est toute la France, partout en action pour la défendre, là maintenir, la ressusciter dans l'apothéose des libertés qu'elle a apprises au monde.

Chaque famille, assurément, pense aux siens qui l'ont quittée pour servir. Le souci accentue les rides au visage des vieux; et les femmes pleurent plus souvent. Une secrète confiance persiste, néanmoins, parce que l'aspect des champs sous le ciel n'a pas varié, et à cause de la mise en commun de toutes les idées, à propos du peu que l'on apprend, par les bulletins officiels de la mairie.

Le fils Ponnier, taciturne, reclus volontaire, est le seul que secoue le délire magnifique de la nation en armes. Il ne trouble soudain les conciliabules, supplié par sa mère de « chercher de la distraction », que pour demander, tenace, où est *son* régiment, et revenir se terrer, tel une bête blessée qui ne rapporterait au gîte que la faim, le harcèlement et l'angoisse.

A la nouvelle, cependant, que le poste où veille son père, a abattu dans un pré, après sommations, un capitaine bavarois qui s'évadait d'un train de captifs, — il est arrivé, le premier du village, devant le cadavre, pour avoir franchi les dix kilomètres de distance, à peu près à la course. Et là, son inutilité lui est apparue, épouvantablement, si honteuse, que les pleurs lui ont jailli de l'œil.

« Quoi! le fils Ponnier, tu ne vas point gâcher des larmes, pour un de ces cochons qu'on n'aura plus à nourrir! » lui a reproché Gaulet,

celui des Frées, un des compagnons de garde de son père.

Il lui a répondu par un haussement d'épaules et il s'en est allé, les doigts accrochés à ses cheveux sur le front, forçant, de sa paume droite, son orbite vide, pour y avoir mal, y raviver l'atroce douleur qui le faisait hurler à l'hôpital, se punir d'être un borgne, « propre à rien », au lieu qu'il aurait pu, sac au dos, le fusil chargé, partager l'œuvre de son escouade, — de toutes ses forces, décuplées en lui par une sainte fureur.

XV

Aussitôt le départ de son homme pour l'armée, Marie Fauchon est revenue habiter chez sa mère. Les Hogard ont admis cela, d'autant mieux qu'ils y gagnaient de ne point nourrir une femme inactive et versatile à cause de sa grossesse.

Elle a repris sa chambre, à la ferme. Un jour sur deux, c'est elle qui va passer un « bout de temps » avec le père, au poste des réservistes de la territoriale, à la bifurcation du chemin de fer.

Quoi qu'on lui dise, quoi qu'elle fasse ou voie, sa pensée examine le travail de la maternité dans son corps ; et son cœur est plein du fils Ponnier.

« As-tu des bonnes nouvelles de Louis ? » s'informe son père.

Il lui faut une application pour répondre. Les mots jaillissent, spontanés, si Ponnier, le père, s'informe de son garçon. Elle a dit, l'admiration allumant ses yeux, comme il fauchait, à beaux bras, pour tout le monde.

Maintenant, elle a honte, de n'avoir rien à

apprendre aux soldats, qui le concerne. Elle ne le rencontre plus. On ne l'aperçoit guère.

Quand il y avait sa silhouette ployée de faucheur, toute seule et magnifique contre les millions d'épis dont il entamait l'armée d'or, Marie éprouvait une ivresse à le contempler.

Elle oubliait sa funeste déloyauté envers lui. Elle oubliait sa maternité venue d'un autre. Elle oubliait son mariage, et Louis Hogard, et qu'il était exposé à la mort. Elle oubliait la guerre, le dépeuplement du village, saisie d'une ardeur qui la transportait.

Emportée au large de tout, rien qu'à voir l'ouvrier solitaire balancer devant lui la grande lame courbe et poursuivre sa marche à reculons, à mesure qu'il couchait en jonchée le froment debout, — elle se donnait à lui, émerveillée!

Si l'homme disparaissait du champ, elle découvrait la même ombre du soir sur la terre oppressée, ensemble, et sur son âme. Elle n'espérait plus rien d'heureux. Elle pleurait, pleurait, longtemps. Le remords d'avoir trahi le fils Ponnier lui revenait, avec la détestation de l'homme qui était devenu son mari, et de ses parents qui l'avaient mal conseillée. Une fois, elle avait même accusé son enfant à naître, chaque jour plus sensible en elle. Et elle avait eu peur de sa parole mauvaise, suppliant Dieu de la lui pardonner.

Souvent, elle cédait aux larmes, sans une pensée. Anéantie, elle allait blottir sa tristesse dans la chambre où elle a grandi, où elle ne veut que la solitude endormante, pour y adorer son trop beau rêve en allé avec les dernières flammes du crépuscule et avec le faucheur si grand contre l'horizon rouge, lorsqu'il se redressait pour aiguïser sa faux.

Sa mère, l'impérieuse femme, sujette absolue de ce qu'elle juge le devoir, pour soi comme pour autrui, — sa mère ne peut plus rien sur Marie Fauchon. Celle-ci, inconsciemment, imite le fils Ponnier. Elle en a la taciturnité, le regard secret, le continuel reploiement de l'âme.

Tout ce qu'elle souffre de trouver en lui, elle l'adapte à sa nature, pour se soustraire à l'influence et à la divination. Personne ne doit découvrir sa pensée ni la diriger. Farouche, elle pèse qu'elle a trop obéi et que viennent de là son malheur et le pire malheur de l'homme qu'elle aime au-dessus de tous les êtres.

Quand il l'a devancée sur le chemin, après l'échange de quelques mots, avant la guerre, elle ne l'a point condamné.

Elle s'est accusée intérieurement, elle a envié même d'être encore moins heureuse en ménage, pour la punition de sa mauvaise foi qui a produit l'épouvantable désespoir d'où le garçon

ne s'est relevé, que la face déchirée, avec un œil en moins.

Plus tard, après la déclaration de guerre, lorsqu'ils se sont rencontrés encore et qu'il a refusé tout commerce avec elle, — disant qu'il ne pouvait plus penser qu'à la France, à présent, — elle n'a protesté ni insisté. Elle s'est soumise, attendant de mieux comprendre ce qu'il a voulu dire par là.

Désormais, il n'y a chez elle ni calcul, ni espoir précis ou vague. Elle existe dans la seule mesure où son amour la blesse ou la flatte. Les bizarreries d'humeur causées par sa grosseur, ses inquiétudes nerveuses, ses alanguissements torpides ou ses enthousiasmes soudains, ne la détournent jamais du fils Ponnier. Elle ne le voit pastel qu'il est, défiguré, borgne, la bouche oblique, avec cette terrible cicatrice lui creusant la pommette, et l'orbite vidée. Elle le voit très beau, sans une tare, dans la splendeur de sa force. Il a le visage et la physionomie du maître qu'elle attend de la destinée.

Cette dépendance de Marie vaut la soumission de la plante saine à la lumière. Le fils Ponnier l'attire, donne à son cœur toute la vie, comme le soleil mûrit la grappe gonflée à sa chaleur. Qu'elle serait maternelle déjà, si le fruit qui est en elle provenait de cet homme ! Elle abomine tantôt l'existence en quoi se

dédouble la sienne ; tantôt, elle lui voue un amour frénétique.

Le fils Ponnier règle cette aversion ou cet élan fort de l'instinct, soit que la femme ait aperçu le garçon, qu'elle en ait rencontré la mère seulement, ou qu'une journée s'achève sans avoir donné la moindre de ces joies à Marie Fauchon.

Ses doigts mal habitués à l'aiguille, elle coud pour la layette de l'enfant. Son zèle est tributaire de sa méditation et, par suite, du fils Ponnier.

Pas une seconde, elle n'a réfléchi que, lui fût-elle encore promise, il serait à la guerre et qu'elle tremblerait pour lui. Le village est si paisible : elle n'entend que les vœux de son cœur. Certes, elle assiste aux commérages sur les événements. Ils ne l'émeuvent jamais. Si, à cause de son ventre, elle ne va plus, là-bas, au poste où son père est soldat, elle quête, de la porte, le retour de sa mère, et elle manifeste un appétit de savoir. Mais, que celle-ci nomme seulement Ponnier, soudain, la fille ne songe plus qu'au fils. La nouvelle la plus grave ne la distrairait pas de le rejoindre par la pensée : une pensée dont l'exclusive précision est une bienfaisance qui écarte tout ce qui n'est cet homme.

« On perd sa salive à te causer, Marie, pour ce que tu vous as l'air d'écouter !... Ah ! c'est un

plaisir qu'une fille comme toi ! » peut remarquer sa mère.

Elle accepte le reproche, d'un sourire si doux, inspiré par un si absolu détachement, que la Fauchon a pu s'en offenser jusqu'à la colère :

« Grande niaise, va!... Tu vous fais une bouche d'idiot... avec des regards perdus de vraie innocente.... »

L'insensibilité de Marie déchaîne la Fauchon :

« Tu ne serais point grosse, que je te secouerais, pour t'apprendre un peu!... C'est vrai, quand on est là, tout le monde, à se tourmenter... il n'y a que toi à ne questionner ni répondre!... Je t'aurais seulement vue t'inquiéter, rapport à ton mari!... Pas une pauvre fois, tu n'as seulement parlé de lui!... »

Ces récriminations n'atteignent Marie qu'en lui révélant qu'elle ne s'est jamais préoccupée de Louis Hogard, depuis qu'il est soldat.

Elle a pu le haïr. Elle a pu connaître une opiniâtre et sourde tentation de se venger, sur lui-même, d'avoir suivi les conseils pernicieux qui l'ont amenée à l'accepter pour son mari. Aujourd'hui, sans rancune envers lui, elle ne lui accorde aucun rôle auprès d'elle, quant à l'avenir.

Il a fallu cette diatribe de sa mère, pour lui apprendre la signification de son indifférence. Et celle-ci, comme tout ce qu'elle ressent, a

nourri l'ardeur dont le fils Ponnier est en elle le foyer.

Cependant, la Fauchon plisse son front étroit de têtue dominatrice. Elle veut qu'on l'écoute, quand elle parle. En ce moment, elle s'époumonne. Sa fille, adossée à l'arceau du puits, tricote, très calme, une brassière de laine blanche.

« Répondras-tu, mâtime de race !... Me diras-tu enfin quelque chose, à ce que je te corne aux oreilles sans que tu en prêtes l'une seulement !... A quoi faut-il que tu penses, tout le long des jours, à n'écouter à qui te cause, et te taire, des heures de rang !... Aussi vrai que mon mal à te mettre au monde, qu'est-ce que tu peux ruminer dans ta sotte tête fermée ?... Tu as beau être femme, la mère demeure la mère, avec son droit d'être obéie !... Je veux que tu me dises ce qui te passe en cervelle, qui te rend si bouchée que je ne peux rien te tirer !... C'est pas d'être grosse, qui fait une femme ce que tu es devant moi !... Je veux savoir !... Et je saurai, entends-tu bien !

— J'ai rien à te dire, mère.

— D'abord, laisse-moi ce tricot, quand je te parle !

— Puisque j'ai rien à te dire, enfin !

— Faut que je me tourmente de ton homme... pour toi, ainsi !

— Y a pas à se tourmenter de lui.

— Comme tu vous dis ça!... De quel front!... Faut-il que tu n'aies point de cœur!

— Ah! si, que j'en ai!

— menteuse!... Oui, grande menteuse, à te vanter d'un cœur!... Une femme qui a son homme à la guerre, et...

— Y a pas que lui.

— Quoi?... Pas que lui!... Quand il s'en tue et s'en tue!... Tu vous dis là, toute calme et repose... à vous refroidir le sang!... tu vous dis : y a pas que lui!

— Si je ne l'aime pas, mère, n'y a rien de ma faute.

— Eh! oui, tu me la chantes belle!... Et t'as pas d'honte!

— Tu le savais, que je l'aimais pas, avant.... Depuis qu'on nous a mariés, j'ai pu le détester.... A présent, comme il est loin de moi, il m'est égal.... Que me faut-il faire?... Ah! mère, on ne se change point!... Vaudrait mieux me laisser tranquille.

— Te laisser?... Au contraire, tu vas me dire à qui que tu penses!... D'abord, quitte-moi ce tricot, que tu reprends pour me narguer.

— C'était bien la peine de le jeter au sol... pour me le tout salir!

— Et mon sabot dessus, tiens!... Je serai encore maîtresse de toi, peut-être!

— Je ne vais contre.... Je ne demande que ma paix....

— Je veux savoir ce que tu mijotes, sous ton fieffé bonnet !

— Mère... mère....

— Bon Dieu!... Ah! je vois, tout d'un coup!... Quand je t'ai couverte d'avoir fauté... et bien mariée... d'une façon que tu auras à te revenir les meilleures terres d'ici... avec la considération de joindre par toi deux bonnes familles sans un reproche... tu penserais encore... (non ! mais, regarde-moi en plein !...) tu penserais... alors!... à ce sans-le-sou... qui nous est revenu borgne....

— Ah! mère... tais-toi!... Je n'ai parlé de lui ni d'aucun!...

— C'est donc vrai!... Ce fils Ponnier, à présent fait de figure comme un Judas!... Un crève-œil!...

— Te faut-il que je me fiche au puits, pour avoir ma paix?

— Marie!... Marie!... T'es pas folle?... Quoi!... Tu aurais?...

— Je tiens si peu à vivre.... Si je ne devais plus être tranquille....

— Lâche ce fer du puits!... Lâche-le, ma petite fille!... J'aurais pas dû m'emporter.... Donne ton autre main aussi.... Donne-la.... Et tiens, voilà que je te ramasse ton beau petit

tricot.... Il n'est point gâté.... Viens-t'en dans la maison... avec moi....

— Mère... ne faut plus me parler de Louis, ni de l'autre, dorénavant....

— Non, ma fille.... Non.... Tu as ma promesse.... Je te disputerai plus, va!...

— Faut pas me faire sentir, trop, comme je suis malheureuse....

— Tu l'es donc beaucoup, ma mignote ?

— Plus, ma mère, que je ne saurais le dire au bon Dieu en me confessant.... »

Silencieuse, blême, sa fille ramenée, à petits pas et soutenue, dans la salle commune de la ferme, la Fauchon ne se lasse de contempler ce visage indéchiffrable où un sourire se forme, se dissout, reparait, dans un éclair, — et qu'elle a vu, tout à l'heure, penché sur le vide du puits, à la rencontre du rond sinistre de l'eau immobile, au bas de la longue cheminée barbue de mousse noire.

XVI

Pour prendre son bivouac de nuit, après une action vive de douze heures, la compagnie, harassée, se retire en silence. Elle a vaincu. Dans les têtes, le canon tonne encore, la mitrailleuse cliquette, la fusillade crépite, l'obus siffle, mugit, éclate, le moteur des aéroplanes ronfle. La symphonie brutale du combat se prolonge, avec ces phrases soudaines et courtes du clairon, des trompettes, qui piquent de rouge son airain, comme les coquelicots la nappe jaune des blés.

« Eh ! sais-tu où qu'on va ? »

— On le verra toujours bien. »

Un troisième place son mot pour rassurer le curieux et le résigné :

« Y a du bon, du moment qu'on a notre capitaine. »

Enfin, ils voient croître, au bout de la route, en avant, à mesure de leur marche, le clocher annonciateur d'un village. Le coq de zinc se profile sur une trouée livide dans le ciel nuageux, plombé, assailli du soir. La toiture d'ardoises paraît pousser, de la terre. Les

hommes regardent, graves. Ils tiennent chaque côté du chemin, en file indienne. Les sacs pèsent aux épaules et obligent à tendre le cou. Un caporal à lunettes grignote du chocolat. Au déboucher d'une sente, une patrouille de flanc-garde, remplacée, attend pour suivre en queue de colonne. Son chef déclare, saluant :

« Rien de nouveau, mon capitaine. »

L'officier avance, stationne, recule, le long de sa troupe. Il distribue le soutien de mots appropriés à chaque tempérament.

« Allons, Hogard, relève-moi un peu ce menton !

— Oui, mon capitaine.

— On a fait de bonne besogne aujourd'hui : nous avons le droit d'aller le front haut... toi, tout le premier... car je t'ai vu bien faire!...

— C'est qu'on commence à sentir les lieues à ses semelles, mon capitaine.

— Tu ne vois donc pas qu'on arrive au gîte !

— Ça serait donc à ce village?...

— Bien sûr!... et je te promets une bonne nuit qui te refera des jambes neuves pour demain ! »

Louis Hogard supporte mieux la fatigue, parce que le capitaine lui a parlé. Il remonte son sac, d'un coup de reins ; et il assure la bretelle de son fusil en passant, dessous le cuir, son pouce qui revient tout le long d'elle, jusqu'à la boucle

d'attache de la crosse. Il va, plus droit, la face soustraite à l'attraction du sol, de la force aux jarrets pour conclure sa tâche d'aujourd'hui.

On aperçoit, maintenant, le vaisseau même de l'église.

« Mince, si elle a pris quelque chose, la pauvre vieille ! » s'exclame une voix.

En effet, un angle écorné par quelque boulet, l'édifice porte une blessure béante. Avec la vue des premières maisons basses, une odeur d'incendie surprend.

Un ennemi, en tunique grise, mort, à plat ventre, les bras en croix, tête nue, — une grosse tête à poil fauve, où il y a une croûte de sang, — gît, de biais, sur la route. Par son isolement même, ce cadavre attire et retient le regard de chaque fantassin au passage : ils ont vu, depuis des jours, les tués, par tas, sur les champs, au creux des tranchées, ou, compacts comme un train de bois, descendant le fil de rivières que leur quantité faisait déborder.

A gauche, un chaume fume, écroulé sur les décombres de sa charpente noire de suie, entre les murailles de ce qui était, à midi, une ferme. Louis Hogard n'a d'yeux que pour un abreuvoir cimenté établi, dans la cour, comme l'abreuvoir dans la ferme de ses parents.

Il y était tombé, tout marmot. On ne l'en a retiré que par miracle. Longtemps, il en a eu

peur. Ensuite, il y a barboté, amiral d'une flotte construite de coquilles de noix, de boîtes d'allumettes, d'un sabot d'enfant affublé d'une voilure à deux mâts, et que son imagination métamorphosait en cuirassé formidable.

Le dernier soir qu'il ait passé à Gloire-Saint-Blaise, il s'est assis sur la margelle de l'abreuvoir, à côté de sa femme. Elle ne voulait pas le laisser lui prendre les mains. S'il y parvenait, elle les retirait, sournoisement. Il fallait toujours qu'il les recherchât : il avait besoin d'elles dans les siegnes, faute de pouvoir exprimer son repentir de quelques rudesses, son projet d'être, plus tard, un mari « mieux accommodant », et les vœux de bon accord que lui inspirait l'état où il quittait Marie.

Après, dans leur chambre, elle a pleuré, sans vouloir expliquer son chagrin. En d'autres temps, il se serait fâché. Ce soir d'adieux, il a accepté que Marie se tût. Il s'est plaint, avec douceur, sans insistance, presque satisfait d'une humiliation qui lui permettait de prouver son caractère meilleur.

Le spectacle de la rue déserte, les maisons vides, la nuit tombante qui augmente l'horreur des brèches, détachent Hogard de ses souvenirs.

Un être, assis devant un seuil, une grosse canne entre les genoux, les pieds entourés de

linges, le menton sur la poitrine, le torse affaissé dans une blouse où grelottent les bras mous, cette décrépitude, cet abandon, à la base d'une masure intacte parmi l'écroulement des pierres, les poutres calcinées, les meubles en morceaux, — voilà le reste d'une population!

« Eh! bien, mon brave homme?

— ...

— Vous voyez bien que nous sommes des Français?

— ...

— Avez-vous faim?

— ...

— Nous les avons chassés, les Prussiens.... Vous ne les reverrez plus.... Faut pas avoir peur.... »

La tête qui branle, de gauche à droite, de droite à gauche, a l'air de nier. Le regard larmoie, éteint, entre les paupières chassieuses, sanguinolentes. Immobile, il appelle, de la terreur qui le fige, au sol où l'exode a précédé l'invasion, où le crépuscule a couché des ombres inconnues, où le soir les a effacées, pour étendre sur le désastre une nuit calme, pareille aux plus sereines de tous les étés.

« Il doit bien avoir quatre-vingts ans », fait un lieutenant, au capitaine qui n'ose plus poursuivre son enquête affectueuse.

Étranger à ce qui n'est la réalité implacable

abattue en quelques heures sur sa mémoire pour y détruire, comme une lave, les apports d'une longue vie, ce vieillard rappelle à chaque soldat, rural ou citadin, la famille figurée par l'aïeul. Il découragerait le courage, par la survivance de sa fragilité au milieu des ruines. Le mouvement continuél de son crâne, tout son corps qui tremblote, l'hébétude terrifiée de son visage, suggèrent moins la notion d'une victime que le faible hoquet où se reprend, tout à coup, son souffle sifflant.

« Mon capitaine, votre logement est....

— Oh ! fourrier, je coucherai sur la paille, avec mes hommes.

— C'est que, de paille....

— Les Boches n'ont pas mangé la terre battue des granges, au moins ?

— Non, mon capitaine.... J'ai trouvé quatre lieux couverts... à peu près....

— Parfait.... Mon cher lieutenant, si vous voulez profiter d'un lit ?

— Mon capitaine, je dormirai, comme vous, avec mes hommes.

— Eh, fourrier!... Avez-vous pu tirer un mot de ce pauvre vieux ?

— Pas un, mon capitaine!... Il est tel qu'à notre arrivée : il n'a remué d'un cheveu, autant dire.

— L'adjudant veillera à l'établissement du

poste et à la pose des sentinelles.... Adjudant!

— Présent, mon capitaine.

— Ah! pardon, mon ami, je ne vous voyais pas... Les chefs de section, faites à vos hommes les recommandations que je vous ai dites... Et qu'on se dépêche de dormir!... Le général aura besoin de vos jambes, demain.... Bonsoir, ma brave 7^e!... »

Le capitaine retient le lieutenant :

« Alors, vous avez vu tomber M. Bonnèvre?... Et vous êtes sûr?

— Une balle en plein front!

— Le charmant garçon que c'était!

— Il n'aura pas porté longtemps son deuxième galon....

— Un jour!... Mais, mon cher, vous êtes sûr?...

— Mon capitaine, quand vous m'avez fait replier... vers seize heures... à notre prise d'élan pour la charge....

— Ah! oui....

— Je suis repassé à l'endroit où il était tombé.... Il n'avait pas bougé.... Gerbier... l'étudiant, mon capitaine....

— Oui, Gerbier, parbleu!

— Gerbier est allé jusqu'à lui.... Il l'a touché.... Il était roide et froid....

— L'armée a perdu un bon officier... nous, quel délicieux camarade!... Allons dormir, mon

ami.... Il a fini sa tâche : nous, nous avons encore du travail sur la planche !

— Sous vos ordres, mon capitaine, on est fier....

— Chut!... Nous sommes tous fiers les uns des autres... nous le sommes à bon droit.... Et, voyez-vous, c'est ça : la France!... Là-dessus, bonne nuit, mon ami.

— Bonne nuit, mon capitaine. »

Le poste occupe la dernière maison du village. Hogard sera du troisième tour de pose seulement. Il n'en est pas fâché. La perspective d'un bon somme préalable à sa première faction et d'un bon somme qui la suivra, lui est agréable.

Au moment d'entrer, — l'épaule droite soulevée pour décrocher la courroie de son sac, tandis que celui-ci lui glisse le long du bras gauche, — le bonheur qu'il éprouve, de son dos allégé, est contrarié, par la vue d'un cheval mort, sur la route, à vingt mètres en avant.

« Eh, Hogard!... ça doit être la bique au type qu'on a vu aplati à l'entrée du patelin ?

— C'est bien possible.

— Tu comprends : une balle dégringole le canasson... mon Boche arrive à s'en dépêtrer, prend sa course... un pruneau le couche à l'autre bout de la rue, quand il pensait peut-être à se garer par un crochet....

— Je dis pas non.

— Manquerait plus que ça.... Mais tu ne viendras donc pas une fois à Paris pour te dégrossir, sacré outil!

— Sitôt la guerre finite, et si tu me payes mon chemin de fer....

— Pas mal jeté, mon fils!... Tu as de la réponse!... Si les Prussiens me tuent pas, je ferai de toi un gars à la coule pour la fin de la campagne.... Que ça nous empêche pas, en attendant, d'aller pioncer vite et dur, rapport à mettre dans le mille à chaque coup, demain!... Moi qu'est pas marié, tu sais, ça me gêne pas de coucher en garçon... »

Il ignore, le Parisien facétieux, quels regrets sa plaisanterie suscite chez Hogard. La fatigue les apaise. A quatre heures de là, il faut secouer et tirailler le dormeur, pour l'extraire du sommeil. Il agit d'abord en somnambule. L'air nocturne le ravive sans lui dégourdir le cerveau. Il tient son fusil correctement et marche droit, par habitude. A la première halte pour poser une sentinelle, la visière de son képi donne dans le sac de son chef de file, et Hogard trébuche. Quand vient son tour de pose en faction, le caporal doit lui répéter la consigne, après l'homme qu'il remplace; la lui faire énoncer ensuite; par deux fois, l'avertir d'ouvrir l'œil, de tendre l'oreille; — et il accentue ses prescriptions :

« S'agit de plus dormir, quoi!... Faut-il te pincer le bras, pour que ça aille?

— Pas besoin, caporal.

— Et puis, tu as Dubois, le Parisien, qui n'est pas à vingt mètres de toi, en cas que ça n'irait pas.

— Ça ira bien, caporal.

— Alors, qu'est-ce que t'attends?... la croix et la bannière?... pour charger ton fusil!

— Voilà.... J'y mets sa cartouche....

— Eh! pas de mon côté, quoi!... Un type comme ça, il vous tuerait son caporal et se laisserait cueillir son flingot pareil qu'une prune à la branche!... Tu ne vas pas redormir tout debout?

— Mais non, caporal.... Et ça voudrait me prendre, que je me mettrai à faire les cent pas....

— Puisque, justement, on vient de te dire que tu dois prendre racine autant que possible!... Plus que tu te déplaces, plus que tu te fais voir, gros malin!

— Alors, je bougerai pas d'une semelle.... Ah! vous pouvez avoir confiance, caporal....

— Je demande que ça, cré nom! »

La silhouette de Dubois rassure Louis Hogard. Il a les deux index sur l'embouchure de son fusil, la lame verticale devant ses yeux. Toute l'arme, d'aplomb sur la crosse, lui sert

d'appui. Il a le dessein absolu de voir, d'entendre, l'égal du meilleur soldat, de ce Parisien, en tout cas, « pas plus malin que personne », pour si « débrouillard » qu'on le prétende.

Et les mille bruits secrets de la nuit au clair de lune l'assaillent à la fois.

XVII

Le voisinage du Parisien alimente une émulation, chez Louis Hogard. Bientôt, elle s'émousse. Il sent qu'il céderait vite au sommeil. Pour lutter, il oppose à la tentation sa responsabilité de factionnaire.

La paix nocturne, l'horizon rapproché, le pressent de toutes parts. Inexplicables souvent, des formes attirent sa curiosité et la changent en angoisse. Il y a des sons furtifs, secs ou qui vibrent. On les dirait peureux, troubles, émanés de la dissimulation même. L'homme est transi. Ils traversent son équipement, sa capote, sa chemise. Ils lui pénètrent les moelles, ils l'inondent du froid de l'épouvante.

Pourtant, il s'est battu en brave, chaque fois que la 7^e a donné. La mitraille a plu autour de lui, sans qu'il bronche. Plus puissante que le feu, la fatigue le décourage. Elle lui clorait les paupières, par surprise. Elle lui courbature l'échine, les reins. Il frissonne, pour un bruit, un mouvement imaginaires. Lui qui distingue l'essence des arbres de sa région, à la chanson du feuillage, il ne reconnaît pas un frôlement

de branche et tout l'inquiète. Sur le qui-vive, de l'œil, de l'ouïe, aux écoutes, aux aguets, il voit, il entend, halluciné, des formes, des murmures.

La corne fine de la lune verse une clarté métallique d'hiver. Des étoiles filent et tombent, dans l'espace délivré des nuages. Les astres clignent ou luisent. L'écharpe de la voie lactée partage, nette, le bleu noir où veillent leurs lumières précises.

Son fusil pour soutien, une joue plissée par ses doigts entre-croisés qui la supportent et entourent la poignée de la baïonnette, Hogard se demande si une telle nuit serait propice aux cultures de chez lui. Il voudrait savoir si l'on y a moissonné. Ensuite, l'état du bétail le préoccupe. Il secoue la tête, parce que la vie agricole est loin du présent.

Tout à coup, il lui souvient d'une face terrifiée, sous le casque pointu à manchon de toile verdâtre. La fortune de la charge lui a livré cet homme dont il a fait un mort. D'autres, il les a atteints sans avoir aperçu leur visage. Il allait lancer sa baïonnette contre un officier très jeune, mince, pâle, à col très haut. Il l'a vu s'abattre de côté, la garde d'un sabre arrêtée contre sa tunique, au niveau de l'estomac. Et il a vu une manche au galon d'adjudant se retirer, entraînant la lame rougie. Dubois, le

Parisien, attaquait de la pointe et de la crosse. Il s'annonçait à l'adversaire par l'invective et il jurait d'en distribuer pour « tous les grades ».

Une minute vient, dans la mêlée, où n'existent que l'arme dont on œuvre et celle de l'ennemi individuel. On serre les mâchoires à s'en casser les dents. Le carnage saoule plus vite que les plus forts vins. Qu'il cesse, on s'étonne de l'ivresse d'où l'on s'éveille. L'éreintement qui se révèle en choc de massue, coïncide avec les râles, l'appel, la plainte. Ils semblent transpirer d'une terre excédée de soutenir le meurtre et de boire le sang.

Louis Hogard sourit, de se dire qu'il est « encore revenu de celle-là ». Il se rappelle qu'on lui a demandé, au dépôt du régiment, après la revue en tenue de campagne, dans la cour de la caserne :

« Qui faudra-t-il prévenir, en cas d'accident ? »

La question l'avait ému jusqu'à l'affre. D'emblée, il a nommé son père : « Jean Hogard, l'aîné, cultivateur ». Quand il a eu prononcé les trois mots : Gloire-Saint-Blaise, pour l'adresse qu'on lui réclamait, il a songé qu'il aurait dû indiquer sa femme. Alors, il a attribué son choix irréfléchi au désir d'épargner à cette dernière le heurt d'une mauvaise nouvelle, dans son état de grossesse.

Aujourd'hui, il le sent, les plus solides liens de son être aboutissent à son père et à sa mère. Marie Fauchon aurait pu l'aimer davantage. Pourquoi sa gaieté de belle fille saine s'est-elle éteinte, avant les noces ? Il s'interroge, avec frénésie. Les traits du fils Ponnier traversent sa mémoire : la face couturée, l'orbite vide, le déséquilibre des pommettes dont la droite, en rehaut, porte un nœud de cicatrices. Le souvenir de Marie Fauchon désirable remplace la vision. Le regret de n'avoir su bien plaire à sa femme emplit le cœur du soldat, à le gonfler, à le menacer de rupture, dans la poitrine oppressée.

« Que c'est donc bête, de se faire tant mal, avec des idées », murmure-t-il.

Pour oublier, il se livre aux bruissements étranges et à la captieuse clarté du clair de lune. Il est une proie que suffirait à fasciner son devoir de sentinelle. Des ombres voyagent à sa vue. Il perçoit des souffles, des nuances si légères du silence, qu'il lui en vient un vertige auditif. L'oreille avide, il quête ; et il appréhende, d'avance, l'incompréhension de ce qu'elle recueillera. Il voudrait que tonnât un formidable orage, au lieu de ces chuchotements.

Un bruit sourd gronde soudain, qui le fait se détourner comme si quelqu'un lui avait touché l'épaule. Il voit, là-bas, Dubois en faction, ce

qui le rassure. A eux deux, ils ne laisseront passer personne. L'un abattra l'ennemi que l'autre aurait pu manquer. Hogard redoute le brusque jet du rayon dur des projecteurs, qui ne réveille en sursaut que pour aveugler, disparaît, épaissit la ténèbre où, bientôt pleuvent les obus. C'est arrivé une nuit. La 7^e a perdu beaucoup d'hommes. Le cas échéant, devrait-il demeurer ici ou se replier sur le poste ? Dans l'incertitude, il fait demi-tour afin de repérer celui-ci. Son dessein lui échappe, au spectacle d'une énorme masse ballonnée, grise, sur la route, en pleine lumière.

A une étincelle fixe, il reconnaît d'abord, après un examen lent, un fer à cheval. Le sabot, la jambe roidie de la bête, le ventre en tonne, débordant la croupe, lui apparaissent après. Le même grondement qu'il avait entendu, il y a quelques minutes, se renouvelle. Cela provient du cadavre. Louis Hogard n'a plus peur : il comprend. C'est ce pauvre cheval qu'il avait vu, au moment d'entrer dans le poste. Le corps a doublé de volume, depuis. Les quatre pattes, tendues vers le ciel, paraissent trop courtes. Un point de la robe pommelée luit plus qu'une cuirasse. D'un côté, le sol porte une ombre brève, très noire, avec des angles. De l'autre, il étend une blancheur de craie. Le clair de lune frise la courbe large du ventre mons-

trueux. La solitude, autour de cette chair inerte, absorbe dans son horreur l'esprit anxieux du soldat. Il embrasse, d'un coup, les désastres de la guerre. Il évalue l'immense royauté de la mort, à cause de ce cheval crevé.

Il regarde et son âme recule en lui. Elle ne trouve pas d'asile et elle se disperse. Elle découvre des aspects de bataille, une mesure, des villages traversés pendant les marches. Quelque part, où plus rien n'était debout, il y avait un beau tournesol lourd de graine, penché sur sa tige, au milieu d'un jardinet.

Insensiblement, à petits pas latéraux, la crosse de son fusil sur un de ses pieds, Louis Hogard est venu à un mètre de l'animal. Cette ligne brune sur une fesse, qu'il ne s'expliquait pas, c'est le vide d'une lanière de viande prélevée sur la bête. La section est droite, ses bords parallèles. Le sang, coagulé en grumeaux bruns, bouche un trou entre les pattes antérieures. Le mors, glissé de la bouche, est souillé d'écume rose. La tête a tourné. Une courroie porte sur l'œil vitreux.

Une profonde pitié étreint le soldat, une pitié inconnue. Elle s'étend, immense, à tout ce que baignent l'air et l'eau. Elle lui révèle la tendresse émerveillée que mérite de produire la concorde universelle de la vie. Il sent cette

vérité prodigieuse. Il ne pourrait l'expliquer, faute de mots assez neufs à son usage. Il est initié au rythme magnifique du monde, par une intuition qui satisfait son fruste cerveau. Il voudrait la fin de la guerre, pour être meilleur. Marie Fauchon l'aimera tout à fait, parce qu'il aura beaucoup changé.

Les sons se précipitent, dans le corps du cheval. Ils deviennent un grondement sourd qui roule, s'enfle, travaille, lutte, pousse. La blessure sous le poitrail cède. Le bruit devient celui d'une source qui suinte. Un liquide noirâtre apparaît. L'odeur fade qui charge l'air, chasse Louis Hogard. Il recule vers la place de sa faction, comme il en était venu, à petits pas latéraux, la crosse de son fusil sur son même pied. Sa vue englobe le ventre qui s'affaisse, la flaque qui s'étend le long du cou, les quatre pattes roides qui semblent croître vers les cieux, dans le clair de lune. Ce n'est plus le cadavre abandonné d'un cheval, la sous-ventrière rompue, la selle décollée du flanc, que voit le soldat. A travers l'unique rue d'un village évacué où la lune ouate les ruines, c'est toute la tragédie de la guerre qui lui apparaît, le lasse, lui conseille la bonté, pour plus tard.

D'un geste, Dubois, le Parisien, exprime qu'il trouve le temps long. Louis Hogard secoue la

tête et balance un bras, pour approuver son camarade. Le sentiment du lendemain lui échappe. Il n'aspire qu'à passer la consigne à son remplaçant. Sans faim, il mord à une croûte dure tirée de sa musette ; et il mâche, lentement, lentement, à dessein de s'occuper, jusqu'à la relève des sentinelles.

XVIII

De Belgique, la guerre a envahi le nord et l'est français, de Lille à Épinal. Gloire-Saint-Blaise s'habitue au fléau. On en parle, autour de Jarriot cadet. On remarque aussi que l'été est un des plus beaux des derniers ans.

« Au retour, nos partis soldats trouveront de bon cidre à boire, » dit-on.

En effet, la pomme, abondante, a une chair de qualité. Boutin Jules a acheté trois récoltes sur pied, pour maintenir la réputation de l'*Épi qui boit* par d'honnête cidre à la cruche et de meilleur à mettre en bouteille, avec du fil de fer au bouchon.

Ces faits heureux conservent leur importance. Ils n'empêchent qu'on aille lire les communiqués officiels à la mairie et qu'on ait approuvé les mâles critiques de M. Notrepain, au sujet de l'exode du gouvernement à Bordeaux.

Le bourgeois vante la cavalerie russe, en écuyer de carrière. Il prévoit des mouvements d'armées que les nôtres ni l'ennemi n'exécutent jamais.

Brévoux, loquace à son ordinaire, évoque les

hauts exploits de la classe 1873, la sienne, dans les camps pacifiques, à la caserne et au café :

« Fallait nous voir, tous fiers tapins qu'on était, à vous battre de ces tonnerres de roulements, que les vitres en tremblaient, et que les baguettes vous brûlaient les doigts. »

A peine se flattait-il d'avoir été un pareil tambour ou de tellement désirer la revanche sur les Prussiens, avant qu'on l'eût requis de lire le décret de mobilisation générale. Maintenant, il jure sa « peau d'âne » que pas un uhlan ne foulera le territoire de la commune; et il reproche à sa femme trépassée, de ne lui avoir donné un fils pour servir la France.

Il n'en rabat que si le père Chouette, descendu de sa cabane, vient aux nouvelles. Celui-ci les écoute, la tête farcie de ses souvenirs guerriers, et il s'en va, satisfait, dans sa personne, des troupes de la République, dont il n'a pas appris les derniers labeurs.

On sait que Ponnier père a pris mal aux dents, sous la tente où Gaulet et Fauchon pâtissent de rhumatismes. Les réservistes de la territoriale gardent la bifurcation du chemin de fer, en bonnes gens, trop sûrs que nul ne la menace, pour ne pas regretter tout haut leurs aises perdues.

La Fauchon et la femme Gaulet ont convenu d'aller, à tour de rôle, visiter les vétérans.

Elles ont rapporté que le capitaine de ces braves n'est autre que M. Ernest Baron, le propriétaire du vaste magasin de nouveautés du chef-lieu. Cela a doté de quelque lustre la réserve de la territoriale, pour un moment ; car les lainages, la toile, la draperie, les mobiliers, issus des comptoirs du *Bon Marché Régional*, sont prisés au delà du département.

Soudain, il est apparu à tous les cerveaux paresseux et confiants du village, que la guerre implacable n'épargne personne. La mairie a été avisée du décès de « Hogard (Louis), mort au champ d'honneur ».

L'arrivée du maire à la ferme, a cloué les parents sur place. Le père nettoyait l'abreuvoir. La mère plumait une cane qu'on avait ramassée, le matin, égorgée par quelque belette. Ils en devisaient, raisonnant sur le lieu où tendre le piège et l'appât le meilleur à y accrocher.

M. Notrepain avait tenu à soutenir le magistrat dans sa pénible mission. En route, ils avaient pesé les termes d'un discours précautionneux et patriotique. Leur mine les a trahis. La femme et l'époux se sont regardés, pour lire l'un dans l'autre.

Elle tient toujours la volaille ; mais on voit ses genoux grelotter sous sa jupe et ses mains trembler sur son tablier où frémit le duvet

des plumes. L'homme vient de ranger son râteau contre un mur et, d'un mouvement brusque, il déboutonne son col de chemise. Il souffle d'abord, comme s'il avait couru longtemps ou déposait un fardeau trop lourd à son âge.

« Mon pauvre Jean... ma bonne Mathilde... vous devinez, hélas!... »

L'émotion du maire engage M. Notrepain à prendre la parole :

« La patrie... qui a appelé tous ses enfants.... »

Une vénérable pudeur l'interrompt, à la vue du même geste qu'ont ensemble le père et la mère, pour étancher, d'un poignet, leurs premières larmes. L'homme, d'une saccade de la tête, remercie M. Notrepain — et il demande au maire :

« Tu as donc reçu un papier ?

— Oui... mon pauvre ami... le voilà....

— Ah!... c'est ça.... Alors... notre pauvre Louis... ? »

Le maire avoue la mort en baissant le menton, frappé au cœur, pour avoir connu tout marmot ce soldat tué à l'ennemi.

« Mon bon Hogard... dites-vous que votre fils... moissonné au champ d'honneur.... »

Un sanglot tragique suspend l'exorde pompeux que balbutiait M. Notrepain.

« Ma pauvre vieille, on est bien malheureux, pas! » gémit le père.

Il embrasse à pleins bras sa lamentable femme, et il implore :

« Vaudrait mieux vous en aller.... Je vous remercie.... On n'a besoin de personne, elle et moi.... »

Il ajoute, pour le maire, — humble sous la douleur :

« Puisque ta commission est faite... va!... Laisse-nous.... »

Poli envers le châtelain, il touche au bord son chapeau de paille :

« Bien honoré de votre dérangement, monsieur Notrepain... » fait-il.

Il accompagne ceux qui sortent, d'un regard aveuglé par le souvenir du fils perdu; et il ferme la porte charretière, afin qu'on l'abandonne à son malheur, avec sa femme.

Face à face, ils n'ont, pour communiquer, que des gestes de leurs bras alourdis et des appels de leurs yeux noyés.

« Rentrons, ma pauvre vieille.... »

Elle se laisse soulever et conduire dans la maison. Des plumes s'envolent de son tablier. La cane est à terre, près du tabouret.

« Et dire qu'on se voyait du tracas, pour une belette! » s'exclame Hogard.

La mère soupire :

« Comme ça... on le verra plus jamais.... »

Ils se taisent. Elle reprend :

« On n'aura point son tombeau et on ne saura rien de sa fin....

— Peut-être... avec du temps....

— Après la guerre?

— Longtemps après!... Et encore, si on apprend quelque chose!

— Il pourrait nous revenir?... Des fois?...

— Pour qu'ils nous l'aient mis par écrit, faut que ça soit reconnu vrai. »

Le silence les accable. Chacun songe et parle, de temps en temps, suivant son idée.

« Un si beau et fort garçon.... Ainsi, on venait de le marier!... Et voilà!...

— On ne travaillait que pour lui laisser plus qu'on n'avait reçu.

— Le plus bon sujet du pays!

— Durera-t-on jusqu'à ce que son petit à venir soit en âge?

— Ni buveur, ni coureur, dérangé en rien... et le mauvais sort nous le prend!

— Ma pauvre femme, va!...

— Mon homme, hélas!... Sans le vouloir, il avance notre trou dans la terre, par le sien.

— Il n'aura seulement eu de cercueil, ni de drap, ni une place pour lui tout seul.... On les enterre par tas!... Et lui qui aimait tant notre Gloire-Saint-Blaise!

— L'en voilà loin... de toute façon....

— Je le revois trottant partout, haut de ça!... Et à sa communion!... A son tirage aussi!... Et cet an, qu'il nous était venu faire la moisson, fier de sa culotte rouge qu'il ne voulait quitter pour mieux plaire aux filles.... Oui, le voilà dans la terre avec!

— Pourquoi le nôtre, quand ils étaient tant à pouvoir mourir!

— Ah! la mère, il n'est point le seul! »

Sur ces mots, leur esprit travaille trop pour qu'ils parlent encore. Puis, le silence paralyse en eux la pensée. Elle renaît, après un moment.

« Oui, ma pauvre vieille... voilà....

— Si seulement, il n'a pas souffert!

— On le saura jamais....

— Il aimait tant à vivre!... Ah! notre pauvre gars!... Mon pauvre Louisot!... Te rappelles-tu bien, tout petit, qu'il voulait qu'on l'appelle Louisot?... Et qu'il était mignon, l'été, à courir chemise au vent!!

— J'aurais jamais cru qu'il partirait avant moi.

— Ni moi, bien sûr.

— Et, tout de même, c'est comme ça.... Plus rien n'y changera rien!... Et le fils Ponnier, hein?... Il avait voulu mourir, lui! Et il reste avec un œil en moins.... Et bon à quoi, dis?... C'est la justice de la terre, ça!... »

Hogard en revient à sa première remarque :

« Oui, dire qu'on se tracassait d'une belette, y a pas une heure ! »

La mère est sortie, pour relever la volaille au tiers plumée qu'elle pose sur le tabouret ; et elle rentre.

Son mari, près de la fenêtre, lit, en presbyte, le rapport officiel du décès.

« Ça n'apprend que la mort.... Ils mettent : « au champ d'honneur », comme disait M. Notrepain, ce tantôt !... Ça me console point !... Nos champs à nous, c'en est-il pas d'honneur, à force qu'on y travaille !... Je les donnerais tous, pour me reprendre à suer sur le bien d'autrui, afin d'y ramener notre Louis avec moi ! »

Il se revoit, mettant son fils à la charrue, le conseillant pour creuser droit le sillon, lui montrant à semer de sorte que le grain se répande avec égalité. La mère songe aux trois maladies qu'il a faites. Chacun, ils ont leur part dans le développement du garçon. Que toute sa vie leur paraît courte, parce qu'elle est achevée ! Ils n'ont l'habitude de réfléchir, ni l'un ni l'autre ; ou bien, c'est en agissant. Ils voudraient, par respect humain, s'abstenir de toute besogne. Ils s'entre-guettent, gênés par ce loisir qu'ils s'infligent.

Elle rentre dans la maison. Elle s'agenouille,

devant le crucifix qui porte le buis des Rameaux déjà tout jaune.

Hogard, machinal, a repris son râteau. Soupirant, obligé de s'essuyer les paupières, du poignet. — il racle l'abreuvoir.

Machinale, misérable, en pleurs, cherchant son souffle, rancunière envers le Dieu qu'elle vient de prier, la mère se rassied sur le tabouret et elle se reprend à plumer la cane.

Le ciel au-dessus de la cour est limpide. Un cochet s'essaie à chanter. Les poules gloussent. Une indicible paix est suspendue entre le sol et l'azur.

Des hommes, au loin, par masses, se battent pour la France, à ce moment, et depuis près de deux mois; et, des mois et des mois encore, ils se battront, sans trêve, sous la pluie, par le soleil, dans les ténèbres, dès l'aube, à midi, en plaine, en bois, sur les collines.... Il en meurt, à chaque seconde.... A chaque seconde, il y en a qui tuent, qui ont soif et ne boivent pas, faim et manquent de nourriture....

Ici, la ferme en parure d'automne est calme. La femme plume une volaille. L'homme nettoie l'abreuvoir. N'était qu'ils pleurent, ils sont ce qu'ils étaient hier. Ils pensent à leur fils beaucoup plus, parce qu'ils savent qu'il est mort. Toute la guerre, pour eux, c'est qu'on l'a tué.

Les poules picorent. Une compagnie de per-

dreux passe, au-dessus de la cour, haut, dans l'espace bleu, candide, où toute la bonté de vivre semble montée, où il y aura des étoiles tout à l'heure. Et l'inexorable destin calcule, décide, étendu sur l'Europe à feu et à sang.

Tout à coup, la mère s'écrie, joignant ses mains élancées vers les cieux :

« C'est pas possible qu'il y ait un bon Dieu ! »

L'homme, le front bas, suspend sa besogne pour répondre. Il se tait, anéanti par la peur du blasphème qui lui montait aux lèvres.

Et, de nouveau, de son outil empoigné après avoir craché dans ses mains, il racle l'abreuvoir.

XIX

Marie Fauchon attend elle ne sait quoi, de la journée très chaude. Entre sa vue et l'herbe brillante, les pommiers nouveaux, le ciel uni, d'une lourde magnificence bleue, elle ne supporte aucune présence humaine.

Pour avoir distingué, tout à l'heure, Brévoux, le garde champêtre, dont la tête dépassait la haie du fond, elle s'est retirée, d'un saut brusque, au milieu de sa chambre, comme elle eût fui quelque atteinte à sa pudeur. Elle est allée pour mettre le verrou de la porte, qui était déjà poussé.

Sa réclusion est toujours insuffisante. Elle voudrait soustraire à chaque regard sa grossesse qui l'obsède. Elle voudrait se dérober aux paroles. Les bruits, rares, la sensation du vaste grenier assaillant de sa touffeur les minces cloisons qui délimitent la pièce où elle se retranche, la lumière même, — tout l'irrite, physiquement.

Elle devine sa mère qui rôde en bas, distraite, par l'inquiétude, du travail de la maison et de la ferme. La Fauchon y vague, en

l'émiettant, attirée à la fois vers l'étable, la basse-cour ou l'armoire au linge : son orgueil de ménagère prévoyante. Aussitôt qu'à l'œuvre, ici ou là, elle est détournée par la tentation d'épier, du bas de l'escalier ou de la margelle du puits, ce que « peut bien faire » sa fille enfermée là-haut, farouche, hostile, secrète.

Pour celle-ci, c'est une souffrance intolérable : subir cette sollicitude dont elle ne veut pas, qui la traque, la violente, la suspecte avec une douceur égale, craintive. Dessous, elle sait, en arrêt, ramassée pour reprendre ses droits, l'énergie d'une maîtresse femme passionnée de commandement.

Ce matin, gourmande de respirer à pleins poumons, Marie avait dû pencher son buste hors de la lucarne. Elle se peignait, les coudes hauts, heureuse de la fraîcheur épandue sur sa nuque par sa chevelure grasse. Elle tendait, de ses pores, de ses yeux, de sa bouche entr'ouverte et humide de plaisir, à la rencontre des belles prairies et des pommeraies glorieuses de fruits. Elle vivait, ainsi qu'on l'imagine d'un arbre baigné de l'été, dans l'inconscience absolue de son rôle au monde. Ses mains, à conduire le peigne d'os aux dents rigides ou à lisser les mèches plates, donnaient un rythme à sa perfection charnelle.

Elle goûtait, avec une gourmandise inassouvie et flattée, le repos de son cœur semblable à la paix sur la campagne, — quand sa mère lui a crié, ruinant d'un coup son bien-être miraculeux :

« T'es pas folle, Marie, à garder tes bras levés, dans ton état!... On dirait que tu le ferais exprès pour avoir un accident.... Tu n'es pas raisonnable, vraiment!... Quand on pense... ».

Les oreilles bouchées de ses paumes, elle a reculé, de ce qu'elle adorait, jusqu'à son lit. Jetant le peigne, elle est revenue à la lucarne et l'a close, d'une poussée d'ouragan.

Comme la voix continuait, — elle s'est frappé le ventre à deux poings, et elle l'a pétri de ses dix doigts, et elle a appuyé dessus, de ses poings, haletante, furieuse, répondant aux reproches devenus une lamentation misérable :

« Tiens!... Tiens!... Et tiens!... Si je suis pas libre de moi!... »

Une peur instinctive, maternelle, l'a désarmée. Honteuse, elle a considéré ses mains mauvaises; et elle les a abandonnées à leur poids entraînant les bras.

Une minute d'affreuse angoisse, elle a appréhendé si une douleur n'allait trahir l'effet de sa rage contre l'enfant à naître d'elle. Pour

le protéger, elle s'est étendue sur sa couche où le sommeil l'a surprise, — un demi-sommeil, si léger qu'il était une gaze ou une buée autour d'elle, afin de la dissimuler à l'univers ou qu'elle ne le sentît plus agressif, ni, seulement, capable de l'émouvoir.

Couchée encore, elle avait déclaré, d'une émission trop faible pour permettre la moindre objection, qu'elle n'avait pas faim et s'abstiendrait d'assister au repas.

Il lui avait fallu un gros effort et le mobile d'obtenir, de l'air renouvelé, une aide souveraine; alors, elle s'était traînée jusqu'à la lucarne et l'avait ouverte.

Au lieu de l'impression merveilleuse dont elle croyait provoquer la renaissance et dont le souvenir la portait, la chaleur tout épanouie l'avait embrasée et abattue. La nuque moite sur la couverture de laine, elle attendait quelque signe mystique d'espérance, son regard attaché à la nudité du ciel. La monotonie de ce bleu éblouissant l'obligeait à clore les paupières et un immense dégoût la noyait. Elle se reprenait bientôt d'un impérieux désir de voir si quelque tache, un point, n'étaient survenus dans l'espace d'azur, pour en interrompre la nappe vide. La déception poussait Marie à croire qu'un indice apparaîtrait au ciel, qui correspondrait au pressentiment dont elle était hantée. Elle

attendait, avec fièvre, quelque chose d'où lui vint une grande confiance. L'imprécision même de son vœu le rendait plus ardent. Elle en était hallucinée, dans une excitation insurmontable, ou très abattue soudain. Il lui fallait se lever de son lit, s'y étendre encore, marcher à travers la pièce pour se convaincre des réalités.

A cause de ce miroir au cadre en celluloïd couleur de myosotis, que le fils Ponnier lui a acheté à la fête du chef-lieu, à cause de cet objet qui est là, depuis le jour qu'elle l'y a cloué, heureuse du sens qu'elle attribuait au cadeau, — parce qu'elle le touche et surveille son image apparue dans la glace, elle appelle, de toutes ses forces rassemblées, le bonheur. Il le lui faut, à tout prix. Elle ne s'est jamais vu ces prunelles de feu dans de tels cernes bistres. Elle n'ose aller au bout d'un souhait sauvage qui supprimerait son mari pour la libérer. Elle espère vaguement un soutien de la destinée.

Ce qu'elle combat d'impatience lui rend trop petite la chambre. Elle en sort, à la façon d'un prisonnier qui s'évade. Du spacieux grenier où sèchent des paquets d'oignons suspendus aux poutres du faitage, où il y a des ferrailles, une huche éventrée, — elle choisit, pour s'y étendre, le coin le plus sombre. Et de là, accoudée, le menton sur ses paumes, les pha-

langes pressant ses joues, elle contemple, éperdue, le ciel implacablement bleu, à travers un œil-de-bœuf. Sa pensée s'enfuit par là, bue par l'azur lumineux, traite d'elle par un silence qui aspire, en quoi elle cherche, exaspérée, un sens à son pressentiment.

Et voilà que le chien tire sur sa chaîne, aboie, avertit. La mère le calme et parle. On entend claquer des sabots. Marie Fauohon est curieuse, mais plus avide de la fièvre qui la couvre de frissons. Elle ne sait quels gens sont venus, traversent la cour, retiennent leurs voix. Une rumeur monte, indistincte. Un pigeon roucoule sur le toit. La femme en déduit un présage funeste; et elle écoute l'oiseau, avec une ivresse où elle oublie les visiteurs inattendus que sa mère a guidés dans la maison.

Lorsqu'elle arrive à la grand'salle, ressaisie de la soif de savoir qui l'a chassée du grenier, elle tremble à l'aspect de son beau-père, ployé en deux pour reprendre le souffle. Il finit par s'asseoir sur une des bornes de granit de la porte charretière. Les mains accrochées ensemble à son gros bâton que termine un nœud, il semble son propre fantôme. Un geste qu'il tente, exprime son impuissance à se redresser.

« Fallait point vous déranger, mon pauvre Jean!

— Puisque je t'avais dis que je viendrais ici, t'avais qu'à demeurer chez toi ! »

Marie Fauchon avait reconnu la voix de sa mère. Elle se demandait qui venait de parler ensuite, quand la Fauchon et le maire passent devant elle. Celui-ci la salue et celle-là, en larmes, lui conseille :

« Va dans la salle... où y a ce bon M. Notrepain.... Avec M. le Maire, on va quérir ce pauvre père Hogard... ».

Elle ajoute :

« Il ne peut seulement se mettre debout.... »

Et soudain, crevant en pleurs :

« Ah ! Marie... quel grand malheur nous arrive ! » s'écrie-t-elle, prenant sa fille à pleins bras.

M. Notrepain quitte la salle. Croisant les femmes, il s'excuse et annonce qu'il va offrir son concours à « M. le Maire » pour soutenir « cet infortuné Hogard ».

« Mère, c'est-il que Louis vient d'être blessé ?

— Pire, ma pauvre fille.... Ah ! bien pire !...

— Ça serait donc ?...

— Hélas ! te voilà veuve... pour mettre au jour un orphelin ! »

Les pleurs, les sanglots montent à Marie Fauchon. Ils la vident de tout ce qui, en elle, était rancune, appétit de mal, fougueux désir. Elle frissonne toute, contre sa mère, de

s'avouer, pour la première fois, combien Louis Hogard l'aimait.

Elle n'a pas à feindre quand le groupe des trois hommes franchit le seuil :

« Ah! notre pauvre Louis, mon pauvre père! » gémit-elle.

Il ne peut que secouer la tête et redire à sa bru ce qu'il répétait au maire et à M. Notrepain :

« Voilà qu'il est mort à la guerre... oui.... Qui qu'aurait pu croire ça possible?... Le voilà mort à la guerre, pourtant! »

Il adresse les mêmes mots à la Fauchon qui le baise aux joues en pleurant et, avec Marie, le soutient.

Dans la grand'salle, assis, il laisse au sol son bâton tombé entre ses pieds; et il se prend à dire, très pitoyable :

« On n'aurait jamais cru ça... qu'il devait mourir à la guerre... quand on s'en était venu vous faire sa demande en mariage.... »

Le maire conseille une goutte d'eau-de-vie, pour le « remonter ». M. Notrepain emprunte à ses lectures une phrase patriotique et personne n'en fait cas. Hogard, qui avait refusé le cordial, vide son verre, d'un trait. Sur quoi, il assure que sa femme mourra de chagrin.

« Marie... tu seras bien bonne, de l'aller voir... » conclut-il.

Tout a une importance, en son esprit. Il raconte :

« Elle plumait une cane.... Je curais notre abreuvoir, de ses saletés.... On ne s'attendait point à la misère de cette nouvelle, bien sûr!... »

Cependant qu'ils parlent du mort, de la guerre, de tous ceux qu'elle sacrifie, Marie Fauchon éprouve, à pleurer, un indicible allègement. Elle quitte la pièce et, par une porte postérieure, la maison, afin de ne montrer qu'au ciel, aux arbres, son vrai visage où perce la joie d'être libre.

La pensée du fils Ponnier remplace le mort, envahissante, riche, très bonne. On la dirait issue de la chaleur généreuse versée par l'éther profond sur la gloire verte des prés et des feuilles. Marie Fauchon s'abandonne à ses larmes. Toute amertume s'en va d'elle. La puissance de l'été, lourde de vie, éclatante, la caresse et la pénètre. Simple, cruel et tendre comme la nature, son cœur bat à larges coups. L'amour lui est un soleil qui exalte l'ascension des sèves.

« Pauvre Louis! » soupire-t-elle, sans fourbe.

Seule, surprise d'avoir pressenti le don terrible que vient de lui faire le jour qui va décliner, elle se promet, de toute son âme, au fils Ponnier. Et elle ignore qu'elle ne l'aime tant, que depuis qu'il a souffert par elle.

XX

« Ma soupe serait donc point à ton goût ? »

— Si, mère....

— A te voir la manger, on ne croirait que c'est de bon cœur ?

— Ah ! c'est du cœur que je peux.... »

La tristesse fait à la mère un visage émouvant. Elle a une attitude étroite, des gestes dosés. Elle voudrait se taire toujours. Quand elle y parvient, ses yeux expriment la douleur latente de son âme.

Accoudé, le fils Ponnier les évite, le front avancé sur son écuelle, la tempe gauche étayée d'un poing.

Ainsi qu'un enfant après la réprimande, il s'efforce de manger, par obéissance. La cuiller cherche, parmi les légumes et le pain, longtemps, avant de rien prendre. Il se sait guetté, plaint, sans cesse ; et il devine sa mère très malheureuse.

« Mère... tu es très bonne, vois-tu... mais tu me tourmentes trop, sans le vouloir.... Et faut pas me tourmenter....

— Oh !... Moi qui n'ai qu'amour pour toi !

— Justement!... Je voudrais pas te peiner....
Comment te dire ça?...

— Je voudrais tant, mon petit, te sortir de tes idées!

— Mère, faut me laisser avoir mes idées.... Elles sont ce qu'elles sont.... J'y peux rien, ni personne davantage....

— Si tu te butes et demeures buté, mon garçon....

— Le mal est pour moi, mère.

— C'est là, ce que je voudrais changer.... Tantôt encore, j'en causais avec ton père, à sa garde.... Sans compter qu'il est pris de rhume....

— Ah! oui? le pauvre homme!

— Ça ne serait encore grand'chose, si il ne s'affectait de toi.

— Vaudrait mieux pas l'ennuyer de mon humeur.... A quoi ça sert?...

— A me soulager, donc!... Je me ronge trop, à te voir du malheur... sans rien oser contre.... Bientôt, me faudrait seulement plus souffler... crainte que tu en aies de la gêne!... C'est vrai, aussi!... Où que tu t'en vas?

— Voir au dehors....

— Pour te sauver de mon chagrin!... Dans le temps, tu m'aurais mignottée, au contraire.... La femme a tort de vieillir, même pour son enfant!

— Dis pas ça, mère!... Je t'aime bien, de

même que toujours.... Je suis mal causant.... Faut point m'obliger à des paroles.... Tout reste en dedans de moi.... Mon œil perdu me bouche d'autant plus, on dirait.... Je suis qu'un malheureux qu'on devrait laisser à son ennui.... Je vais demeurer, pour ne pas te contrarier.... Es-tu mieux contente?

— Si tu pouvais manger un brin?... En voulant fort, mon petit?...

— On va essayer, tiens!... Pour te faire plaisir.... »

Avec un gros soupir, le fils se rassied. Il retrouve la pose qui le protège, son cou enfoncé, les épaules retroussant le lobe des oreilles. Il vide la cuiller très pleine, qu'il remplit avant d'avoir avalé. La mère étouffe, de ce qu'elle aurait voulu dire. Elle va et vient.

Il y a encore une grande coulée de soleil, oblique, jaunâtre, sur le seuil. Elle raccourcit, de minute en minute. La cour, très propre, silencieuse, déserte, a un air mélancolique et abandonné.

Depuis deux jours que la nouvelle pèse sur le village, la ferme des Ponnier est la seule maison dont les hôtes n'aient pas évoqué, entre eux, Louis Hogard, mort à l'ennemi.

Maintenant, la guerre étreint Gloire-Saint-Blaise comme si le canon y tonnait. Il n'est,

désormais, aucune sécurité dans les cœurs. Les absents les occupent, plus impérieux, de par une délégation tacite de cette première victime locale sacrifiée à la défense commune. Quelque chose persiste, qui lie fortement les êtres, plus qu'ils ne l'étaient.

Le père Chouette a célébré la France, devant chez Jarriot cadet, d'une façon qui a maintenu coi le menuisier. Boutin Jules a déclaré qu'on ne jouerait plus aux quilles, *A l'Épi qui boit*, avant la paix conclue sur notre victoire. Et il est allé au bourg se fournir de couleurs, pour préparer à sa clientèle des quilles tricolores.

Ceux du pays, qui bataillent au loin, on se garde de les juger, sinon pour la louange. Le père Brévoux nomme, avec une égale considération, tel qui braconnait et tel dont les droits de chasse étaient authentiques. On admet que le maire et M. Notrepain soient soucieux.

Plaisantes jusque-là, dans les propos, à cause de leurs menus griefs contre un service monotone, au froid des nuits, à la chaleur des jours caniculaires, les vétérans de la territoriale participent de la gloire funèbre de Louis Hogard, parce qu'ils ont un fusil et des cartouches.

Nul ne sait les pensées du fils Ponnier, à propos de son rival trépassé en soldat.

Il boit, faisant signe qu'il lui faudra une se-

conde « bolée » de cidre, aussitôt, pour que « coule » la lourde soupe mangée presque froide.

« Prends garde à te noyer l'estomac, » recommande la mère, la cruche prête à verser.

Le fils tend son bol :

« Rien qu'à moitié », consent-il, en preuve de soumission.

La rasade lampée, il paraît dispos à la Ponniér, pour subir une offensive de la prévoyance maternelle.

« Là-bas... à leur poste, sur le chemin de fer... j'ai pas causé seulement qu'à ton père.... Bourre toujours ta pipe : je vas te dire après....

— Vaudrait peut-être mieux pas ?

— Eh ! si !... Te voilà ta raison de retour, mon fils.... Causer n'engage personne sur l'heure.... Des fois, aussi, on trouve motif à bien faire, en se parlant avec confiance.... Tu peux pas vivre toujours renfermé dans toi, non plus!... C'est pas d'un chrétien.... De la part d'une bête, même, ça étonnerait le monde.... Bouge-toi pas : je vas te quérir le feu pour ta pipe.... Si, si, mignon!... Tiens : allume-la !

— Merci bien, mère.

— J'ai donc causé aussi, à Fauchon.... Laisse-moi te dire, voyons!... Tu te boules en hérisson, sur mon commencement.... Tous, on ne souhaite que ton bien.... Ah ! puisque je te le dis!...

— Mère, il y a des maux sans remède.

-- Je mesure mieux que toi ta convenance.... Autrement, ça servirait-il, d'être la mère?... Naturellement, avec Fauchon, on a parlé de son gendre.

— Il peut le regretter : il l'a assez voulu pour sa fille, quitte à me faire tort !

— Fauchon reconnaît sa faute, en ça.... C'est un homme sans mauvaise fierté.... Qui n'est point sensible aux biens, dis-moi?... Il a vu plus d'avantages, pour sa Marie, chez les Hogard, que de notre côté....

— Lui fallait s'en aviser plus tôt.... Il nous a laissés nous engager, sa fille et moi.... Il pouvait nous empêcher....

— Sans discuter là-dessus... j'ai pas seulement causé à Fauchon.... La Fauchon était venue, rapport au malheur de Louis... et je m'en suis retournée avec elle.... Femme à femme, la franchise est plus facile.... Ah ! la rusée a tourné autour du pot assez longtemps !... Mais, comme on passait les Grandes Pierres, elle m'a confié que sa Marie ne pense qu'à toi.... Je te le jure pour vérité, mon enfant !... Tu demeures bée, sur ma nouvelle ?

— Peut-être que d'être borgne m'empêche de voir le meilleur côté des choses?... Je ne saurai jamais que la trahison de Marie Fauchon, quand j'étais au service.... Je serais mort à

cause d'elle, bien 'avant qu'elle soit devenue veuve... avant même ses nocés !... La voilà enceinte aussi.... Si je n'ai plus de rancune, je suis sans amitié pour elle.... Et je ne pourrai plus en avoir jamais !...

— Ta voix se casse de chagrin, mon pauvre petit, pour me dire ça.

— Si j'ai du chagrin, il m'arrive d'autre part que de Marie Fauchon.... Qu'elle redevienne fille, que mon œil perdu se ressuscite bien voyant... et je consentirai à lui rendre le sentiment qui me l'avait fait rechercher.... Les effets de son offense se voient sur ma figure.... Au dedans, la fille a encore causé plus grand ravage....

— Elle n'a pas voulu qu'il t'arrive tout ce mal : tu le sais bien !... Elle ne pense qu'à toi, je te le répète !... Elle l'a dit à sa mère.... La Fauchon serait venue me trouver ici pour me le rapporter, à défaut de notre rencontre d'aujourd'hui.... Marie laissera son petit à venir, dès la naissance, à ses parents... ou à ceux de Louis... comme ça serait ta volonté.... C'est un vrai gage qu'elle tient à toi, me semble !

— Moi, je ne tiens plus à elle.

— On dit ça, sur le moment... et puis....

— Je le redirai demain pareil, et de saint Jean en saint Jean, ma mère, sans me renier parole !... Si tu as accepté de sa mère une commission, que sa mère lui porte ma réponse :

c'est trop tard... aussi bien que pour me rendre mon visage d'auparavant ou qu'elle retourne fille, comme elle me plaisait bien.... Je ne veux les restes de personne, si laid foutu que m'ait changé mon malheureux sort... par la faute à cette garce !

— Voilà que tu t'emportes !... Mon fils, tu ne t'en doutes, va : il te reste gros d'amour au cœur.

— J'endure un grand dépit, d'être un bon à rien, quand y a la guerre !

— Pour mourir, tel ce Louis Hogard, sans une messe ni le chapelet des siens ?...

— Sa mort le monte au-dessus de moi.... Et tous ceux qui reviendront de la guerre, ils seront au-dessus de moi.... Et je serai le dernier d'ici... le dernier de partout, puisque, partout, les hommes seront partis à se battre !

— Tu es injuste pour toi : tu n'as point refusé le service.

— J'ai déserté, en voulant me faire mourir, qu'a dit le colonel.... Mère, tu peux pas bien comprendre ça comme moi.... Ta Marie Fauchon, en ce qu'elle est cause de tout, je n'ai que détestation à son adresse !

— Si elle venait chercher ta réponse, pourtant, un soir ?

— Mère, elle entrerait par la grande porte,

que je sortirais par la grange.... Ainsi je ferai à l'instant... si tu poursuis de me vanter une famille qui mériterait moins de blâme, de m'avoir tué en une fois.

— Na!... Voyons!... Échauffe-toi pas, mon garçon!... Je ne cherche en tout que ton contentement.... Et ton père aussi!... Ah! bien hors Gloire-Saint-Blaise, il n'y a langues que prêtes à faire foi qu'en moissonnant le froment de tous... pour pas un merci que tu aies voulu recevoir des bonnes gens... personne n'aura mieux fait que toi, par ces temps de dureté!... Tu as de l'honneur, mon fils.... J'ai de l'orgueil à te le rappeler, quand tu t'abaisses à plaisir.... C'est-il qu'elle est finie de fumer, ta pipe... ou si elle est seulement éteinte?... »

Le fils Ponnier tape, à petits coups, sa pipe contre le bord du banc. Elle verse un minuscule tas de cendres que sa paume balaie. Il voudrait anéantir ainsi le passé. Borgne, comme il ne voit les choses qu'à sa gauche, il lui faudrait ne jamais se souvenir des événements qui ont précipité ses jours en débâcle. Il bourre de tabac sa pipe refroidie, hochant la tête, l'échine accablée.

« Où que tu te sauves donc, mère? » demande-t-il, pour avoir entendu une fuite de pas, à sa droite.

Il se retourne, pour y voir. La Ponnier arrive

au milieu de la cour où parviennent Marie Fauchon et sa mère, en noir. Les deux femmes baissent ensemble le visage, aux premiers mots de leur hôtesse. Le fils Ponnier sort, délibérément droit, la face haute d'un homme sans reproche ; et il gagne la grange.

Il y hésite, une seconde, au pitoyable bruit d'un sanglot. Parce qu'il a peur d'aimer encore Marie Fauchon, il fonce sur la porte, l'ouvre et, l'attirant après soi, se sauve par la sente buissonnière. Le soir l'y accueillié. C'est un soir violet, tiède, tout rempli de murmures, surchargé de parfums. Entre le jour défaillant et la nuit adventice, c'est un soir compliqué comme le cœur du pauvre homme.

XXI

D'abord, Marie Fauchon n'a rien voulu entendre. Les consolateurs atteignent rarement le vif d'une peine. Ils l'irritent, même s'ils ne hâtent pas trop leur fourniture d'avis ou de conseils. Tour à tour, les deux mères s'obstinent à répéter qu'un garçon n'évite une femme que par l'orgueil de cacher son amour.

Marie n'oubliera jamais le maintien du fils Ponnier pour passer devant elle sans paraître la voir, le pas rapide et sec. A cette seconde, elle a eu de la haine. Aussitôt, ce sentiment s'est humilié. Sa plénitude est devenue celle d'une adoration suppliante, qui révolte Marie, d'éclater aux yeux des deux mères. Elles assurent que l'homme partagera cette passion. Elles empruntent à leurs souvenirs des exemples de pareilles victoires féminines. Leur accord excède Marie Fauchon. Elle aspire, loin de ces bavardes, à pleurer sur une destinée que l'une d'elles au moins a voulue ainsi, par âpreté paysanne. Elles poursuivent, assaillant de gestes et de mots un mutisme, une immobilité, où elles voient des gages de soumission, et qui

déroberent une âme farouche, volontaire, ramassée sur soi, pour un élan désespéré dont elle suppute la faillite.

« Tu n'as qu'à nous laisser conduire ton intérêt, Marie....

— Eh ! que oui, donc !... Ta mère dit bien le vrai.... Le garçon n'est taureau à se laisser saisir aux cornes.... On l'aura mieux de biais.... Il ne tardera de se rendre, une fois surpris.... Tu verras, tu verras, Marie....

— Notre église s'est point bâtie en un jour, non plus !

— Justement !... Sans compter que mon fils est glorieux de se montrer son maître....

— Dame ! c'est aussi de son âge.

— Et il est chaud du bonnet !... Je dois reconnaître qu'il a passé par de ces tourments qui marquent la meilleure nature.... Comme le blé tarde à se remettre droit, après une grosse lavasse qui l'a couché, il n'est encore le garçon qu'il était.... Cette guerre aussi l'embrouille dans ses idées.... Si je vous disais que le soir, des heures de rang, je suis là, chez moi... et je suis sa mère, enfin !... à n'oser même lui causer !... Me faudra trouver le bon joint, vois-tu, Marie.... Ah ! je saurai le trouver, ou, alors, que le loup me croque !

— En tout, faut attendre le bon moment.

— Oui, ta mère que voilà... et moi... on

l'amènera, ce nigaud, à vouloir être heureux à te rendre heureuse.... Tu n'as point de faute sur la conscience.... Je suis première à t'en rendre justice, pour vouloir que tu deviennes ma bru.... L'enfant que tu feras sera né de mariage valable.... Pour être rendue à l'homme de ton premier choix, par bon mariage aussi, devant maire et curé... tu n'en auras que plus de considération, auprès des bonnes gens.... »

Elles eussent continué, soutenues par leur importance et très sincères, si la jeune femme n'avait hurlé son besoin de calme et de solitude :

« Pour l'amour de Dieu, ne vous mêlez de nous, l'une ni l'autre!... Qu'on le laisse tranquille aussi bien que moi!... Y aurait eu que nous, on serait loin de gémir comme on fait, chacun de son côté.... Ma mère vous dira que j'ai voulu me jeter au puits de chez nous, tant elle me tourmentait sur mon mari et sur votre fils, m'ame Ponnier!... Elle peut vous assurer que je fais aucun mensonge.... Je recommencerais... et pour aller jusqu'au bout de mourir... si on se mettait de traverse dans ma vie... même par amitié!... Je ne veux tenir mon bonheur que de moi... et votre fils, de son bon cœur, sans personne qui le pousse à moi, contre son idée....

— Marie... puisque tu es bien venue, ce

soir... et que tu étais consentante à laisser ma'me Ponnier parler d'abord à son garçon?

— Mère! mère!... j'ai peu la tête à des disputes.... Je vous accorde raison à toutes les deux, si vous voulez.... Mais voyez la pauvre femme que je suis.... Comme vous auriez pitié d'une gueuse des routes, donnez-moi votre même pitié....

— Tu n'es guère arrangeante, ma fille....

— La contrariez point.... Elle n'aurait qu'à se buter aussi.... Suffit de mon fils pour ça....

— Ah! où que tu cours, Marie?

— Où je n'entendrai que moi, avec mon cœur qui me bat en cloche!... Vous m'excuserez bien, m'ame Ponnier?... C'est point manque de respect pour vous....

— Viens que je t'embrasse quand même....

— Ah! volontiers....

— Mais tu vas chez nous, Marie?

— Où voudrais-tu donc que j'aille!... »

Son départ les consterne, tant qu'elle est sous leurs yeux, lamentable, qui se traîne plus qu'elle ne marche. Bientôt, elles se répandent en griefs contre la dureté filiale, et Marie recouvre le pouvoir de courir.

Cent mètres à peine l'ont épuisée. Elle se ploie pour reprendre haleine et elle s'adosse au mur de la grange, afin de ne pas défaillir.

Devant elle, c'est la haie toute proche; car

elle a tourné, dans un sentier. Ses ongles s'attachent aux crevasses du plâtre. Elle regarde la nuit naître du soir, au ciel et entre les branches des ronces. Quelques étoiles seulement approfondissent l'espace. Une ombre rase le sol. Elle semble l'humide souffle de la terre d'où monte une fraîcheur..

Par tous les sens, Marie Fauchon s'offre à la nuit douce qui gagne. L'été s'éloigne, dans le jour en allé. La formation des ténèbres prépare l'automne. Le chemin creux disparaît. La mélancolie des choses obscures endort la détresse de Marie Fauchon. Les parfums végétaux composent un hymne de senteurs qui s'étend, s'élève, double l'ascension d'un silence limpide. Parfois, une branche appelle, à cause du déplacement de quelque oiseau. L'âme prêterait la vie aux pierres, tellement le merveilleux de la nature, partout épars, incite au goût des miracles.

La conversation animée des mères arrive, par bribes, sans que Marie Fauchon se soucie de l'une ni de l'autre. Elle accueille leurs voix, comme les multiples sons de la nuit, tranquillement. Sa douleur diminue peu à peu. Elle voudrait ne bouger jamais plus, vivre là, ne plus réveiller son cœur. Elle distingue ses mains aux doigts croisés sur son ventre grossi. Elle pardonnerait à Louis Hogard, s'il revenait d'entre les morts. Elle songe à la guerre. Elle

se la représente, naïvement, par le souvenir de troupes joyeuses qu'elle a vues, une fois, vers ses treize ans, cantonner à Gloire-Saint-Blaise. Elle a beau savoir que, par les jours actuels de violence, les soldats meurent, l'image persiste, de leur entrain, de leur jeunesse gaie. Ils tiraient l'eau, de ce même puits où elle se serait jetée pour éviter la domination maternelle. Ce rapprochement la ramène à mesurer son abandon et son malheur.

Elle jalouse le sort de son mari : pour lui tout est résolu. Elle le plaint, d'avoir pu attendre la sépulture, oublié contre une haie, longtemps peut-être. Une scène d'autrefois surgit de sa mémoire.

Il y avait un très vieux colporteur qui traversait le canton, de trimestre en trimestre. A chaque retour, il paraissait plus cassé ; et sa pacotille d'almanachs, de papier à lettres, de prophéties imprimées, tentait moins les acheteurs. Le dimanche qui suivait une Toussaint, par une claire matinée que Marie Fauchon se rappelle éclatante après une semaine de brumes, des fillettes, dont elle était, avaient reconnu le marchand, à sa longue houppe marron, et à sa boîte plate, peinte en bleu-blanc-rouge, enrichie de clous jaunes, à la tête hémisphérique toujours bien astiquée. Il était couché par terre, les jambes en chien de

fusil, la face sous son immense chapeau de feutre. Comme il n'avait répondu aux quolibets ni aux rires des gamines, elles s'étaient enfuies, l'épouvante à leurs trousses. Le garde champêtre averti — c'était déjà Brévoux, — était allé voir « ce qu'il en était ». Ensuite, les gendarmes étaient venus. Bien des mois plus tard, à l'école des filles, on parlait encore du vieux nomade. On baissait la voix pour déplorer sa fin solitaire advenue nul ne savait quand, ni si elle avait été douloureuse. Les plus hardies des écolières que son cadavre avait chassées du chemin, n'avaient osé y passer que le printemps revenu, parce que l'enfance a une imagination toute neuve au printemps.

Et voici que les heures les plus tendres de ses fiançailles, émeuvent Marie Fauchon. Avec le fils Ponnier, elle aimait à marcher par des soirées semblables. Il la laissait parler. Elle se taisait bientôt, pour faire comme lui. Elle finissait par sentir les regards dont il la caressait. C'était très bon. Ils allaient, côte à côte et la main dans la main. Il arrivait qu'à la même seconde, chacun éprouvait le besoin de serrer ses doigts aux doigts de l'autre. Le même bonheur immense leur venait de cette pression chaste. Quand il y avait ce dais infini d'étoiles, tel que ce soir, leur commun rêve de s'appartenir y plongeait si avant qu'ils oublièrent la

terre et les baisers. Qui leur eût annoncé, alors, qu'elle épouserait Louis Hogard, ils lui auraient ri au visage.

Tout à coup, une brise qui se lève anime les feuilles et la ténèbre tressaille. Marie Fauchon écoute, avec une ferveur physique et de son âme. Un brin d'herbe des pacages de Grandille, comparé à l'étendue entière du domaine, l'un des plus vastes de France, est plus que cette femme ne croit être, enveloppée de ce souffle, de ce murmure et de l'obscurité. L'air courant pénètre sa chevelure et lui flatte la peau. Sa vue, son ouïe, accueillent le triple délice de la nuit complète, maintenant, où le chemin creux n'a plus de bords. La sensation exquise est meilleure que nulle autre jamais. Sous cette caresse qui la baigne, Marie Fauchon se reprend à espérer. L'enfant qui remue en elle ajoute de l'humain à l'ambiante mysticité. La future mère attend sa chance meilleure, de cette vie qui va naître de la sienne et commence à s'en séparer.

« Mon petiot... mon petiot... » soupire-t-elle.

Quelle prière a valu jamais cet appel à l'intercession d'une créature dans sa prime faiblesse, auprès de l'aveugle et farouche destinée qui déchaîne, surveille, propage encore, au loin, la plus grande guerre entre les peuples!

Dans cette brise où le cri maternel a passé, en route pour le silence dont nul ne sait la

leçon profonde jusqu'à son propre évanouissement final, — dans cette brise, arrive soudain, légère, fine, à peine sensible, une odeur de tabac qui brûle.

Marie Fauchon la hume, avec un plaisir dont la tête lui tourne. Elle devine, à tout et à rien, que c'est le fils Ponnier qui fume sa pipe et vient.

Elle entend des pas, — des pas lourds, lents, d'homme pensif, désolé, sans but à sa promenade qu'une apaisante mobilité.... Elle espère, de tout son être, de toute l'âme, ivre de la maternité dont elle vient d'avoir la révélation, — elle espère, elle veut, que ce soit le fils Ponnier, ce passant poussé vers elle, à cette minute qu'elle croit le bonheur possible, pour eux deux.

En effet, c'est le garçon, la tête dans les épaules, ses mains empochées, la pipe à la bouche.

« C'est moi... ta Marie... » fait l'amoureuse, d'une voix qui tremble.

Elle barre la route, dans l'attitude d'une suppliante.

« Faut-il donc que je m'en retourne faire le grand tour pour rentrer chez moi ?

— Pourquoi, dis, que t'as pas voulu me laisser te causer ?

— Ah ! quand on n'a rien de trop bon à se dire, chaque parole est de trop.

— Me voilà libre de moi, à présent.

— Tu manqueras point à te remariar, Marie....
Sans sortir de ta nouvelle famille, ton défunt
laisse assez de cousins!

— Pourquoi es-tu méchant pour moi?

— Tu vois bien, qu'il vaut mieux nous
éviter....

— Je n'ai jamais aimé que toi.

— A preuve que tu es grosse d'un autre!

— Oh!... quand tu sais bien....

— Tu ne me prouverais pas que ma bouche
ment, tout de même!

— Tu montres un mauvais orgueil, et tu me
vois la plus malheureuse de ce qu'on m'a fait
faire... pas contre toi seulement... mais contre
nous deux.... »

Pour cacher son embarras et son émotion, il
vide sa pipe et la met en poche.

« Contre moi et contre toi... » reprend Marie
Fauchon.

Elle lui enlace le cou, les mains rejointes sur
la nuque puissante.

« Voyons, Marie.... Voyons....

— Ah! je t'aime toujours!... Je t'aime encore
plus!...

— Marie.... Je....

— J'ai jamais voulu que toi!

— Puisque je te redis....

— Tais-toi.... Tu renierais ton cœur, par

fierté... et tu me ferais trop grand mal.... Ah ! puisque tu m'aimes aussi, gros bête !... »

Ce baiser qui les engage de nouveau, le plus ardent, le plus enthousiaste, le plus ingénu sans doute que leurs lèvres eussent encore échangé, Marie Fauchon ne l'avait point prémédité et le fils Ponnier ne l'avait pas craint.

Ils sont heureux, sans arrière-pensée, aussi loin du passé que de l'avenir, éblouis par le cadeau d'un présent qu'ils souhaiteraient éternel, s'ils pouvaient autre chose que d'en jouir.

XXII

« Elle ne bouge plus qu'une eau d'étang... ou bien, c'est une torpille... comme cette femme, vous vous rappelez, à une foire du bourg, dans le temps... qu'on lui donnait la main... et que ça vous faisait si drôle, par tout le corps.... »

Ainsi, la Fauchon expliquait les irrégularités d'humeur de sa fille, à la Ponnier. Celle-ci assurait qu'il y avait du mieux, chez son fils. Il économisait autant les mots, certes, et n'était pas porté à rire, plus qu'autrefois. Néanmoins, il avait des attentions pour elle et des tendresses. Il supportait même qu'elle lui parlât de Marie.

« Je n'abuse point de la permission, faut le dire; mais, je me laisse bien tenter, des fois.... Oui, il se pourrait que l'idée de reprendre le mariage avec votre fille fût déjà moins contraire au garçon.... Tel je le connais, buté dans sa volonté, trop glorieux pour paraître céder, faut que les premières paroles viennent de lui.... On prend l'homme avec la patience. Avec elle, le plus jaloux de nous

mener se rend à nos fins... et il croit encore nous conduire!... J'ai vu ça avec le père, dans notre ménage.... Oh! les débuts, à l'entendre et le voir, il m'aurait commandée sur la couleur de mes cottes aussi bien que la grainée des poules.... A présent, il ne se moucherait point sans mon avis.... Ça sera pareil avec le fils, pourvu de ne le brusquer sur rien.... Il viendra à son heure, me débiter son chapelet... que votre Marie lui plairait plutôt qu'une autre... qu'il vaut autant s'établir jeune.... Me semble l'ouïr parler comme ça... en peu de paroles, à son habitude.... Mais j'aimerais pourtant connaître s'il n'y a quelque manigance entre eux....

— Y en a, n'en doutez point!

— Je le flaire ainsi que vous.... Une preuve de rien du tout me donnerait plus de confiance que dans ma jugeotte.... Ma grand'mère Bonache répondait à maint propos : « je crois que ce « que je vois, sauf exception pour le bon « Dieu. » Je lui donne raison entière, d'après mon expérience....

— Marie recherche bien votre société, quand vous venez me voir....

— Et elle est douce... même flatteuse, je dirais!... C'est de là que je pars, pour croire à du nouveau, entre elle et mon fils.... Se sont-ils vus?... Sont-ils à présent d'accord?

— On saurait, qu'on les aiderait à se découvrir!

— Naturellement.... Votre bout est le meilleur pour ça : une fille se confie plutôt qu'un garçon.

— Ah! pas la mienne, si vous saviez!... Une plaie, si on la heurte de face, un de ses mauvais jours... oui! une vraie plaie d'Égypte, comme disait l'ancien curé!... »

Sans cesse, la même conversation entretenait la curiosité des deux mères, depuis la rencontre de leurs enfants.

Le fils Ponnier avait obtenu de Marie Fauchon le secret sur leur aventure et la promesse qu'ils s'évitieraient l'un l'autre, pour empêcher les commérages.

Il jouissait d'un apaisement heureux. Il en devenait sociable, presque gai souvent, mêlé aux réunions qu'il avait fuies d'abord, devant l'atelier de Jarriot cadet ou au débit de Boutin Jules, les dimanches.

Désœuvré, il condamnait moins ses loisirs. Une ceinture en laine d'épaulettes et en crin, tressée à la bobine pendant ses repos de soldat, il avait entrepris de la défaire, pour la recommencer, selon un mode plus solide qui lui avait répugné autrefois par sa lenteur. Ce travail excessivement méticuleux et monotone, le distrayait, au lieu de lui rappeler la caserne, la

guerre et son devoir déserté. Il pouvait songer en toute quiétude à sa Marie Fauchon. Une belle nuit récente la lui avait rendue, si enthousiaste à accroître de repentir son amour ! Il espérait, comme il avait désespéré, sans borner son élan. Il avait « mangé son pain noir ». Chacun paie son lot de misère en ce monde. Les jours meilleurs arriveraient pour lui, — et ce ne serait pas trop tôt !

Penché sur la bobine, attentif à nouer les mailles en retirant la laine rouge ou le crin blanc des cinq têtes des épingles tutrices tour à tour, il prolongeait sa tâche, malgré le crépuscule, afin de se prouver que sa vue ne fatiguait pas : la force de son œil perdu, passée dans son œil sain, le rendait capable d'un double service. Il oubliait sa cicatrice à la joue, sa bouche oblique, son orbite vide. Le passé, l'avenir, dépendaient de Marie Fauchon. Elle l'aimait ; elle lui avait révélé combien il la chérissait toujours. La fanfare de cette joie suffisait à couvrir, par sa réalité de chaque seconde, les échos du canon, des champs de bataille, de l'héroïsme, de la mort, qui, de loin en loin, parvenaient à Gloire-Saint-Blaise.

M. Notrepain expliquait, d'après ses lectures, la marche des Russes vers l'ouest, la contre-marche des nôtres, dans la direction du nord, depuis la bataille de la Marne qui avait sauvé

Paris. Il ne tarissait sur l'héroïsme des Belges ; et cela étonnait le paysan, plein du souvenir des tâcherons venus des Flandres, du Hainaut, du Brabant, du Limbourg, qui moissonnaient à la faucille, placides, économes, soumis, silencieux, s'accommodant d'être parqués dans les étables, les granges, entre leurs longues journées de dur travail.

Le maire défendait le gouvernement, lorsque le bourgeois en villégiature, replet, abrité des coups, raillait les ministres et leurs innombrables satellites réfugiés à Bordeaux pour « y organiser la victoire », selon la forte parole d'un historien.

Le père Chouette frondait le magistrat, le rentier et leur public, en homme qui a fait la guerre, ne se paie point de phrases, la ressuscite, effroyable, et, par la solidarité qu'elle fomente contre l'ennemi, supérieure aux plus généreux mouvements de l'intelligence, puisque leur synthèse n'a pas encore assuré la paix du monde.

L'exaltation réveillait sa mémoire. Il descendait, de sa cabane, sur la place, quand il avait bien bu de sa vieille eau-de-vie. Alors, tout cassé, fourbu, branlant du chef et de ses membres, il jetait quelque épisode de sa vie martiale à travers les commérages de ces gens qui n'avaient affronté aucun champ de bataille. Il

se refusait à entendre ce que l'on rapportait, des événements actuels : la guerre, c'était celle de 1870-1871, où il avait accompli sa part.

Son regard terne s'allumait de jeunesse, aux noms de Coulmiers, d'Orléans, d'Yvré-l'Évêque. Ses poings secs, jaunes, couverts de taches terreuses, semblaient brandir des trophées, dans sa fureur de balbutier, pour dépeindre des actions foudroyantes. Cette victime d'une existence précaire, accablée sur sa fin par l'abandon : la femme, la compagne des jours, des nuits, la confidente des pensées et des silences vides, mise à l'asile départemental des fous, — ce résidu fragile d'une fortune toujours chiche, avili maintenant d'alcool, devenait un vainqueur au zénith du triomphe !

Il disait les Bavares culbutés par sa compagnie, la forêt du Mans retentissante de leurs appels d'effroi, un ravin, hérissé de grands châtaigniers, où le sextuple écho multipliait aux oreilles la fusillade, coup par coup, et la charge sonnée par le clairon. Chaque note enlevait nos hommes, déchiquetait le courage de l'adversaire, le leur livrait, de dos, fuyard, son mufle ramené de profil par l'épouvante de mesurer l'avance inéluctable des baïonnettes !

Ayant dit, prévenant les commentaires de ces inutiles prêts à périr pour tout effort, il se crachait dans les mains, les essuyait à sa

blouse et, les leur montrant, il affirmait par un juron qu'elles sauraient encore bien tenir le chassepot; — et il remontait chez lui, vociférant qu'ils étaient une race de propres à rien, des lâches, des bandits, au cœur de la France!

Loin d'eux, haletant, une bave à la bouche, les prunelles flamboyantes, il les invective encore, comme il parvient à sa cabane, un après-midi. Il s'accroche au chambranle, pour les décrier, à pleins poumons, de vivre sur un sol qu'ils ne défendent pas. Par son âme où la simple grandeur du devoir martial rempli a laissé une lumière, il doit, au lieu des ronces, des arbres et des cailloux de la sente, voir une multitude garée du risque et réunie en parlement, avec ses aises. Il est un accusateur terrible, dans cette solitude. Son échine redressée, le menton sur un de ses bras allongés contre un montant de la porte, les jambes tendues sur ses sabots fermes au seuil, il incarne la grandeur épique d'un prophète.

Le fils Ponnier qui musardait par là, le cerveau farci de ses amours, reçoit chaque mot du vieillard, comme une balle qui les massacre. Il s'approche, pour se rendre compte, par la vue. C'est bien le père Chouette, ce hurleur, et pris de boisson.

Cependant, il dépasse sa stature au milieu des

choses et sa signification parmi les hommes. Quelqu'un inspire ses lèvres et les arme de ce souffle vengeur. Sa voix, pour prononcer : « toute la France ! » sombre dans un infini de tendresse, d'où elle s'élance, rauque et brutale, décernant l'injure aux mauvais serviteurs du pays.

Soudain, il se tait, il décroche ses doigts du chambranle, et il se ploie en deux. Tâtonnant avec ses pieds, secoué d'une toux, grelottant de sénilité sous sa blouse, il reprend sa place exacte sur la terre, au regard du fils Ponnier, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans sa cabane.

Et celui-là rentre en lui-même, des espaces d'avenir où il vagabondait, depuis quelques semaines, heureux, à la suite de Marie Fauchon. Il entend sa conscience lui reprocher une tentative d'égoïste bonheur, quand tous les hommes de son âge, ses aînés, ses cadets, se battent sans lui.

Louis Hogard lui paraît très grand, d'être tombé pour la patrie. Que pourrait accomplir sa veuve, qui égalât jamais cette pleine destinée ? Que sera-t-il jamais, lui, comparé à ce mort, aux soldats qui reviendront de la campagne, ainsi que le père Chouette est revenu de l'autre guerre ?

L'attrait de Marie Fauchon domine soudain ces pensées. Il se dénie le droit de la faire

souffrir de nouveau, après avoir accepté de nouvelles accordailles. L'amour lui gonfle le cœur. La passion anéantit la récidive de ses scrupules. Ils lui soufflent, finalement, qu'il se mariera avec Marie Fauchon, par pitié pour elle avant tout.

Le besoin de la voir, sur-le-champ, pour effacer l'impression que lui a causée la « comédie » du père Chouette, pousse le fils Ponnier vers le village.

M. Notrepain y énumère les qualités du soldat britannique et ses défauts. Il explique ces derniers avec une complaisance en quoi survit, à son insu, un sillage de ses sympathies enthousiastes pour les Boers et leur patriarcal président Krüger. Il annonce la supériorité des troupes canadiennes, à cause de leur filiation française. On ne les avait pas encore éprouvées contre les Allemands ; mais il les garantit expertes à l'arme blanche, souples, capables de la fine initiative que nos « pioupious d'un sou ont apprises aux Anglais par l'exemple ». Il ennue assez son monde, par le ton doctrinal de sa causerie. Les écouteurs le délaissent un à un, pour grossir l'auditoire du menuisier.

Jarriot cadet appelle le fils Ponnier, d'un signe, comme il allait, au hasard, du côté du Parisien ; — et il l'accueille, disant :

« Tu tombes bien, fils Ponnier, toi qui faisais

des manœuvres, y a encore une année.... »

Invité à trancher, entre l'orateur et Brévoux, le garde champêtre, qui disputaient à propos des prérogatives du généralissime sur les commandants d'armées, le borgne ne donne raison à personne, d'assez méchante humeur, uniquement pour avoir vu Jean Hogard déboucher sur la place.

De loin, le fermier, agitant une lettre, réclame les services de Jarriot :

« Cadet, lis-moi donc ça à nos bonnes gens !

— De bon cœur, mon pauvre Jean.

— C'est un écrit du capitaine de mon défunt garçon... pour me faire savoir que sa mort était bien.... Dame ! tu vas leur dire, plutôt, comme c'est mis là.... »

Une rumeur approbatrice accueille ces mots et on presse le menuisier de lire. Au préalable, il invite son concurrent en ambition tribunitienne :

« Venez donc écouter, monsieur Notrepain.... Vous n'êtes jamais de trop, d'abord... et puis ça vaut mieux que les inventions de vos sacrés journaux de Paris !

— Écoute ça, mon garçon ! » conseille le vieil Hogard au fils Ponnier, en lui serrant la main.

Assuré d'une attention respectueuse, Jarriot cadet lit, avec importance :

Monsieur,

Vous aurez été officiellement informé du décès de votre fils, mort au champ d'honneur. Je me fais un honneur de rendre témoignage au soldat Louis Hogard, qu'après s'être vaillamment conduit en toutes circonstances, dès l'arrivée de ma compagnie sur la ligne de feu, il est tombé glorieusement, face à l'ennemi, ayant déjà dépassé son devoir et proposé pour le grade de caporal.

Son capitaine regrette de l'avoir perdu et vous prie, Monsieur, d'agréer les sentiments de sa douloureuse sympathie.

Le lecteur clappe, ainsi que sur un coup de bon cidre ; et il restitue la lettre au destinataire. On réclame le nom de l'officier.

« Moulin, que je crois ? » dit Hogard.

Le menuisier corrige, le papier en main et l'œil attentif :

« Ça pourrait être Moulin.... Il me semble voir un « de », par devant.... Ce qui ferait que c'en serait un de la noblesse, ce capitaine-là.... »

Il ajoute :

« Tu as de quoi d'être fier, mon pauvre Jean !

— Oui... et ça me porterait à le regretter le double... si je n'avais déjà tout le chagrin qu'un

père peut connaître, de son fils unique mort en pleine ardeur.... »

Pendant la lecture, le fils Ponnier s'est pris à trembler, de tout son corps. Il regarde Jean Hogard s'en aller, tête basse, et qui tire de sa poche un immense mouchoir à carreaux.

Géné par les discours que l'on commence à échanger, il s'en va aussi, lentement, le front penché. Il ne lui souvient plus que le dessein de voir Marie Fauchon l'avait attiré au village. Il ne se représente pas qu'elle a été la femme de ce soldat. Il pense que son capitaine, à lui, allait le proposer pour caporal ; qu'il serait entré en campagne avec les galons et en aurait gagné de supérieurs, peut-être....

Le chemin, jusqu'à la ferme de ses parents, lui paraît le plus triste. A sa mère, alarmée de lui retrouver l'expression farouche et sombre dont elle le croyait guéri, il répond :

« Ah!... je pense à tous mes copains qui sont à se battre... à moi qui ne fais rien de bon.... Et la vie me pèse, voilà! »

XXIII

Octobre déclinant tisse autour du village, le matin, des rêts de brumes; et, dès cinq heures, les toitures entrent dans les ombres de la longue nuit. Souvent, il pleut, ou de hurlantes ventées tordent les arbres, ébranlent les volets contre les murailles. L'automne suspend au-dessus des âmes une menace mystérieuse, à croire que tout va finir avec l'année. Déjà, l'on vit davantage chez soi, on s'y calfeutre. Les nouvelles de la guerre surprennent les cerveaux paresseux, ainsi que quelque courant d'air, un cou tiède.

De nouveau, Marie Fauchon n'existe plus pour le fils Ponnier. S'il se la rappelle, il nourrit de l'humeur contre l'amour et la beauté dont elle le tente. Il la hait, d'avoir causé, par sa trahison, l'invalidité qui le met au rang des galopins et des vieillards, lorsque la France appelle au drapeau tous les hommes. S'il a perdu un œil, l'autre a double clairvoyance, jurerait-il; et il suffit d'un œil, pour viser.

En outre, sain, robuste, il se sent la force de deux gaillards vigoureux, une souplesse d'ado-

lescent, un courage prêt à risquer l'impossible.

Il envie, d'un élan farouche, Louis Hogard « tombé glorieusement, face à l'ennemi, ayant déjà dépassé son devoir, et proposé pour le grade de caporal ». Ces mots du capitaine le désolent, trop lourds à son souvenir.

Ils ont créé une atmosphère d'héroïsme à Gloire-Saint-Blaise. Le père Chouette oublie quelquefois ses propres faits guerriers, pour bégayer l'éloge du défunt. Le fils Ponnier voudrait répondre que, sans son malheur, il fût entré en campagne avec les galons de laine, et qu'il aurait bientôt gagné les baguettes d'or. Il se tait, par bon sens, et sous l'empire d'un orgueil que blesserait sa propre justification. Il se cache si bien, dans la ferme, que sa mère ignore où il peut être. Il choisit, pour des promenades qui le harassent, les chemins détournés où personne ne puisse le rencontrer.

Cependant, les racontars les plus capables de l'aigrir sont toujours ceux qui l'atteignent. Il a eu connaissance, par exemple, d'une lettre où l'instituteur, blessé dans un combat nocturne, à l'arme blanche, en Woëvre, aspire à la prompte guérison de son épaule déchiquetée par un projectile à bout portant, pour « rentrer dans la danse » et « verser, s'il le faut, son sang jusqu'à la dernière goutte, au service de la patrie sauvée des hordes germaniques et

remise, par la victoire, à la tête de l'Europe libre »

Comme si ce n'était assez d'un mort, et de ce blessé qui se flatte, aussi, de recevoir les soins de très grandes dames, dans « un des plus magnifiques hôtels du monde, aux Champs-Élysées » — le fils Ponnier doit encore de ressentir davantage la honte de son inaction et de sa sécurité, à ce que son père s'ankylose de rhumatismes, à la bifurcation du chemin de fer, où l'humidité le transit sous la tente ou posé en sentinelle. Et le bruit a couru, d'un malheureux de quarante-huit ans, réserviste de la territoriale, décédé à l'hôpital du chef-lieu, d'une pleurésie gagnée, en vêtements de toile, sur un pont et dans la barque dévolue à la surveillance fluviale.

Chacun participe au sacrifice commun, et le fils Ponnier en est exclu. Les apports de l'existence quotidienne le blessent assez, dans cette condition de paria, pour qu'il ne se représente plus ses camarades de chambrée, au feu. Les noms, les singularités de traits ou de caractère, échappent à sa mémoire. Il a perdu l'habitude d'interroger, quant à son régiment, M. Notrepain qui emprunte aux journaux de Paris ses vues d'ensemble et de détail sur la guerre.

Il voudrait qu'un charme l'endormît, jusqu'au retour de la paix. C'est là ce qu'il trouve, pour

une journée, dans la fatigue assommante de ces marches à travers les labours, les bois, sans boire ni manger, sous les averses ou dans la tempête, saoul de solitude, enivré de fuir toute parole, l'oreille et l'œil avides du moindre son, du moindre mouvement, qui le détournent de songer à soi par rapport à la furieuse aventure où tous les Français virils sont engagés.

Et voilà qu'une de ces courses dont il serait heureux de ne pas revenir, place devant lui, tout à coup, la Roubuque. C'est une orde femme à chair molle, d'où la jeunesse s'en est allée, par cinq couches en cinq ans, qui lui ont laissé deux jumeaux râblés et une fillette, issue la première de ses larges flancs. Son homme à l'armée, elle vit du secours municipal, mieux que durant la paix, quoiqu'elle geigne à toutes les portes.

« Tu me donnerais bien un coup de main, pour me charger de ça, fils Ponnier? »

Elle montre un énorme fagot de bois mort qu'elle a fait.

« Volontiers, la Roubuque. »

Mais, la gaillarde l'arrête, qui se penchait vers le fardeau :

« Y a point presse.... Ah! laisse-moi souffler.... Déjà qu'il m'a fallu rassembler ce tas, c'est point de l'emporter tout de go qui me remettra les reins!... Jésus, Marie! qu'on a de chien à vivre! »

Du poignet au coude, de chaque bras, elle s'essuie le nez et les lèvres, attendant un mot du garçon.

« Le coin est heureux pour ramasser le bois ; seulement, faut y venir et s'en retourner ! » remarque-t-elle.

Un gros rire sensuel la secoue, devant la gêne du fils Ponnier.

« Te souviens-tu qu'on venait par là nous amuser, dans le temps que la chemise te sortait des culottes et que je paraissais une grande, auprès de toi ?

— C'est pourtant vrai !

— Y avait ce pauvre fils Gaulet... qu'on a porté en terre, depuis!... Et le fils Meunier, donc... qui a bien tenu ce qu'il promettait de mauvais... en ne revenant plus de la ville, après son congé, retrouver sa femme....

— Il doit être parti, à présent, comme les camarades.

— C'est pas ça qui console la Martine Gerbois.... Elle continue de jaunir, d'avoir été laissée.... Et tu verras que son vaurien d'homme... autant que le mien d'abord!... se retirera de la guerre sans un ennui.... Y a que les bons pour pâtir.... La vie ne change point, quoi !

— Tu as des nouvelles de Roubuque ?

— Où que j'irais les prendre?... Il saurait

écrire, il ne se donnerait le tracas d'une lettre, pour sûr!... Ah! je vis bien tranquille de lui : on ne perd jamais un écu de plomb!

— Tu manques donc d'amitié pour lui?

— Comment garder son amitié à un homme qui boit plus qu'il ne gagne?... Avec mes trois marmailleux... et que j'en pourrais avoir deux fois ce qu'ils sont!... m'aurait fallu un bon sujet de ta façon, vois-tu!... Je peux te le dire, vu que je suis plus vieille que toi.... Grand Dieu! tu n'as que faire de rougir pour tant peu!... Allons... aide-moi à me charger le dos... mon préféré d'autrefois! »

Sans ce dernier trait, le fils Ponnier se fût chargé du fagot. Ployée sous les branches, elle vire pour ajouter, en guise de merci :

« C'est pure vérité, que je te préférerais.... »

Lui, revoit toute son enfance, ses jeux, ici, sous ces arbres, Meunier, Gaulet, la Martine Gerbois, que la Roubuque a nommés, — et Marie Fauchon, leur cadette à tous. On ne l'y avait emmenée qu'une seule fois. Elle avait pleuré, tout le long du retour, les jambes trop courtes pour suivre la troupe méchamment amusée par son désespoir de gamine. Il était resté en arrière, avec elle, réglant son pas sur celui des petits sabots, la consolant, la portant, un bout de chemin, peut-être moins pour la soulager que pour lui paraître plus fort et plus grand.

Ce voyage, au loin des années, le ramène brusquement à l'actualité. La Roubuque disparaît, là-bas, à la patte-d'oie, dans le sentier pierreux dont l'hiver fera un torrent. Marie Fauchon est veuve. Elle sera mère, bientôt. Si elle eût été bonne pour lui, il ne serait pas ce « propre à rien » qui s'ennuie, que sa force inutile accable, ce borgne, condamné au repos, lorsque la patrie exige de tous ses fils le plus dur, le plus grand, le plus beau travail solidaire !

Il y a quelques jours, causant avec Chantorne, à la halte, il a vu passer un train de prisonniers allemands. Ses muscles se sont roidis et ses dents grinçaient, à l'aspect des casquettes sans visière. L'homme d'équipe observait, cependant, la pauvreté, la fatigue des visages, la tristesse des regards, et que c'étaient de « malheureux bougres bien à plaindre : des hommes, après tout ! » Le fils Ponnier résistait mal à l'attendrissement, lorsque la vue d'officiers, la face hautaine et cruelle aux vitres d'un wagon de première classe, le rendit à sa froide fureur :

« Tu vas pas plaindre ça, pourtant ! » s'était-il écrié.

Chantorne avait expliqué qu'il bornait sa commisération à la troupe. Il se justifiait, montrant, au passage ralenti du train, les plus jeunes, imberbes, les plus vieux, la barbe

grise, pareils à nos conscrits et à nos territoriaux, l'air pas plus sauvage. Encore une fois, il eût convaincu le fils Ponnier, lorsque, le convoi s'étant arrêté un peu au delà de l'abri de la station, un capitaine, ses larges épaules hors de la portière, avait commandé, agitant une bouteille de champagne vide :

« Eh ! l'homme !... Donner de l'eau pour boire ! »

L'employé serait accouru. Le paysan l'avait retenu par un poignet, protestant :

« Tu vas pas obéir à un ordre de Prussien, quand même ! »

Il avait expliqué son geste, à l'ennemi :

« En France, on demande poliment... ou bien, on se tape ! »

Un terrible juron guttural avait retenti. La bouteille s'était écrasée, en miettes, sur le bord du quai bref et sur le ballast, aux pieds de Chantorne.

« Le train ne serait pas reparti, tu m'aurais vu l'arranger, ce cochon ! » avait déclaré le fils Ponnier, blême de colère.

Seul, traversant ce bois, piétinant une pourriture humide, il éprouve le même courroux épouvantable, à se rappeler la servilité de Chantorne et l'arrogance de l'officier. C'est une figure qu'il n'oubliera jamais. Qu'il aurait pris plaisir à la marquer de ses poings ! Ces traits

•bouffis d'autorité, il les étend à tous les soldats de Guillaume. Avec quelle joie, il prendrait la place d'un vaurien comme Roubuque, dans le rang, et, ensuite, ses obligations de famille, la compagnie de sa femme lourde et sale, sa misère au foyer le plus pouacre de la commune, qu'il les accepterait d'un cœur hardi, pour la satisfaction de taper dans le tas, à la baïonnette, de la crosse, de vider son magasin à répétition, de le recharger, de sentir cette odeur de la poudre qui le grisait déjà si fort, aux manœuvres, que, lancé à l'assaut d'une batterie des manchons blancs, sourd à l'ordre du clairon, il aurait continué, jusqu'à ce qu'il eût ouvert un chemin à son arme dans la poitrine des artilleurs!

Son exaltation dure encore, quand il arrive à la ferme, boueux, en sueur, les canines mordant à sa pipe qui, pesant sur sa lèvre, lui fait une bouche rogue.

« Cré nom, que t'es rouge, mon garçon!... Quelle figure tu m'apportes! »

Il pense que, la tête sur le billot, il ne saurait dire, afin de la sauver de la hache, quels chemins il a suivis pour rentrer, ni s'il y a vu des gens. Sa mère l'étonne, par une apparence finaude et douceuse qui rompt avec son expression habituelle.

« Ton père va mieux, tu sais!...

— Ah !

— Je le suis été voir.... J'ai profité de la carriole à Boutin Jules qui montait par là et m'a reprise à son retour.... Faut dire qu'il se plaint que tu le négliges....

— Il me fait guère défaut, lui !

— Lui... passe encore!... Mais y en a d'autres... à se plaindre que tu les délaisses.... »

Elle le caresse, des yeux, afin de ne le fâcher et qu'il ne bronche. Elle a peur d'insister et elle s'irrite de ce qu'il montre un tel défaut de curiosité.

« Quels autres ? » fait-il, après un temps.

A son tour, elle prolonge une pause, avant de répondre :

« C'est que je m'en suis revenue avec Marie Fauchon.... Elle m'a tout dit....

— Tout quoi ?

— Tu voudrais encore te cacher de moi, quand elle m'a tout dit !

— Si elle a parlé, c'est pour mentir.

— Vous ne vous êtes point remis d'accord?...

— Un moment, j'ai faibli, c'est possible.... J'ai eu tort.... Si elle t'a tout conté, elle t'a dit que je lui ai défendu d'en parler, alors ?

— Là-dessus, mon gars....

— En ce cas... puisque tu es tant portée pour faire les commissions du monde... tu pourras,

mère, apprendre à Marie Fauchon, de ma part, qu'y a plus rien de fait entre moi et elle.

— Hélas, mon Dieu !

— Elle m'a encore trahi en te causant de nos affaires... comme elle m'avait trahi une première fois....

— Tu ne peux pas... parce qu'elle a confié à ta mère... son chagrin de ne plus te voir....

— Elle devait respecter une défense qui vient de moi.... Et puis, je veux plus d'elle!... Et puis, je ne me sens de taille à remplacer son défunt.... Un héros, à ce qu'ils disent tous!... Quand, moi, je suis le borgne du pays!...

— Elle t'aime si fort !

— N'empêche que je manquerais toujours d'un œil pour la surveiller!... Non pas!... Tu peux lui dire ça : il va en revenir assez de la guerre, quand ce sera la paix, pour qu'elle trouve mieux que moi pour l'épouser....

— Qui donc que t'as pu voir en route, pour me revenir pareil, mon pauvre enfant ?

— Mes pensées, mère!... toujours les mêmes... qui me font courir lieue sur lieue, sans que je les quitte... et qui me causent bien grand mal!... »

Il se laisse prendre la tête et la bercer, triste infiniment, très douloureux, plein d'un âpre goût de la mort qu'il ne saurait définir. Les mots de nourrice, maternels, de la pauvre

femme, exaspèrent en lui cette vocation du néant. Peu à peu, la mère apaise, de son murmure, sa propre alarme, au lieu du chagrin qu'elle voudrait endormir, derrière ce front brûlant à sa joue et dans ce cœur d'homme qui bat à si rudes heurts irréguliers. Les entrailles qui le concurent, perçoivent chaque choc, comme un appel au secours. Ils n'ont, à eux deux, qu'une seule vie inséparable, sous l'influence du désespoir. La mère presse un peu plus ses paumes sur les tempes en fièvre, pour témoigner qu'elle ne se tait point par manque d'amour.

Au bout de quelques minutes, le fils Ponnier se dégage, doucement. Le cerveau vide, il demande, par besoin de parler :

« Vas-tu servir la soupe, mère ? »

Et la femme de répondre, toute tendresse, comme s'il n'eût échappé à sa protection, par la puissance du temps :

« Oui, mon tout petit... mon tout petit, rien qu'à moi !... »

XXIV

Comme naguère il avait fauché, le fils Ponnier s'était mis aux semailles, avec l'orgueil de son effort pour tous, sans salaire ni remerciement, son labeur dédié à la patrie.

Quand il fouillait la poche au grain, pour en extraire la poignée à répandre, le grain lui semblait vivre, connaître l'immense bienfait à jaillir de son retour à la terre, prévoir la gratitude unanime de ceux qui la défendaient. Pour leur soutien, il avait hâte de germer, de croître, de se multiplier dans l'épi, de mûrir, de choir sous la faux, de sécher en meule, d'être battu, vanné, moulu en farine blanche, d'être le pain nourricier, le pain auguste et pur, auxiliaire de la victoire, et qui, la paix obtenue, referait un beau sang rouge à la France saignée, contuse, mais libre et fière à pied-d'œuvre, le regard haut sur son avenir plus vaste, à l'avant-garde des nations!

Encore, le borgne a fait son devoir et au delà. S'il lui prend d'aller fumer sa pipe sur la colline couronnée des six peupliers que ses yeux de marmot pouvaient croire les supports du ciel

sur le village, où que voie son œil unique : dans la vallée, en plaine, aux flancs du mamelon, toute la belle terre noire ne verdira que grâce à sa formidable volonté de semeur !

Il a commencé par le champ des pauvres. Il a lancé le grain plus lourd aux domaines du riche. Jean Hogard est venu le voir au travail, sur ses biens, les mieux exposés et d'un seul tenant. Et le vieux, de satisfaction, a redressé l'échine, pour la première fois depuis son deuil.

Enfin, le gars a terminé par les arpents des siens. Il a eu tout juste la force d'aboutir.

Dans la courbature de ses muscles, il a recouvré la paix de sa conscience d'où s'élève une large tendresse vers autrui. Marie Fauchon, qu'il avait durement rabrouée parce qu'elle avait divulgué leurs nouvelles accordailles, il n'a pu la maintenir à l'écart. Elle l'a bientôt reconquis, non seulement par sa douce adoration. Il éprouvait avec enthousiasme la certitude d'avoir mérité un rayon du bonheur qu'il croyait avoir préparé pour les foules, en semant le blé des soldats.

Marie aime à se taire, auprès de son promis. Ils ont des lieux de rencontre où la curiosité ne les décèle point. C'est chaque soir, après le souper. La nuit leur paraît les bénir. Ils se blottissent en elle, frileusement, chastes de

pensée et de chair, heureux d'être engagés l'un à l'autre, sans surprise hostile désormais possible.

Leur apaisement étendu à tout Gloire-Saint-Blaise et aux communes des environs, ils se refusent aux échos des batailles. Les armées s'accrochent, se fuient, se terrent, canonnent; elles minent le sol; elles se surveillent par la cavalerie et les avions, se tâtent dans les escarmouches; elles préparent la destruction et la consomment. Eux, ils sont un couple tranquille, qui attend avec foi sa récompense.

Le fils Ponnier ne l'évoque même pas en paroles. Il y songe, dans une joie grave qui l'invite au silence. Marie Fauchon lui apportera du plaisir et des devoirs. Il a dépouillé toute jalousie. L'enfant de Louis Hogard sera son enfant, de même le grain des autres était son grain, tandis que son geste égal le répartissait, à la volée.

Les morts pour la patrie ne deviendront tout à fait des morts qu'à la disparition du dernier témoin qui ait connu le plus obscur de leurs immobiles phalanges; — et, alors, ils renaîtront dans l'Histoire.

« Tu sais bien... on le gardera avec nous, ton petit... », murmure le fils Ponnier.

La femme, ravie, n'en croit ses oreilles. Il insiste, tellement sa générosité le flatte :

« On l'élèvera... comme un à nous deux... avec les autres qu'on pourra avoir ensemble, plus tard.... »

Elle entre dans une extase surhumaine. Un lait de blancheur coule en elle. Noyée de calme, elle s'imagine que l'enfant qu'elle porte partage son bonheur étonné et sans bornes. Elle jouit d'une béatitude où la maternité s'exalte et où d'idéales prémices annoncent l'amour filial.

« Je ferai jamais de différence entre celui-là et ses cadets », ajoute le garçon.

Il ôte sa pipe de ses dents, pour conclure net :

« Je suis pour la justice. »

C'est la seule phrase que la future mère n'ait pas comprise entièrement et qui, par le ton, exige une réponse :

« Je ferai toujours comme tu voudras », dit Marie Fauchon, avec ferveur.

Ils sentent, tous les deux, que le maire ni le prêtre ne les assujettiront à une promesse plus solennelle. Ils la savourent, jusque dans l'avenir très lointain qui les ralentira, affaiblis, pareils à ces arbres où quelque fort système de branches desséchées maintient un squelette noir à côté du verdoyant feuillage.

S'ils ont eu jamais leurs deux cœurs fondus en un seul, c'est sous l'influence de ces paroles tombées du fils Ponnier parce qu'elles étaient

mûres en lui, et de cet acquiescement définitif de Marie Fauchon à tout ce qu'il voudra d'elle. Ils réalisent leur union parfaite, côte à côte, dans cette nuit qui les épouse et protège leur isolement. Ils ne pensent pas à un baiser, et leurs mains entrelacées se détachent. Moites un peu, elles acceptent la fraîcheur nocturne avec un agrément très fin. Ils sont trop heureux, pour avoir rien à se dire. C'est l'heure de rentrer. Marie Fauchon est conduite par quelque guide si mystérieux que l'idée lui traverse l'esprit, de l'étoile montrant aux rois mages la route vers Bethléem. Elle regarde le ciel criblé d'astres. Ses yeux reviennent à la terre sans désillusion : son ombre et celle du fils Ponnier se marient, sur le sol velouté par le clair de lune.

Quand ils arrivent, leurs deux ombres longues qui grimpent à la porte, ont l'air de la pousser. Marie Fauchon a un sourire de fillette contente. Ses lèvres sous les lèvres de son fiancé, prise dans un embrassement fort, de tout son être monte à lui, sans un mot ni un soupir, la reconnaissance éperdue de sa maternité, pour la place qu'il a promise à l'enfant d'un autre, au foyer où elle obéira.

Et lui, de retour à la ferme, sa mère étant à tricoter, il l'a bousculée d'un bonsoir joyeux, disant après, tout d'un souffle :

« Si ça vous convient, au père, à toi et aux

Fauchon, on se mariera avec la Marie, dès ses relevailles! »

Elle en demeure éberluée, les doigts accrochés à la laine, une des grandes aiguilles glissant des mailles.

« Quoi donc, mère!... Vas-tu pas en revenir?

— Bâille-m'en le temps, aussi!... L'as-tu dit à Marie Fauchon?

— Je crois bien que non.... Mais ce n'est de sa part que ça clocherait, il me semble!

— Là-dessus, je dis plutôt comme toi.... Toutefois, mon garçon, pourquoi que vous n'en avez point causé ensemble?....

— Par la bonne raison que ça m'est venu après l'avoir quittée, devant sa porte, en m'en revenant....

— C'est ton père qui va être content!... Et Fauchon aussi!...

— Et toi, mère?

— Je reste saisie, moi.... T'es un garçon à vous surprendre toujours.... J'ai crainte d'être trop vite contente.... Si tu allais encore te dédire?

— Qu'est-ce que tu vas chercher toujours plus loin que le but!

— Dame, mon petit, tu t'étais déjà remis avec la fille, et ça a cassé....

— J'en avais-t-il soufflé mot à quiconque?

— Pour ça : non.

— A ce soir, je t'en parle-t-il ?

— Oui.

— Et de mon seul gré ? sans que personne me pousse ?

— En effet, mon garçon.

— Par conséquent, mère, tu dois trouver que les circonstances ne sont plus pareilles.

— Je demande qu'à te croire, puisque je vois ton soulagement dans ce mariage... qu'il va te remettre à vivre comme tout le monde.... C'est qu'elle t'aime bien, la Marie Fauchon !

— Elle est bien plaisante, comme elle est.

— Et, de son côté, ils ont plus de biens que du nôtre....

— J'en gagnerai, pour les mettre d'équilibre.... Mes bras vaudront plus d'une belle pièce de terre, jusqu'à ce qu'ils soient usés !

— Ma foi, tu causes mieux que le curé, quand ça te prend !... Viens que je te bise un coup, pour cette bonne chose d'entendue.... »

Leur étreinte nouée, puis relâchée, la mère et le fils se contemplent, satisfaits.

« C'est que c'est pour ton père que je tricote, sais-tu bien !... Il attend après des chaussettes, le cher homme.... Ah ! il me manque une aiguille.... Elle aura coulé quelque part : regarde voir un peu.

— La voilà, mère.

— Merci.... Je voudrais finir ce pied-là....

L'autre est prêt, de dimanche soir.... Tu pourrais demain porter la paire au poste.... En même temps, tu mettrais au courant ton père et Fauchon....

— Tu te méfies encore de moi?

— Eh! que tu es nigaud!... Je dis : demain, rapport aux chaussettes et que Ponnier pourrait s'enrhumer à les attendre.... Pour la nouvelle, tu aurais mauvais cœur à la cacher d'un jour à ces hommes qu'elle réjouira bien.... Ils n'ont déjà pas tant d'occasions de se gaudir, devant leurs rails et leur pont, le jour et la nuit, sans changement d'un congé... d'un seul pauvre jour de congé, depuis la mobilisation!

— Allons, j'irai demain, mère.

— Et tu leur porteras deux bonnes bouteilles.... Une qui sera toi, supposément, et l'autre, ta belle Marie.... Ils auront le plaisir de vous marier dans leur gosier, eux et leurs camarades.... Ça portera bonheur à tout le monde!... Et maintenant, gagne-moi ton lit, mon garçon. Cœur content ne remplace point le dormir.

— Et toi, mère?

— Je tarderai peu.... Seulement, je vais avancer ma chaussette... et puis, je suis trop remplie d'aise pour toi : je chasserai le sommeil, en pensant à tout ça.... Je vas le ruminer là, quitte à brouiller ma laine... »

Près de sortir, son fils l'entend exprimer tout haut sa quiétude :

« Je serai bien heureuse d'avoir une bru. »

Faisant sa ronde par la ferme, en maître sérieux qui ne reposerait sans avoir constaté l'ordre partout, le fils Ponnier découvre une raison suprême à son propre bonheur, dans la joie que les autres y glaneront.

Le souffle chaud de l'étable lui caresse la face, dès l'entrée. L'haleine puissante et lourde des vaches s'enfle et décroît. Il écoute en pleine confiance. La belle bête à ses pieds couchée, il lui souvient que le père et lui craignaient pour elle, l'examinaient, la palpaient, projetant de la conduire au vétérinaire. Le tocsin avait sonné à toutes les paroisses, subitement. Ils étaient descendus du pré sur la place. Brévoux lisait le décret de mobilisation. Le lendemain, Ponnier et ceux de son âge étaient postés où ils sont encore.

Dans l'énorme agitation préludant à la guerre, on avait oublié la vache. Elle a guéri toute seule. Le fils Ponnier se promet de dire cela, demain, aux réservistes territoriaux. A l'idée de les amuser par le récit de la cure merveilleuse, il se prend à sourire.

Et tout simplement, il pense, par analogie, que sa Marie Fauchon, au lieu d'être à un autre

pour toute l'existence, lui est rendue sans qu'il ait eu à agir, meilleure peut-être et plus aimante. Il médite là-dessus. Rien ne cloche dans la ferme. Quand il s'allonge entre les draps de son lit, il s'est assez bercé de l'illusion que les choses s'arrangent d'elles-mêmes, pour que le sommeil commence aussitôt son siège progressif, l'étourdisse, et, sur ses ailes grises au battement mesuré, l'emporte à l'avenir.

XXV

Le fils Ponniera pris en tremblant, cette lettre que le facteur lui a tendue.

Sa mère brûle de curiosité, incapable de tenir en place, à voir le garçon considérer l'enveloppe, la retourner, au lieu de l'ouvrir.

Les ongles aux cheveux, il interroge, à mi-voix :

« De qui ça peut bien me venir ? »

La Ponnier finit par lui répondre, avec humeur :

« Ouvre-la, tu verras bien ! »

Il hésite, questionnant toujours cette écriture inconnue, de son œil appliqué qui s'en détourne pour se fixer sur un coin du sol ou du ciel, trahissant l'effort de son cerveau.

La femme s'écrie, à bout de patience, moitié figue et raisin :

« Il n'en sortira crapaud ni souris!... Tu te tourmentes la tête à vouloir deviner, quand tu saurais déjà celui qui t'écrit, si tu voulais ! »

Souriant et craintif, saisi d'une appréhension vague dont il a un peu honte, il déchire un bord de l'enveloppe, s'excusant :

« Ça m'aurait plu, de trouver d'avance celui qui a pensé à m'écrire.... »

La mère arracherait le papier, de ces doigts lents à accomplir la facile besogne trop délicate pour eux. Enfin, la lettre apparaît.

« Il n'a pas eu peur de t'en mettre, ton ami ! »

Il y a trois feuilles. Le fils Ponnier n'a jamais vu tant d'écriture à la fois. Un respect domine son envie de connaître le signataire. Cela excite l'impatience de la femme. Il parcourt les quatre pages, ouvre lentement la seconde feuille, avant d'arriver au nom, sur la dernière.

« Ah ! c'en est un de mon ancien régiment : Louis Edme.... Je t'en ai causé, des fois.... Celui qu'on appelait : le chemineau, tu sais bien ?

— Oui, oui.... Un pas grand'chose, quoi !

— J'ai jamais dis ça, mère.... Qu'il ait pensé à m'écrire, c'est pas d'un mauvais cœur, en tout cas.

— Non, pour sûr.... Mais, ces gens qui n'ont pays ni toit, ils valent qu'on s'en méfie plutôt....

— N'empêche... après mon malheur, quand je m'en suis revenu à la compagnie pour me faire désarmer... de tous les bon'hommes, y a encore eu que lui à me bien parler.... On avait de l'estime l'un pour l'autre.... »

Elle le voit parti pour ses rêveries qu'elle redoute.

« Viens t'asseoir dans la salle.... Tu vas me lire ça tout haut.... »

Il suit sa mère, amusé de lui sentir cette fièvre de savoir, qu'il voudrait partager.

« Tu boirais bien un coup de cidre, pour te préparer la voix ?

— Non... pas la peine....

— Ah ! l'auras-tu regardé, ce papier, Dieu de Dieu ! »

S'installant pour lire, à califourchon sur le banc, un coude au bord de la grande table lisse, il exprime sa surprise admirative :

« Je l'aurais jamais cru savant assez pour écrire aussi long, d'une seule fois ! »

La Ponnier tricote déjà, allant à sa chaise habituelle :

« Je t'écoute, tu sais.... Tu peux commencer....

— Voilà.... Faudra pas m'arrêter, parce que, sur la lecture, j'ai jamais été bien fort.... Et l'écrit, c'est encore plus malaisé à s'y reconnaître que sur le journal....

— C'est toi qui t'arrêtes d'avance !... Va donc !...

— Il me met : *Mon vieux Ponnier*.... C'est vrai, qu'on avait bien de l'amitié ensemble.... On était voisins de lit.... Le sien était contre le

bas-flanc.... Le mien, tout le premier auprès.... Tu as raison, mère : un léger coup de cidre me préparerait bien le gosier : il se serre, l'animal !

— Surtout, te bouillonne pas le sang, mon petit.... »

Les lèvres près du bol, le fils Ponnier souhaite :

« A la tienne, mère... et à ce brave Edme qui a pensé à m'écrire !

— Oui, à sa bonne santé, à ce pauvre garçon !

— Alors, voilà ce qu'il me met....

Mon vieux Ponnier,

Ça fait bien des jours et des semaines que je me dis que ça serait trop bête de passer l'arme à gauche, comme tant de camarades, sans avoir une seule fois causé un peu de tout ça, avec quelqu'un que j'estime. J'ai pensé à toi tout naturellement, n'ayant personne de proche et parce que je t'ai vu dans le malheur, dans le moment que tu as eu ta réforme. Si tu savais la quantité qu'ils sont à avoir quitté le régiment, depuis toi, pour trouver la mort au bout de leur chemin ! Y a des blessés et des prisonniers, faut te dire ; mais, en tout, au jour d'aujourd'hui, on reste sept, de ceux qui étaient du départ, avec les réservistes qu'on avait reçus pour entrer en campagne. Si notre capitaine

est toujours là, c'est pas faute à lui de s'être mis en avant plus qu'à son tour; et s'il a passé lieutenant-colonel et commande le régiment depuis un bon bout de temps, tu peux te dire qu'il ne l'a pas volé. On a commencé par aller dans la Belgique. C'est là que notre colonel a rendu ses galons à la mort. On a connu ce que c'était qu'un chef, à le voir prendre notre tête pour charger. Quand il est tombé, on était plusieurs à se disputer sous la mitraille pour le sortir de là. La colère qu'il soit mort nous a jetés sur les Boches, fallait voir, et je peux te dire que j'étais des hommes qui ont démolé leurs artilleurs sur les canons. On n'a pas été beaucoup à revenir de cette affaire. Après, on nous a fait pivoter, avancer, retourner où qu'on venait d'en partir, traverser des trois, quatre fois, le même patelin. On n'y comprenait plus goutte. Moi qui aime pour plancher les routes et leur ciel pour toit, j'en avais une indigestion. Je me serais plutôt carré dans une cabane à cochons, si j'avais eu à choisir, pour ne plus voir ces champs de betteraves qui n'en finissaient pas et tous les pays sans âme qui vive. En fin de compte, on ne faisait que de reculer; et ça nous embêtait, à cause que c'est le contraire de notre tempérament. On a vu, quand ça a été la bataille de la Marne, que c'était une combine à Joffre pour les avoir. Tu parles, alors, si on s'en est donné de bon cœur! Il va sans dire que ça bardait pour nous,

mais on leur faisait autrement de dégâts. J'avais tant de fois bu le vent de ces coins-là, que j'ai pu rendre des services de guide et dans des patrouilles. La garde prussienne à un moment a été poussée sur des terrains pourris, collant comme une glu, et nos lebel, avec les fameux 75 que tu as dû en entendre parler, massacraient là-dedans, que j'en étais presque écœuré. On est revenu sur une petite rivière qui s'appelle le Grand Morin, où j'avais fait une belle pêche, un jour, l'année d'avant mon tirage au sort. C'est à cet endroit que ça a été le plus dur de tout. Domonges a trouvé la mort à côté de moi. Tu te le rappelles bien : c'est celui qui avait si tant de taches de son sur la figure, que je l'appelais l'homme en or, pour rigoler. Le petit riche de la chambrée, Jincourt, ce type à manières qui se vantait toujours qu'il avait des autos, qui ne pouvait avaler que du pain de fantaisie et fumer que ce tabac jaune qui donne mal à la tête, il est mort aussi ce jour-là. Le pauvre Majauret a reçu un morceau d'obus qui lui a fait avaler son clairon jusqu'au tiers. Je l'ai pas vu ; mais Charillon m'a juré qu'il avait vu le clairon aplati sur la bouche à Majauret et que sa main qui le tenait et toute sa figure n'étaient qu'une bouillie rouge. Il a fait quelques pas dans cet état avant de s'étaler sur le ventre pour plus bouger. Charillon a passé sergent et il est probable qu'il sera bientôt sous-lieutenant. Le double, le fourrier, les officiers, l'adjudant-

chef, les sous-offs de réserve, tous les bonhommes de la 2^e : morts ou blessés, mon pauvre vieux ! On n'est plus, de ceux de ton temps, que moi, avec le capitaine et Charillon. Aussi, on est kif-kif trois doigts d'une même main, au milieu des bleus, des réservistes et jusqu'à des territoriaux que le dépôt a envoyés pour refaire le régiment. Tu peux avoir une idée que la guerre mange des hommes ! Encore, les Boches perdent trois fois plus de monde ; et, nous, on est sûr de la victoire, pour nous soutenir. Il faut vraiment ça, surtout depuis qu'on ne sort plus des tranchées. Des fois, quand il lansküine principalement et qu'on n'arrive plus à se sécher le poil, le casard me prend de me trotter, rien que pour changer de paysage. Charillon me sauve la mise, en me donnant une mission. J'ai été fait cabot. Ça me retient aussi de faire des blagues. J'aurais jamais cru que je tiendrais autant à des galons. On a aussi les prisonniers pour nous distraire et un vieux type de quarante-cinq ans, engagé pour la campagne. Il a des trucs et des boniments à faire tordre la mort. Il soutient que dans le civil il vend des cornichons et de la méléasse. Je ne peux pas le croire, quoique ça pourrait être la vérité. Quand tombe la grosse ferraille et qu'on se croirait dans un enfer, avec le potin des explosions, les bras, les têtes emportés, les cris de ceux qui viennent d'écoper, j'ai vu mon type pousser des rigolades que personne ne

pouvait entendre, comme tu penses bien. N'empêche qu'il y a des moments qu'on deviendrait fou. C'est arrivé pas plus tard que voilà deux jours à un réserviste qu'il paraît qui est curé. Il s'était mis à dire des prières tout haut. Comme il nous agaçait, vu que c'était celles des agonisants et qu'on savait assez qu'on pouvait toucher son billet pour le grand voyage plutôt que le gros lot d'un million, on l'a obligé à se taire. Il est d'abord resté sans plus bouger qu'un clou dans un mur ; et puis, il s'est mis à répéter des « c'est ma faute, c'est ma très grande faute », en se tapant sur l'estomac. Les yeux lui sortaient, et il hurlait ça, en trépiignant et en tournant. Il a fallu l'attacher pour le porter à l'ambulance. Alors, il a changé pour crier : « Gomorrhe ! » d'une voix qui vous grattait la gorge, rien qu'à l'écouter. Il ne savait plus que ce mot-là. Il a fallu se mettre à six hommes pour le conduire, tellement qu'il se démenait. L'aide-major a dit devant moi que c'était le vingtième délire furieux qu'il voyait depuis une quinzaine que les pluies et le froid ont commencé. Pour se remettre de ces secousses, on se dit qu'il faudra venger tous ces malheurs et qu'il y aura du bon quand on sera entré en Allemagne. Je m'en promets, mon vieux Ponnier, si je suis toujours de la danse. On en aura trop vu et trop enduré, car il n'y a pas de tours de traîtres et de sauvages que ne font les Boches, pour regarder à

se payer sur la bête dès qu'on arrivera chez eux. On se dédommagera de tout, en gros et en détail, et je prendrai ma large part. J'espère que la présente te fera plaisir et te trouvera en bonne santé, peut-être marié et tranquille à présent. Tu ne l'aurais pas volé ! Un bout de lettre de toi pour me le faire savoir me serait bien agréable, si tu as le temps. Moi, je t'écirai encore, parce que ça me distraira dans nos repos qu'on a tous les cinq, six jours. En tout cas, quand ce sera la classe, sérieusement, après ce coup de torchon terrible qui représente déjà quelques centimètres de rabiot pour les gars qui ont eu la veine d'échapper au massacre, je demanderai ma feuille de route pour chez toi. Tu pourras sans doute m'aider à m'y embaucher. Si c'est pas possible, au moins je t'aurai vu, on se sera serré la main. En supposant que je devrais reprendre les routes dont j'ai ma claque, je pourrai penser à toi en croyant que je laisse derrière moi quelqu'un qui se demande avec un peu d'amitié si je ne suis pas trop malheureux. Je te remets mon adresse militaire que j'ai mise au commencement, de sorte qu'il n'y ait pas d'erreur si tu veux bien me répondre.

Bien des fois, le lecteur s'est arrêté : pour déchiffrer un mot, parce que l'émotion l'étranglait ou afin de boire une gorgée de cidre.

La guerre est en lui, horrible, impitoyable.

Elle a le visage de ces jeunes hommes dont il a partagé l'existence, et qui ne sont plus. Le colonel lui apparaît, supérieur encore au grade qui en faisait le maître absolu de la garnison. Il est mort, sans différence entre lui et un simple soldat. Cette égalité brutale s'oppose, dans le fils Ponnier, à l'empreinte indélébile de la hiérarchie militaire. Le nombre des présents de l'armée active, — 7, y compris l'ancien capitaine de la 2^e, Charillon et Louis Edme, — évoque pour le fils Ponnier, les matins d'école de bataillon, sur le champ de manœuvres, la revue finale, le défilé interminable, par colonnes à distance entière, aux accents de la musique dont les cuivres accaparent tout le soleil, devant l'état-major, le drapeau déployé au milieu de sa garde, le colonel droit sur son cheval bai.

Cette puissance, cet éclat, réduits à rien ! Un tel anéantissement semble au soldat réformé une catastrophe impossible. Les quatre bataillons, la section hors rang, cette multitude dense, épaissie encore, doublée, par l'incorporation des réservistes, qu'elle ait fondu, que, de la compagnie, il reste sept hommes seulement, sept, pas même une escouade, pas même une rangée des présents au pied des lits pour l'appel du soir, dans la chambrée, pas même l'effectif de la corvée qu'on réunissait pour aller recevoir le pain à la manutention !

Et voilà que des noms, des traits physiques, des épisodes, surgissent à la mémoire du fils Ponnier.

Mort, le lieutenant de Tarce, mince, le plus « chic », menaçant de punir et ne sévissant jamais ?

Mort, Surjoint, le maître d'armes, bon enfant, la face et le ventre épanouis, qu'on rencontrait surtout, les dimanches, au concert du mail, avec sa femme dodue et ses deux fillettes ?

Morts, Canisse, le tambour-major, Vouillot, le cuisinier en pied de la 2^e, Mantella, venu d'une école d'enfants de troupe, engagé pour cinq ans, filleul du chef de bataillon, sous-officier avant d'avoir un poil de moustache ?

Un, dont il a oublié le nom, qu'il revoit nettement, qui, chaque matin, allait barbifier le colonel et le « passait à la tondeuse » toutes les quinzaines, — mort aussi ?

Et le capitaine Gléchamp, si fier de son arabe pommelè, très fougueux, mort également ?

Taintard, le héros de la 2^e, évitant tous les ennuis du métier, toujours fautif, jamais puni, vain de sa chambre en ville où de belles dames arrivaient, de Paris ou du Mans, exprès pour le distraire, — mort ?

Ponnier ne se représente ni les blessés guerissant, ni les prisonniers en Allemagne. Il ne

s' imagine que des morts : un amoncellement, une montagne de cadavres, les têtes rouges de sang comme celle de Majauret, le clairon. Voilà ce qu'est devenu « son » régiment, sauf lui-même et sept hommes, dont Edme, le trimardeur, le nomade aux prunelles couleur de poussière, Charillon et le capitaine.

Il regarde, comme si l'attraction d'un gouffre de feu et d'horreur immobilisait son œil unique, démesurément agrandi.

« Il avait bien besoin de t'écrire, celui-là ! » déplore la mère.

Elle ne peut se défendre de murmurer :

« Quand même... si tu aurais resté soldat à ton régiment,.. hein ? »

Le silence, l'hébétude de son fils la bouleversent :

« Allons... mouve-toi, mon petiot... », fait-elle.

Elle le secoue, affectueusement, pour tromper sa propre peur. Et elle supplie :

« Je t'en prie, mon petit gars... ».

Il soupire, fixant sur elle son œil chargé de désespoir et de pensée :

« Sept, sur tout un grand régiment... sept qui restent!... Ça va-t-il jeter de la misère par le monde, cette guerre tout d'un coup éclatée ! »

Elle le caresse, en silence, attendant. Il met

la lettre dans l'enveloppe et pose le tout sur la table. Puis, soudain, décidé :

« Je vas monter chez Marie Fauchon... pour me changer le cœur... après cette lettre...

— C'est ça, mon mignot : tu feras bien... ».

XXVI

Gloire-Saint-Blaise s'est éveillé sous la neige. Elle fait paraître les cieux gris. Une franche lumière monte du sol, des chaumes et des tuiles. Elle rayonne de la rue, à l'assaut des façades. Son essor des toitures illumine l'espace où, verticales, fines et bleues, les fumées des âtres se déroulent.

La Ponnier a beau dire que ses douleurs lui annonçaient depuis l'avant-veille un changement de temps; elle partagè la surprise de son fils. Ce dernier, son café bu, est aussitôt parti par les chemins.

Ils craquent à ses sabots. C'est la bonne neige serrée, qui résiste. Il en aime l'impression de force. Elle communique à l'air une rudesse saine. Le garçon respire plus à fond que de coutume, dans une sorte d'ivresse; et il développe toute sa taille, bandé sur ses plantes, le torse épanoui, haut le chef. Les oreilles lui brûlent, de froid. Son haleine, échappée en brouillards, accroche des gouttelettes à sa moustache. Un pas de conquérant le mène vite au sommet du coteau.

De là, son œil embrasse une immensité blanche, d'où saillent, droits, plus noirs à cause de leur mince parure de flocons, les six peupliers. A peine s'il les a vus. Ce qui le transporte d'une allégresse intense et l'immobilise, c'est la certitude d'avoir bien travaillé, et à l'heure opportune. Sous cette couche protectrice, parallèle aux ondulations des surfaces, il devine la terre et sa chaleur retenue pour le grain. Les haies dépouillées et sombres dessinent un cadastre net. Il le lit, mentalement. Ce champ, à gauche, l'un des moindres, en contre-bas, dont il n'aperçoit qu'un angle, c'est son patrimoine et le dernier où il ait semé.

Il ne songe point à sa race agricole, laborieuse à travers les siècles et pour autrui, aboutissant au bisaïeul. Celui-ci en avait hérité la ténacité. Alors, il a pu prendre pied de possesseur, le premier des Ponniers, en ce lieu, afin de léguer à sa descendance un embryon à accroître.

Lui, le borgne et l'invalidé, il songe, que, partout, où que son œil se flatte à cette belle neige lumineuse et reposée, — dessous, la terre qu'il avait d'abord labourée, a reçu, de son bon vouloir, le froment.

Elle est déjà tiède, à l'abri de cette gelée qui le blesse d'aiguilles au visage. La germination

commence, dans chaque grain. Chaque herbe qui lèvera, chaque tige verte pareille à un glaive, chaque épi, semblable à la masse d'un sceptre, que l'été fera d'or et qui centuplera la semence, et les meules grandies par les rouges crépuscules de septembre, et les sacs lourds d'un blé riche, portés aux minoteries, et la farine où reparait l'ineffable blancheur de la neige, — tout l'avenir de ces cultures, au long de l'année, procède de sa généreuse tâche, de laboureur et de semeur volontaire.

L'humus à peine rabattu sur la semence, celle-ci à peine vivifiée au durable contact du sillon ouvert au jour, après le contact rapide de la main qui l'a saisie pour la répandre, — la neige est descendue, comme une blanche approbation, sur la besogne de l'homme.

Le fils Ponnier peut contempler à la ronde : l'horizon cerne l'aire de son travail. Reviennent les soldats, ils sauront que le champ privé d'eux n'a point chômé ! S'ils l'ont sacrifié à un devoir plus large, quelqu'un les a remplacés, seul pour eux tous et à cœur joie, et qui fauchera de nouveau, gerbera, montera les meules, engrangera, battra, vannera, ensachera, s'ils ne sont revenus encore pour ces œuvres pacifiques, harassantes et nobles.

C'est une telle fête en lui, que le père Chouette le complimente sur son heureuse

mine. Pour toute réponse, il lui montre la splendeur champêtre.

« Hé!... ça serait encore tout sucre... qu'on n'aurait qu'à le ramasser! »

A la plaisanterie du vieux, il oppose une grave et sentencieuse remarque :

« C'est bon pour le grain, père Chouette. »

Le contentement, on dirait, lui pousse les reins. Il échange un bonjour sonore avec Chantorne qui se bat les flancs et tape des semelles, sur le quai de la station.

« Vivement, qu'ils m'envoyent le train de supplément qu'est annoncé, pour que j'aille me chauffer!

— Un fier temps pour le grain! » répond le fils Ponnier.

Il va, au pas accéléré qu'on n'oublie jamais, à « la cadence des chasseurs » comme disait, avec une pointe de mélancolie, un commandant venu de cette arme, qu'il se rappelle, dans la matinée pure.

Et, sur la route, il se prend à entonner la chanson de marche qui lui plaisait le plus, à cause que, pour lui, elle évoquait Marie Fauchon, par une affinité mystérieuse :

Au bord d'une fontaine,
Digue-don, ma don-don,
Je me suis reposé,
Digue-don, ma dondaine....

La pensée remplie d'elle et le cœur battant, il s'exalte à la candeur du serein paysage. Le calme des choses blanches lui inspire, sans l'attrister, un retour vers les morts dont la neige parfait l'ensevelissement. Il lui semble que Louis Hogard doit savoir les biens paternels servis par un bon ouvrier et qu'il en doit mieux dormir son dernier sommeil. Et il se représente Edme, son camarade, à qui il a écrit, se glorifiant d'avoir besogné sur toutes les terres également. Magnifique, il a envoyé un mandat-poste de deux écus, au trimardeur. Il en suppose la gratitude attendrie, exubérante, qui proclamera son nom dans la tranchée ou au cantonnement, qui le rappellera à Charillon, qui le portera peut-être jusqu'au capitaine promu lieutenant-colonel et qui commande le régiment glorieux, décimé, reconstitué par l'apport intarissable du dépôt.

Quand il arrive au poste de la garde des voies et communications, son père achève une faction à l'aiguillage :

« Sacré fils Ponnier, tu vas bien l'attendre un petit quart d'heure parmi nous !

— Nous apportes-tu un peu de chaleur qui nous remette de la nuit ?

— Heureusement que la soupe est quelquefois bonne !

— Notre pont et nos rails n'ont point bougé

de place, depuis ta dernière visite : tu peux voir à ça que nous savons encore notre service de soldats! »

Ils l'assaillent d'une bonne humeur qui se force. Il serre les mains à la ronde, en souriant. Un à un, ils évoquent pour lui sa commune même, les hameaux, l'arrondissement, le canton. Il y en a de Juhaut-le-Petit, de Pré-du-Tertre, de Grandille. Celui-là, qui joue un peu au délicat, guindant sa langue et son maintien, c'est le jardinier-chef du château de Suranges. S'il prononce : « mes serres » ou « mes espaliers », il impose momentanément à ses camarades; mais il perd tout prestige dès qu'il croit emprunter un lustre définitif à nommer son maître : « monsieur le marquis ». Le fils Ponnier ne peut guère lui apprendre, quant à la marche des Cosaques sur Berlin. En revanche, Fauchon recueille force détails, à propos de ses champs :

« Partout, c'est de la bonne terre, sauf que votre mieux exposée est celle qui touche à l'indivis des Jarriot et s'en remonte sur les Frées.... On a jeté le grain comme il fallait de toutes parts, et la neigée de cette nuit est bien venue à son heure sur de bon travail! »

Le fils Ponnier ne parle pas pour quêter les compliments. Il refuse celui qu'entamait le père de sa Marie. D'un geste large, il désigne

la terre, blanche à perte de vue. Cette splendeur, au-dessus de quoi le ciel semble terne, il en est pénétré et il a besoin de la glorifier. Ses mots demeurent des mots familiers aux oreilles qui l'écoutent. Elles s'étonnent, seulement, un peu, à l'accent passionné du garçon. Pour avoir surpris un échange d'œillades finaudes, il rentre dans son coutumier silence.

Alors, on parle autour de lui. On s'inquiète de Gaulet dont on avait tiré au sort le tour de garde, afin qu'il pût « aller voir à ses collets » tendus, la veille, aux endroits propices selon lui.

« Quand on parle du loup, la queue en paraît! »

En effet, le manquant débouche d'un boqueteau que les yeux fouillent à distance.

« Il ne rapporte rien!

— Et je prétends que si!

— Il irait point brandir du gibier comme un drapeau qu'il rapporterait de l'ennemi!

— L'autre fois, qu'il avait du lapin, s'est-il fauté de l'agiter en venant?

— Tout ce qu'il ramène, c'est la fatigue du chemin, dans ses mollets!

— On parie un litre?

— Qu'il a une bête en poche?... Oui!

— Et moi, qu'il nous rapporte son dépit d'une bredouille!

— Tope-là, pour un litre?

— Oui.... Et cochon qui s'en dédit! »

Cependant, le fils Ponnier demande si l'heure n'est point d'aller relever son père.

« C'est vrai, le sécot qu'on oubliait! »

Un homme s'en va, aussitôt, sans armes, dans la direction de la sentinelle. Fauchon le montrant, explique au borgne :

« On fait ça en fantaisie, tu comprends.... Avec la consigne à son suivant, ton père lui passera aussi le flingot, la baïonnette, le ceinturon et la cartouchière... ».

Dès qu'il est à portée de voix, Gaulet, huché par les parieurs, répond :

« C'est pas tous les jours dimanche! »

Arrivant au groupe, il entame un chapelet de mauvaises raisons propres à dégager son amour-propre de chasseur. Il termine :

« Et puis, le lapin commence trop à me connaître! »

Il secoue rudement la main du fils Ponnier, le montrant à la ronde :

« C'est ce gaillard-là qui devrait nous en rapporter, du lapin! »

Cependant, le factionnaire relevé s'annonce de loin, à grands gestes. On finit par distinguer un lièvre qu'il tend à bout de bras.

« Pour le coup, voilà Gaulet bien enfoncé! » s'exclame quelqu'un.

Le tapage que mènent ces hommes mûrs, leurs rires, leurs grosses plaisanteries, choquent le fils Ponnier quoiqu'il s'en amuse. Fauchon jette abondamment les mots crus et la gravelure.

« C'est-il un lièvre de vrai, ça, mon garçon ! » fait Ponnier, le père.

En guise de bienvenue, il lance la bête à son fils.

« Il pèse bien ses six livres ! » déclare-t-il.

On en convient. Il raconte. L'animal allait lui passer entre les jambes, levé on ne sait d'où ni pourquoi :

« J'ai eu la veine de lui prendre une patte du derrière sous mon pied.... Bien vrai, que j'y pensais pas!... On aura de quoi faire, Gaulet, avec la relevée de tes collets !

— Eh ! ce feignant-là n'a pris que la peine de s'en revenir !

— Non?... C'est vrai ça, Gaulet ? »

Chacun renchérit sur la farce de l'autre, et Ponnier, l'ancien, triomphe comme d'une prouesse de guerre. Enfin, il s'informe de sa femme et de la maison :

« Ça va, chez nous, mon gars ? »

Cordial, il approuve les nouvelles. Ce n'est, toutefois, qu'un détour : il se reprend vite à vanter son lièvre, pour entretenir les saillies contre Gaulet. Le fils Ponnier écourte sa visite.

Il a le sentiment d'être un étranger au milieu de ces hommes, de n'en comprendre la gaieté, ni la puérile humeur.

Il a déjà fait quelques pas, s'en allant, qu'il reconnaît la voix de son père :

« Celui qui est de fricot, qu'il se mette à l'ouvrage!... Il va nous faire un bon ragoût de mon lièvre, avec des patates!... A la guerre comme à la guerre! »

Le dernier trait secoue le fils Ponnier. Il ne lui faut pas moins que l'étendue de la neige, le silence et la solitude du chemin blanc, pour oublier qu'il y a la guerre et que, tout à l'heure, en la nommant par plaisanterie, son père lui a rappelé tous ceux qu'elle tue, de seconde en seconde, depuis des mois et des mois.

XXVII

Autour de Jarriot cadet, le village s'était fort gaussé de M. Notrepain qui venait de rallier Paris, à l'imitation du gouvernement. On gardait rigueur au petit bourgeois gras, de prodiguer les discours plus que son argent. En effet, sa faconde pompeuse avait grandi, dans les derniers temps, à mesure qu'il restreignait ses dons à la municipalité et à l'église. Le menuisier, entre deux plaisanteries, avait satisfait l'opinion publique par cette parole profonde :

« Nous voilà mieux entre nous, à présent qu'il n'y a plus d'étranger à Gloire-Saint-Blaise. »

Le maire lui-même, en dépit de sa circonspection, avait approuvé ce dire, d'une phrase péjorative qui étonnait de sa part et accrut sa popularité.

Cependant, la levée des conscrits de la classe 1915, la certitude que leurs aînés immédiats ne tarderaient plus à voir le feu s'ils n'y étaient déjà, la formation de la classe 1916, enjointe par les circulaires préfectorales, rendirent les esprits à l'inquiétude : la guerre, une fois encore, atteignait la population.

Le fils Ponnier avait vu, en jaloux, les jeunes gens enrubannés de cocardes se rendre au conseil de révision. Plus tard, à leur mise en route, après une harangue patriotique du maire saluant ceux qui servaient, et Louis Hogard, « mort au champ d'honneur », — le borgne était retombé dans ses humeurs sombres.

Marie Fauchon l'en tirait à peine et seulement pour des échappées. Elle devenait très grosse. Au lieu du masque de lassitude qui afflige certaines femmes, elle montrait un visage reposé, clair, d'une expression plus jeune, d'être continuellement heureuse; et son moral bénéficiait d'une pareille renaissance. Elle croyait avoir guéri son fiancé de toute tristesse, leurrée au timbre de son propre rire. Il sonnait facilement, toujours frais, par la grâce de l'éveil maternel qui enchante d'optimisme les grossesses faciles.

Auprès de sa mère et de la Ponnier, même auprès de ses beaux-parents abimés dans leur deuil, elle trouvait le soutien de l'affection. Les trois femmes travaillaient à la layette. Marie les guidait, allant d'une ferme à l'autre répandre la critique ou l'approbation, active à tricoter en marche, malgré la froidure, les mains rouges, la pelote de laine à l'aisselle ou dans la poche de son tablier, semblable à quelque boule formée de la neige la plus pure.

Elle glorifiait sa délivrance comme un événement qui eût promis d'inaugurer une ère meilleure du globe. Elle prévoyait une brève durée à ses couches. Dès ses relevailles, on célébrerait son nouveau mariage.

Pas une fois, le fils Ponnier n'avait accueilli ce projet d'un franc oui. Il n'avait non plus opposé aucune objection nette. La santé tenait lieu à Marie de connivence avec ses désirs. Si elle se montrait moins qu'elle ne l'eût désiré en compagnie de son fiancé, elle l'éblouissait de sa joie pour qu'il ne lui reprochât pas d'être allée à sa rencontre, au contraire de la discrétion convenue entre eux. Cependant, il ne manquait de lui dire, presque trop bas, en homme qui se consulte :

« On ne tient pas l'avenir à pleine poigne, Marie. »

Elle n'entendait que sa généreuse confiance. Celle-ci illuminait chacun de ses propos, ou sa bouche, quand ses lèvres se reposaient. Quelquefois, le fils Ponnier se sentait un visage dur de méchanceté, à côté de Marie. Il le corrigeait par une expression avenante, avant de prononcer un mot pour se justifier. La femme n'avait pas aperçu la rigueur des traits. Elle acceptait le compliment sans en rechercher le mobile.

Néanmoins, elle eut peur, pour n'avoir, une

semaine, vu son galant, du mardi au vendredi. Encore, ce jour-ci allait-il s'écouler, le soleil déjà près de disparaître, tandis que la Ponnier avouait un assombrissement de son garçon. Il était parti elle ne savait où, la soupe de midi mangée, fumant sa pipe, les doigts affairés à cette ceinture qu'il ne « finissait de finir » et qui « lui enrageait les mains », comme il s'en plaignait.

« Par où qu'il s'est dirigé ?

— Par chez le père Chouette, ma fille.... Mais, les chemins tournent, sans compter les traverses.... Si c'est que tu voudrais le chercher, ton mieux faisant pourrait bien être de l'attendre avec moi.... Ça serait aussi sûr pour le voir, que de courir après.

— Je saurai toujours peu m'éloigner et m'en revenir par chez nous, ma'me Ponnier.

— A ton aise, en ce cas.... Alors à tantôt, de toute voie !

— Assurément. »

Sortie, elle était revenue afin de déposer son ouvrage de tricot, la lumière trop faible pour lui permettre d'y travailler longtemps.

« Ça m'obligera toujours à repasser par ici, avant de remonter chez nous ! » avait-elle crié à la Ponnier.

Lestée d'un bon souhait où elle vit un augure propice, elle se trouva, aussitôt dehors, embarrassée de ses mains vides. Elle les croisa sur le

sommet de son ventre. Elle allait, avec des oscillations régulières de cane, attentive aux trop gros cailloux qui l'eussent entraînée à buter. L'insouciance lui était revenue. L'air, assez rapide, la vivifiait. Le soir voisin portait à la songerie.

« Alors, la Marie, tu promènes donc ton petiot ?

— Comme vous voyez, père Chouette.

— Il se cache trop bien encore pour craindre le rhume ! »

Cette gaillardise du bonhomme, toujours entre deux tasses d'eau-de-vie, l'amusa un moment. Le singulier de la chose fut que l'enfant, immobile depuis la veille, se révéla, par une série de heurts violents, comme s'il avait voulu répondre au vieillard. Aux coups, Marie Fauchon battait des paupières. Elle crut reconnaître que c'étaient les talons qui la tapaient ainsi. Émue, elle se figura leur fragilité et toute la fragilité de cette vie naissante. Alors, prise d'une adoration intense, elle murmura quelques diminutifs de son terroir, qu'elle avait entendu mainte nourrice proférer pour réduire une impatience ou une douleur de nouveau-né.

Lorsque l'ambiance réelle la reprit, elle constata qu'elle était sur le lieu même où le fils Ponnier, en uniforme de soldat, et Louis Hogard, près d'en venir aux mains à cause d'elle

et séparés par sa précaution, s'étaient tour à tour emportés contre elle, furieux de jalousie.

Elle ne s'étonnait pas de ce que le sort eût nivelé le terrain, de sorte à la satisfaire, décidant entre les rivaux qu'elle avait failli voir se battre, cette nuit-là. Il restait qu'elle allait être mère et que le fils Ponnier était borgne, une joue couturée de cicatrices. La première circonstance ne le rebutait plus et la seconde le soustrayait aux risques de la guerre. Marie se complaisait à déduire de ces faits la loi que tous les événements sont utiles, qu'ils se coordonnent, et cette leçon, qu'il est sot de les juger sur leurs effets immédiats.

Une voix fâchée, gourmandant de la marmaille, la fit lever le regard. Une courbe, en face, fermait le sentier. Marie connaissait cet organe guttural et chaud. Elle cherchait qui pouvait avoir parlé. Des protestations puériles montèrent, quand une autre voix les domina :

« Eh bien ! on répond à la maman, à présent?... Qu'est-ce que c'est, que ces moutards à fouetter ou à donner au loup ! »

Sûrement, cette fois, c'était le fils Ponnier qui venait de gronder. Marie Fauchon éprouva un subit malaise. Elle s'en remit, à voir les deux jumeaux de la Roubuque et sa fille, sales comme la mère, en guenilles, tous trois les jambes tortes pour avoir marché trop tôt.

Ils s'étaient rangés contre le bord du chemin, le front baissé, leurs paumes à plat sur la terre d'où saillaient les racines des haies. Ces paroles étonnèrent Marie Fauchon :

« Alors, tu peux pas?... Même point ces méchants dix sous, que je te dis ?

— Tu sais bien qu'on n'a pas son argent comme ça en poche.... Quoi qu'on en ferait?... Il n'est point question de te refuser... pour une pauvre pièce un franc, dix sous !... »

La fille s'était détachée de ses petits frères, pour aller avertir :

« Maman, c'est la Marie Fauchon qu'on voit ! »

Au même instant, la Roubuque et le fils Ponnier, débouchant de la courbe du chemin, apparaissaient à Marie. Elle appela les enfants avec bonté et cria un cordial bonsoir à la mère.

L'homme travaillait à sa tresse au bouchon, malgré le jour chiche. Il salua Marie Fauchon avec beaucoup de réserve.

« Ma pauvre Roubuque, je t'entendais et j'entendais le fils Ponnier te répondre : le présent devient dur !

— C'est-à-dire qu'on va crever de misère, si ça continue !

— Ah ! quand on a son homme à la guerre....

— C'est pas ça. De lui, je m'en moque bien : il est poisson à savoir se retourner, de toute mauvaise manière qu'il se trouverait ! Et il

portait plus d'argent aux cabarets que dans notre ménage, quand encore il voulait bien se mettre à en gagner.... Mais, c'est que le monde est parti.... Mme Notrepain m'était assez don-nante.... Chez l'un et l'autre, on m'aidait d'un peu, de ci ou ça.... Depuis ce tantôt que je traîne mes trois gosses comme une misère... pour apitoyer, pardi!.. de tout un grand tour que j'ai fait, par les hameaux de plaine... je rapporte juste le chanvre de mon sac!... Pas une croûte, regarde!... Rien!... Ah! si : quatre à cinq châtaignes.... Et encore, ça va être pour les trouver pourries!

— Y a la mairie qui donne, pourtant?

— Vous êtes tous avec votre mairie au bec!... Le fils Ponnier comme toi.... Ça permet aux avares de mieux refuser, voilà tout!... Je dis ça ni pour lui, ni pour toi, Marie, bien sûr!... Ah! à cause que c'est la guerre, le riche se fait plus chien que le chien, en vérité!... Et si Roubuque manque à me revenir?

— Tu as de mauvaises nouvelles?

— Du tout, Marie : elle ne sait rien de fâcheux.... Je lui ai fait la pareille réflexion que toi....

— Et je réponds à Marie Fauchon, comme à toi, que c'est point tuer mon homme, que de prétendre qu'il pourrait mourir à la guerre!... Il doit y en avoir quelques-uns, faut croire?... Me

voyez-vous toute seule, avec trois enfants à élever?... sans la place de nos huit pieds sur de la terre à nous!... sans un chaume à nous!!... quoi! sans le vêtement qu'au moins le bon Dieu donne en plume et en poil, à toutes ses bêtes qu'il aime sûrement plus que nous!!... »

Elle haletait de colère contre Dieu et les hommes. Pour reprendre souffle, elle menaça sa fille, à la faveur d'un délit illusoire :

« Te faut-il une calotte, Félicie, pour t'apprendre à taquiner tes frères? »

Montrant les jumeaux, elle accusa l'excès du destin contre elle :

« M'a fallu encore les avoir deux d'une fois! Je vous demande un peu pourquoi, quand des Notrepain et tant d'autres... avec le moyen de les nourrir par portées de lapins... n'en ont seulement pas un.... qui leur apprendrait ce que l'enfance coûte aux gueux, avant de leur rapporter le premier sou! »

Apitoyée soudain, elle distribua les taloches : des taloches molles, pour caresser. Et, quitte d'autres politesses par le bonsoir qu'elle souffla à ses trois petits qui le braillèrent, elle s'en fut, les poussant de son sac vide ou du genou, déroband la rangée des trois corps enfantins derrière le sien, lourd, gras, avachi, d'où la jeunesse était partie avant l'efflorescence de la vingt-cinquième année.

« Passe toujours chez nous demain, la Roubuque : on te préparera un paquet, ma mère et moi ! » lui cria Marie Fauchon.

La Roubuque ne se retourna même pas pour remercier.

On eût dit que le fils Ponnier ne pouvait délier son regard tendu de borgne, du tragique aspect de l'abandon dans la pauvreté, qu'étaient cette femme flasque et sa marmaille chétive, par le soir advenu où elles s'éloignaient, ainsi que vers le destin sombre promis à leur malchance collective.

XXVIII

Depuis qu'on l'a été chercher, une nuit, en attendant la sage-femme qu'il fallait prendre au bourg, la Roubuque tient assises chez les Fauchon. On l'y avait appelée, à cause de l'expérience qu'elle pouvait tirer de ses couches. Pour Marie, ce n'avait été qu'une alerte. L'enfant était venu, une semaine après, normalement, par les soins de la praticienne qui jura n'avoir jamais mis au monde un aussi fort garçon.

Entre la grand'mère et la Ponnier, c'était à qui le servirait. Elles le disaient un petit roi, dans un regain de leur maternité évanouie avec l'âge. Elles faisaient innocemment honneur du marmot au fils Ponnier, et elles l'irritaient ainsi : il taisait un grief obscur contre elles, contre le nouveau-né, et envers l'accouchée.

Ayant accepté le risque de déplaire à celle-ci, il évitait de paraître à la ferme. C'était assez qu'on l'eût poussé à déclarer l'enfant à la mairie, avec Brévoux, le garde champêtre, qui, de son propre chef, voulut que l'état-civil enregistrât le futur citoyen sous les noms de Louis, France,

Albert, en l'honneur du défunt père, de la patrie et du roi des Belges.

C'était accorder trop d'importance à un poupon. Au surplus, le fils Ponnier éprouvait, à le voir au sein de Marie Fauchon, une hostilité violente, secrète, qui le portait à détester la nourrice, pour l'air de calme bonheur dont elle était transfigurée, en allaitant.

A mainte reprise, d'un mot hargneux, il a arrêté sa mère qui ne cesse de louer Marie. La Ponnier, tenace, s'obstine vers le but souhaité : guérir par un prompt mariage les sautes d'humeur qui l'alarment chez son fils.

Récurant une bassinoire en cuivre, tandis qu'il achève l'assemblage de sa ceinture de laine et de crin, elle attaque, par un éloge de sa bru présomptive :

« Tu ne trouves point, comme elle est devenue plus belle, par ses relevailles ? »

— C'est ma ceinture qui va être belle, mère !

— Ça vaut-il ma question, ta réponse ?... Ah ! je te demande un peu !

— On peut encore causer d'autre chose que de la Marie Fauchon, peut-être ?

— Y a temps pour tout.... Voyons, puisque je te causais d'elle ?

— Et puisque j'en veux point causer à présent, moi !... Je suis bien libre !...

— Tu es libre... dans un sens.... Dans un autre sens, mon garçon, tu es engagé....

— Le plus certain pour aujourd'hui, c'est que je vas aller demander à Jarriot l'ainé, qu'il me monte les cuirs de ma ceinture.... Et j'y pars de ce pas.

— Y a point de feu qui te presse tant!

— Sans que le feu me presse, je languis de la voir me serrer le ventre.... Je serai bien dedans.... et avantage aussi! »

Il expose la ceinture tendue entre ses deux mains. La mère quitte son ouvrage, pour venir à lui :

« Tu n'as donc point plaisir à parler de Marie?

— Mère, on ne s'entend ni ne s'entendra tous deux, aujourd'hui.... C'est ma belle ceinture qui m'occupe; et toi, c'est la Marie.

— J'aurais voulu te toucher un mot de votre mariage.... Hier encore, elle s'en tourmentait....

— Qu'elle s'occupe donc de son petit!.... D'abord la guerre, c'est-il un temps honnête pour des noces?

— T'avais encore jamais parlé de ça, mon gars.

— Hé! j'en pourrais dire bien plus!.... Autant me taire et courir où j'ai besoin. »

Dehors, il emporte une mauvaise satisfaction, d'avoir ébranlé la quiétude maternelle. Il

voudrait qu'on le vit longer les murs de la ferme des Fauchon et s'abstenir d'en passer le seuil. La mère et la fille sauraient ainsi qu'on ne le mène qu'à sa convenance. Rageusement, il leur reproche de le marier trop vite. Il a même une mauvaise pensée à l'adresse de Louis Hogard, par irritation contre l'enfant posthume que les louanges l'ont fait prendre en grippe.

« Retourne-t'en, fils Ponnier! T'as passé la bonne porte!

— Tiens, c'est donc toi, la Roubuque?

— Apparemment, que c'est moi.

— Quelle porte, que tu dis, que j'ai passée?

— Celle de ta Marie Fauchon, cette malice!

— J'y allais pas. Je suis dans mon droit chemin.

— C'est, par conséquent, que tu sors de chez elle?

— Pourquoi que j'en sortirais?

— Dame! pour y être entré et avoir ton suffisant de lui avoir fait visite.... »

Elle l'agace, de montrer trop de certitude, comme elle est trop grasse, étalée dans sa jupe et son caraco.

« Justement, c'est chez toi que je me rendais! riposte Ponnier.

— Chez moi?... Et pourquoi y faire, s'il te plaît? »

Il n'est pas le moins étonné de sa propre réplique. Parce que la femme interroge toujours, des yeux et de sa bouche bée, il trouve cette pauvre défaite qui l'engage :

« Pour voir... et pour voir tes gosses....

— Et si, après on venait faire des mauvais rapports à Roubuque, pour t'avoir vu chez moi?

— Tu as peut-être bien raison.... Faut pas prêter à dire....

— Eh ! qu'on dise si on veut !... Mon homme me connaît pour ce que je suis, et il sait aussi bien, le bon que tu vaux.... Remontons chez moi !

— Mais toi, tu te rendais où ?

— Chez la Fauchon.... Ah ! elle ni Marie ne mourront de ne me voir que demain !... »

Le fils Ponnier regrette d'avoir été pris au mot. Que lui importent cette molle commère et ses enfants sales ! Cependant, il va auprès d'elle. Plutôt que de risquer qu'elle tache, en la touchant, sa ceinture, il la roule et l'empoche, disant que Jarriot l'ainé la montera de beau cuir, digne de la peine prise à la tresser.

Cependant, il retombe au silence qu'il aime. La femme entame l'inépuisable chapitre de sa misère. C'est de tout repos, pour le fils Ponnier. L'oreille distraite, il bourre une pipe, l'allume, afin d'entendre moins encore les doléances de la Roubuque. Elle instruit le procès de son

homme : jamais courageux au travail, il l'a fatiguée, de lui imposer cinq maternités, coup sur coup, et il s'enivrait, et il la battait, rudoyant les petits, épouvantés de ses fureurs.

Le sujet n'est épuisé, qu'ils arrivent devant la mesure :

« Un vrai trou à cochons, pour y loger une famille de chrétiens!... Encore, si Roubuque faisait son devoir pour nous, on aurait du cœur à tenir ça propre.... Mais à quoi bon!... J'ai envoyé mes petits à mendier, pour tâcher qu'on ait du sucre pour notre dimanche.... »

Elle attire, par le pied, un banc vers le visiteur :

« Je peux encore t'offrir à t'asseoir! » raille-t-elle, amère.

Elle dit ce que Gloire-Saint-Blaise sait tout au long : sa famille ruinée par l'inconduite du père, toujours au chef-lieu, en fêtes, plutôt que sur ses champs; ceux-ci, un à un vendus; la mère emportée par le chagrin; le dernier herbage cédé, après les vaches, après la maison et son entour dont, la bâtisse rasée, M. Notrepain avait accru son parc; — enfin, le coupable, surpris dans son vice, à la ville, par la mort.

« J'ai jamais eu grand'chance.... Au lieu d'un brave gars comme toi, m'a fallu tomber sur un Roubuque, sans sou ni maille, avec son poil dans la main... plus gros, bien sûr, qu'un

manche à faux et que tout bon outil à bien faire! »

A force qu'elle poursuit, elle panache ses griefs d'une pensée charitable pour le mâle égoïste, découragé par toute besogne, sauf son plaisir. Une indulgence la gagne, tout de même, parce qu'il fait la guerre. Elle ajoute qu'on ne voit pas la terminaison de cette tuerie, autant qu'elle dure déjà!

Le fils Ponnier, approuve, d'un long soupir; et, hochant la tête :

« Ah! oui.... cette guerre! » murmure-t-il.

Elle cite les plus misérables du canton, ses pareils, qu'elle connaît le mieux à cause de leur infortune, sœur de la sienne. Certains, il en ignorait l'existence. Et elle les nomme, explique leur parentage avec des familles à l'aise et impitoyables.

Cela la ramène à envisager le sort de Marie Fauchon :

« Y en a, que tout leur réussit!... Elle ne perd que l'homme, avec son mari.... Les terres lui demeurent, grâce au garçon qu'elle vient d'avoir.... Elle n'aura peine à trouver un second mariage.... Au lieu que tant d'autres se voient veuves, avec des bouches pour leur demander le pain qu'elles ne sauront trouver nulle part!... »

Après un répit, elle conclut :

« Rien n'est juste sur la terre ! »

Lui, d'un haussement d'épaules, accepte cette condamnation du train dont va le monde.

« Pourtant, j'étais point si triste avant que de t'avoir vu, » remarque-t-elle.

Il vide sa pipe, souffle dedans et la bourre de tabac.

« Roubuque a emporté la même pipe que tu as.... On s'était bien chamaillé ensemble, pour les quarante sous de sa dépense....

— Trente-neuf », rectifie le fils Ponnier, comme si l'exactitude du détail importait.

La femme continue :

« C'est au bourg que Roubuque avait acheté la sienne.

— Moi aussi ; sur la place du marche.

— Ah !... ça, je sais pas.... »

Tout à coup, elle reprend :

« Et tu crois qu'il n'a pas de chance, ce petit à Marie Fauchon... à venir avec du bien qui attend qu'il ait les dents de le manger ou les bras d'en faire profit !... Mes gosses à moi, qu'est-ce qu'ils auront jamais ?... La misère !... Ah ! y en a pour le pauvre monde, le double que d'écus chez le Président de la République ! »

Aussitôt, plantée devant le garçon, elle s'écrie :

« Et encore, ce morveux-là, il sera pas long-

temps sevré de père, puisque tu vas te marier avec la Marie!

— Qui est-ce qui t'a dit ça?

— Moi, sinon quelque autre : on te voit assez tourniquer autour de sa cotte!

— J'y suis-t-il, dans ce moment?

— Assurément non.

— Alors?

— Alors... c'est pas une raison.... Tu y es assez, à la ferme.... Et elles se privent guère d'aller chez toi, la mère et la fille.... Sans compter qu'avant que tu partes pour ton service, on croyait bien que, toi et la Marie....

— On croyait mal, si on croyait quelque chose!... Y avait rien à croire.

— Tu me laisseras bien te dire....

— En tout cas, ce qui était, avant mon congé, c'était une chose; depuis mon retour, tout a changé.... Comme j'avais mes deux yeux, et que je n'en ai plus qu'un : ça se ressemble pas.

— Que veux-tu... j'aurais parié sur votre mariage, moi!

— Ne parie jamais sur des promiss avant le lendemain de leurs noces, si tu ne veux perdre ta mise.

— Le lendemain, on ne trouverait personne pour gager contre!... Ah! moi, je croyais.... Même....

— Qu'est-ce que tu voulais dire et que tu retiens ?

— Si je le tais, c'est que ça vaut mieux.

— Et si je voulais le savoir ?

— Ah ! le mal serait grand pour personne.... Je pensais... voilà tout... qu'à elles trois : la Marie, sa mère et la tienne, à bout de tant mignonner ce petit... elles auraient fini par te mettre en tête qu'il est de toi.... Oh ! je pensais ça sans malice.... »

Le fils Ponnier s'étant levé du banc, — elle déclare :

« Je voudrais pas t'avoir fâché.

— Tu m'as pas fâché.

— Alors, pourquoi t'en aller ?

— Parce que.

— Tu parlais de voir mes mioches ?

— Ça sera pour une autre fois.... Ils s'envoleront pas !

— Ils valent ceux de plus riches, tu sais, et j'y tiens autant que des riches.... »

Son accent, à la fin, frappe si fort le fils Ponnier que, — s'ôtant la pipe de la bouche, par respect, en souvenir machinal de la précaution qu'il prenait à l'égard d'un supérieur militaire, — il assure à son tour, modestement :

« Je voulais pas te fâcher, la Roubuque.... Je fais de différences entre les enfants, que pour plaindre ceux des plus pauvres.... »

Elle voudrait le retenir, en gré de l'émotion qui lui est venue, de l'entendre s'excuser :

« Tu es donc tant pressé de t'en retourner ?

— Il me tarde de savoir si Jarriot l'aîné va pouvoir monter ma ceinture. »

Si, chez elle, le trouble léger se dissipe bientôt, le fils Ponnier emporte de sa visite un malaise bizarre : de l'inimitié contre Marie Fauchon qui n'est pas à plaindre ; de la rancune envers la Roubuque, parce qu'elle est à plaindre, chargée de misère et de famille.

XXIX

« Nous n'élirons pas de bureau. Je m'en remets à l'union sacrée, pour la police de notre réunion, n'est-ce pas, mes amis? »

Cent voix approuvent M. Migeais, le député de la circonscription. Ce début le confirme dans ses aises au milieu de ses électeurs. Il s'assied. D'un geste cordial, il invite à l'imiter, les citoyens qui demeurent debout. Il en interpelle un :

« T'as donc point de place, Panouard? »

Le bonhomme, de répondre :

« On s'en passera encore bien, notre député ! »

L'atmosphère est favorable à l'orateur. Il débute :

« Mes amis, comme les affiches vous l'ont annoncé, je viens vous entretenir de l'aide que doivent les Français des provinces épargnées de la guerre, aux malheureux fugitifs des territoires envahis.... »

Sans autre préambule, il affirme que la France n'est plus, aujourd'hui, derrière l'armée protectrice, qu'un seul champ commun à tous les

Français. L'expression n'est pas sans causer les regards inquiets des propriétaires fonciers sur les gens dépourvus de biens au soleil. Le député rassure les premiers par un filandreux commentaire où chacun trouve son compte d'adoucissement :

« Le dévouement magnifique de nos soldats doit provoquer notre émulation. Sans doute, personne ne parle de supprimer le bornage ni les garanties assurées par le cadastre. Les biens de l'un ne sont point à l'autre; et, de retour, cette vérité reste une vérité. Mais la France est un bien commun à nous tous. Sur toute l'étendue de la patrie, le devoir s'impose à chacun. Laissez-moi vous le dire : nous ne devons guère différer de nos soldats, tant que la guerre ne nous aura pas ramené la paix par la victoire, et une paix qui durera au moins autant que ce siècle ! Comme ils sont unis contre l'ennemi, dans leur obéissance aux chefs, nous devons nous unir dans la discipline du patriotisme, pour nous entr'aider les uns les autres, de sorte que les combattants n'aient aucun souci de ceux qu'ils ont laissés en arrière ! Voyons, est-ce que nos soldats, avant de se prêter main-forte, sous la mitraille, se demandent entre eux d'où ils sont ? Si c'est de Bretagne ou de Savoie ? Ils agissent. D'un bout à l'autre de l'armée, il n'y a plus ceux du Nord, du Centre, de l'Est, ceux

du Midi ou de l'Ouest : il n'y a que des Français ! Pareillement, à l'abri du rempart que nous fait leur vaillance, soyons tous des Français sans distinction d'origine et soutenons-nous les uns les autres, pour que nul ne tombe de faiblesse ! Nous ne devons plus connaître les provinces ni les départements : la solidarité est l'expression la plus profondément belle de la patrie ! »

Un seul applaudissement répond au désir de l'orateur qui s'était interrompu, sous prétexte de se verser un verre d'eau, pour prendre la température morale de son auditoire.

La carafe au poing, il se dresse et, en patois, ainsi que par mégarde, il répète son conseil d'entraide. Rusé, prodigue d'un bon sens brut qui le prouve de la même extrace paysanne que son public, il convainc les plus réfractaires, les plus dures caboches, et il les ramène à la majorité. Il est acclamé, dans un enthousiasme unanime qui redouble au moment de faiblir, à cette réflexion d'un bonhomme :

« Il cause bien, ce Migeais-là ! »

Le député se saisit de l'éloge pour montrer l'inanité des paroles, si elles n'entraînent point les actes :

« Bien causer n'est rien, si ça ne fait pas mieux agir ! Aujourd'hui n'est pas comme hier, mes amis ; et demain tout entier dépend de

notre sentiment du devoir jusqu'à la fin de la guerre. Oui, auparavant, moi, comme vous tous, je ne m'inquiétais de savoir qui mangerait en pain le bon froment que j'avais su produire et bien vendre pour me payer de mon travail. Le blé parti, on ne s'en inquiétait plus, puisqu'on l'avait cédé au meilleur offrant. On pensait au remploi de l'argent que l'on tenait en sac. Il doit en aller autrement, mes amis, par les jours de dureté que la guerre nous impose. Notre chance de ne pas la subir chez nous, nous lie aux malheureux que la bataille arrache de leurs maisons en flammes qui s'effondrent, de leurs champs défoncés par les obus énormes, de leurs herbages ouverts pour les tranchées. Nous devons secourir de notre argent et de notre hospitalité, ces Français ruinés, ces Français dépouillés, ces vieillards, ces femmes, cette enfance, sans foyer, errants, abattus par le malheur, tandis que leurs fils, leurs maris, leurs pères en âge de porter les armes, partagent le sort de ceux qui nous ont quittés pour se battre, mais qui savent du moins leur village à l'abri des coups directs de l'invasion ! »

Alors, M. Migeais énumère les morts et les blessés de l'arrondissement. Il n'oublie aucun hameau. Il nomme avec douleur les pauvres diables tombés pour la France. On croirait qu'il les a tous connus, tous aimés, personnellement.

Les mouchoirs sortent des blouses et des pantalons. On sanglote. Le fils Ponnier, venu à la réunion par lassitude de sa vie uniforme, frissonne à ces mots :

« Louis Hogard, de Gloire-Saint-Blaise, est un de nos glorieux morts au champ d'honneur. »

Le parlementaire continue, emphatique et familier tout ensemble. Il demande « la permission de lire la lettre du capitaine de Louis Hogard. » Le fils Ponnier éprouve une amère jalousie. Elle s'apaise à peine, quand le conférencier abandonne le défunt, pour entamer l'éloge de l'instituteur communal blessé, dont une lettre proclame « la vive impatience de retourner à son poste de péril et de gloire ».

Epuisée la liste des morts de sa circonscription, le député les groupe et il en associe les familles, dans un hommage pieux et viril, avant de reprendre, en péroration, le thème initial de son discours : la « solidarité des bonnes gens de France ».

L'homme paraît rassembler ses forces, pour lancer la troupe de ces morts à l'attaque suprême des égoïsmes :

« Notre victoire est à ce prix que, hommes et femmes, tous se tiennent pour liés à la France, comme des soldats. Quand ceux-ci, dans leur humilité glorieuse, n'ont qu'à obéir,

les autres : les non-combattants ! doivent, chacun en particulier, se choisir un devoir envers tous. Si nous crions : Vive la France ! mes amis, dans la volonté profonde que la France vive, que chacun qui n'a pas rallié le drapeau, fasse son devoir, c'est-à-dire : s'impose un service. Oui, mes amis, chacun son devoir, et la France vivra ! »

L'orateur termine par un grand cri généreux qui soulève l'assistance.

L'enthousiasme donne soif. Jarriot cadet, Brévoux, quelques autres, qui vont boire, entraînent le fils Ponnier. Très vite, la maussaderie du cabaret lui rend plus hostiles les propos de ses compagnons. Il profite d'une bruyante mêlée des avis dans la vineuse odeur des haleines et la fumée de tabac, pour reprendre tout seul le chemin de Gloire-Saint-Blaise.

Dès les dernières maisons passées, ses sens et son cerveau subissent la pleine nuit. Elle écrase les cultures, entre les haies de bornage qui paraissent accroupies. Les aulnes nus peuplent l'espace, de silhouettes hallucinantes. Des fleurs précoces, sur un pommier épanoui en largeur, au tronc court à gros nœuds, suscitent chez le fils Ponnier un sentiment d'espoir et de force. Il s'arrête, à l'aspect de l'arbre tout proche de la route. Eût-il crû à droite,

dans la zone que mure de noir l'infirmité du borgne, l'arbre n'aurait pas opéré chez l'homme cette métamorphose : un bonheur immense et léger le soulève !

A la faveur de cette efflorescence prématurée, il désire mystiquement l'essor brusque du renouveau en œuvre partout, caché, qui éclora dans une merveilleuse parure de toute la terre. Il ne saurait traduire par des mots sa joie presque frénétique. Elle assemble les tiges neuves, les bourgeons rouges brillants de poix, les fleurs des pommeraies, et ils sonnent en lui la diane éperdue de la terre féconde sous le ciel plus pur, plus généreux de chaleur, où reviennent les hirondelles !

Chaque épi n'est-il encore qu'une herbe brève, il commence, au milieu de ses semblables, son devoir infime et vaste qui deviendra une part de la moisson mobile sous les brises comme une eau d'or. La pomme qui existe en principe sous la corolle blanche pareille à une trace de neige attardée, elle a son devoir désintéressé dans la nature. Les astres remplissent chacun le leur, assujettis à un ordre, source de force. De la voûte aérienne, profonde et veloutée, qu'ils percent, comparables à des pointes de diamant, ils enseignent au fils Ponnier la gloire collective des armées du travail, où il veut sa place et sa tâche.

Il se cherchera un devoir difficile, qui lui coûte, le contraigne, l'absorbe, l'affranchisse, enfin, du remords d'avoir failli à la mission du soldat, quand la guerre était si proche.

Maintenant, au son de ses pas, nets par le silence des choses accablées, le conseil lui semble sa propre inspiration. Il ne se rappelle le nom, le visage, l'accent ni les attitudes du député. Il a oublié la halte au cabaret et les avis échangés, entre buveurs, sur l'appel à la solidarité française. C'est de son âme, qu'il croit tenir la consigne généreuse. Il se découvre une abondance de vigueur en réserve, pour l'appliquer toute à *son* devoir, qu'il lui faut découvrir.

L'envie d'avoir des témoins de sa bonne exaltation lui remémore l'assemblée d'où il revient. Le maire de Gloire-Saint-Blaise y était. On discutera, sur la place, entre l'église et l'école, la possibilité d'impôts supplémentaires ou de prestations en nature, s'il arrive des fugitifs dans le village. A l'écart, désintéressé des palabres, le fils Ponnier choisira *son* devoir.

Comme on l'a vu moissonner pour les absents et servir leurs terres, de ses deux bras solides, fortifiés par une vaillance inépuisable, on le verra mieux agir encore. Pas un soldat ne reviendra dans la commune, après s'être

battu, que le fils Ponnier n'ait le droit de lui parler d'égal à égal, pour avoir rempli son rôle dans la résistance de toute la France aux agresseurs, — un rôle volontaire, ingrat, lourd, qui exigera un effort quotidien, sans relâche, — un tel devoir qu'il soit son rachat total d'avoir voulu désertier la vie et d'être devenu ce borgne à qui pèse son invalidité d'homme agile, robuste, sain, au milieu des vieillards, de l'enfance et des femmes, lorsque de plus vieux, de moins souples, de moins forts que lui, tiennent la tranchée ou montent à l'assaut.

« Ben quoi, le fils Ponnier, tu nous as faussé société comme ça ? »

Brévoux, puis Jarriot cadet, renchérissent sur le reproche du maire, du haut de sa carriole qu'il a arrêtée à la vue du piéton :

« On ne lâche pas les amis !

— Quand ça ne serait que pour notre âge d'anciens, tu aurais dû rester avec nous ! »

Il répond par une plaisanterie ; mais, quand le maire l'invite à monter en voiture, quand le menuisier et le garde champêtre le pressent de les joindre, il refuse, brutal, animé d'un mépris soudain pour le premier, soufflé d'ambitions politiques, et à l'égard des deux hommes intéressés à les soutenir.

Des claquements de fouet, des éclats de rire arrivent au fils Ponnier, dans la course de l'air

frais. La charrette diminue à vue d'œil, sur la route éclairée de lune. Quelques minutes à peine, et il n'entend plus que la chanson des grelots du harnais et les fers tintant au sol.

De nouveau, la paix des choses le caresse. La terre le réconforte. Il ne pense plus à rien. Il marche sans un souvenir, comme l'on peut supposer que l'arbre vit, toutes les secondes d'un siècle oubliées aussi vite qu'elles s'écoulent.

Le village est dans le creux, là-bas, derrière la montée de la route. Celle-ci paraît aboutir aux étoiles. Une telle ascension devient possible aux sens du jeune homme, si mystérieuse et puissante se révèle à lui la nature. La gravité nocturne fait croire à une méditation de la pierre, de l'eau et des plantes. Le fils Ponnier va son chemin qui monte, aussi facilement qu'une rivière descend son lit.

Lorsqu'il est parvenu au sommet de la côte, il ne s'aperçoit pas du recul magnifique des astres, à cause de Gloire-Saint-Blaise endormi autour de l'église trapue. Le clocher pyramidal d'où s'élance la flèche au coq qui accroche un rayon lunaire, le pauvre clocher d'ardoises, dont l'ombre tourne sur des tombes, c'est un point de ralliement des âmes dispersées par le destin. Celle de Louis Hogard, tué au combat par les Allemands de 1914, et celle de Tarrin, le père Chéchia, le vieux spahi, mort douce-

ment sur sa bonne couette et qui narrait ses exploits d'Afrique, elles hantent l'atmosphère villageoise, avec les âmes des aïeules ensevelies, l'âme des filles et des femmes qui reposent sous les toits, l'âme des gars partis à l'armée, et l'âme des vieux, comme Ponnier père ou le père Fauchon, qui gardent la voie ferrée.

La masse du village se détaille, à mesure que le marcheur avance. Il ne voit plus que la cime des six peupliers dont le groupe inspirait des terreurs à son imagination d'enfant; mais il distingue la chaumine de Jarriot l'aîné, la maison des Oudard, celle du vieux mari de la « dernière fille à Jaussebet », cette rousse promise au fils Topier et qui le regrette, tout riche que le mariage avec un vieux l'ait accomplie.

Le fils Ponnier passe devant *L'Épi qui boit* où il a si fréquemment gagné les parties de quilles, quand il possédait ses deux yeux. Il jouait avec le pauvre Gaulet, des Frées, qu'un chaud et froid a emporté, en trois jours.

A ce souvenir d'une disparition brusque d'un être en pleine jeunesse, sain et très vigoureux, il emprunte cette candide vérité :

« Y avait point besoin de la guerre, pour en voir mourir avant l'âge. »

En longeant l'aubépine qui clôt la ferme des

Fauchon, il n'a pas une pensée à l'adresse de Marie.

Au retour, sa mère l'accueille, étonnée :

« Tu as donc voulu t'en revenir à pied, que les autres sont rentrés sans toi ?

— Oui. Il faisait si belle nuit ! J'aurais su que tu m'attendais....

— J'avais à coudre, de toute façon. »

Elle scrute des yeux, si le moment est favorable à un entretien.

« C'était bien bon de marcher ; et à présent je me sens tout rendu. Je vas causer avec mon lit. On ne sera pas longtemps à s'entendre !

— Et notre député, vous a-t-il conté du neuf sur la guerre ? Sait-il quand elle se finira ?

— Il est trop finaud pour faire le prophète là-dessus. Seulement, il a causé qu'il nous faudra payer pour ceux des départements envahis.

— Ah ! payer toujours.... Et avec quoi?... Ton père va encore se manger les sangs, si faut que les impôts grandissent.

— Ni lui ni moi sommes à la guerre ; c'est bien le moins qu'on paie de notre argent, puisqu'on nous demande pas notre peau.

— Je dis pas non. Seulement, pour donner de l'argent, faudrait en avoir, mon garçon.

— Naturellement, mère.

— Oh ! tu prends vite ton parti de nouvelles contributions, toi....

— On va se dire bonsoir, au lieu de nous mettre à discuter sur la politique.... »

Après l'échange du baiser de bonne nuit, quittant la salle où sa mère achève de coudre une guimpe pour le nouveau-né de Marie Fauchon, le fils Ponnier proclame, en guise d'adieu jusqu'au lendemain, le mot d'ordre national que vient de lui donner, au hasard d'une improvisation, le député de Gloire-Saint-Blaise :

« Chacun son devoir ! »

XXX

Fauchon et Ponnier père viennent d'être libérés.

« On a mis le temps à s'apercevoir que le chemin de fer se garderait bien tout seul », raillent-ils.

Ils constatent avec bonne humeur :

« La guerre est *finite* pour nous autres ! »

Le second tousse, le premier subit une recrudescence de ses rhumatismes, pour avoir vécu plus d'un semestre sous la tente. Ils ne tirent quelque vanité, de leur tardif retour à la vie militaire, que pour parler des trains montants chargés de recrues africaines, ou s'ils évoquent les convois de prisonniers ennemis, roulant sur la voie descendante.

Ils ont appris les différences ethniques entre Bavarois et Prussiens, à M. Notrepain, qui est arrivé de Paris avec un gros bagage de science en volumes et un supplément exceptionnel de préjugés bourgeois, le jour même du retour des hirondelles à Gloire-Saint-Blaise.

Le solennel bonhomme déclare que toutes ses prévisions pour l'automne et l'hiver se sont

réalisées. Ce ne serait rien, s'il ne les rappelait et, sur leur copieuse critique, ne fondait de nouvelles prophéties raisonnées, quant à la stricte abstention de l'Italie, par exemple. Il n'hésite pas à annoncer l'alliance des Bulgares et des Grecs contre les Turcs. Sa foi des premiers jours dans une campagne foudroyante, est devenue la certitude d'une guerre de plusieurs années. Et il accepte généreusement, avec un certain lyrisme, tous les sacrifices d'autrui :

« Nous grignoterons l'immense armée allemande, son organisation formidable.... Cela exige du temps et de bonnes dents... » déclare-t-il ; et son sourire met au clair le riche émail de son râtelier.

A cause du don de bienvenue qu'il a partagé entre la mairie et l'église, on lui prête patience, sauf le père Chouette. Celui-ci s'enivre maintenant presque chaque jour. S'il s'est abstenu d'eau-de-vie, par aventure, l'air et le soleil suffisent à le griser. Sobre, ou l'estomac brûlé d'alcool, il hurle aux buissons, aux toits, aux nuées, ses hautes prouesses guerrières :

« Quand j'étais le voltigeur Touvain... c'est-à-dire : pas ce père Chouette qui tient tout mal debout.... »

La vue de M. Notrepain « qu'on écoute, sans

qu'il ait seulement vu une bataille », éxaspère l'ancien soldat de Chanzy.

« D'abord, ce Parisien n'a qu'à rester dans son Paris ! » protesté-t-il.

Le châtelain affronte l'orage verbal avec prudence. Il ne parle, et à mi-voix, que pour déplorer la ruine du pauvre homme par l'alcoolisme qui le mènera bientôt à l'asile où sa femme est enfermée parmi les folles.

Parfois, le fils Ponnier guide et soutient l'intempérant jusqu'à sa cabane. Il sait, par des confidences entrecoupées de hoquets et de pleurs, la détresse de la solitude imposée au père Chouette par un sort inique et dur.

Si le malheureux avait pu vieillir, dans son ménage, auprès de la bonne compagne de ses meilleures années, jamais il n'eût compromis sa raison à trop boire. Il faut le soustraire à la moquerie des galopins du village, quand sa verbeuse ébriété les ameute. Malgré tout, le poing brandi contre « le Pruscot », sa bouche édentée proférant l'invective ou annonçant la victoire finale, le cou allongé, sa tête chauve haussée dans un effort douloureux pour redresser, on dirait, son échine en arc, il n'est pas sans grandeur, — usé, la peau sur les os, tordu comme une racine, — quand il voue à la mort « les cochons à Bismarck », les « casques pointus à Guillaume », les vieilles enseignes de sa

vieille haine appliquées aux fils abjects des abjectes brutes qu'il a combattues en 1870.

Celui-là, du moins, qui a brûlé des cartouches, respiré l'incendie et le charnier dans la bataille, il évoque la guerre avec les violentes couleurs que lui suppose le fils Ponnier. Saoul comme à jeun, il la montre impitoyable, terrible, mêlant la douleur à la mort, et qui fait les hommes grands à la mesure de ses désastres.

« Je veux bien croire que ça se passe comme ça aujourd'hui, » dit-il, à une lettre dont le fils Ponnier lui a lu des passages.

Elle est de Louis Edme, le chemineau au regard gris qui semble chargé de la poussière de toutes les routes. Elle a ravivé les hontes et les rancœurs du borgne. D'un gars rétif, pareil au vent pour les caprices de sa conduite, vrai cabochard, le plus indiscipliné des soldats, la guerre a fait un caporal, puis un sergent. Il en donne la nouvelle, simplement, parce que cela est, pas pour se vanter.

« Et si je dois en revenir, je veux rapporter la médaille militaire. »

Que Louis Edme ait écrit ces mots, il faut qu'ils expriment un engagement pris envers lui-même, dans quelque circonstance telle qu'il le tiendra, coûte que coûte ! Et le fils Ponnier, la rage au cœur, suppute les grades, la gloire

qu'il aurait conquis, sans sa disgrâce d'avoir connu Marie Fauchon. Elle porte la lourde responsabilité de tout ce qui pèse sur le garçon et lui charge l'âme d'amertume.

« Sans cette Marie, je commanderais à Louis Edme qui vient de passer sergent.

— Tu serais peut-être mort... comme voilà Louis Hogard... ou avec une cuisse coupée, comme François Hogard, le cousin....

— Mon œil en moins, ça compte donc pour rien, père?

— Il t'a peut-être bien sauvé la vie, que je te dis.

— Il m'a surtout empêché de partir avec les autres, de faire mon devoir avec eux. »

Les discussions avec le père ou la mère n'aboutissent qu'à l'irriter. Il s'en va, pour ne pas faillir au respect qu'il leur doit, et sa fureur éclate contre le premier venu, surtout si c'est M. Notrepain qu'il surprend à pérorer en plein air.

Plus d'une fois, le Parisien a subi la rude attaque de l'invalidé :

« Les mots ronflants ne vous coûtent guère et ils prouvent encore moins.... Vous feriez mieux de donner cent sous, de temps en temps, à une pauvre comme la Roubuque, au lieu de vous plaindre d'être trop vieux pour servir dans les tranchées.... On peut servir partout, si on le veut vraiment! »

En présence du maire, il a coupé court à une protestation de M. Notrepain :

« Vos boniments finiraient par faire pleuvoir, tenez!... Vous récitez ce qu'on met sur vos journaux de Paris, pour bourrer le crâne au pauvre monde.... »

A peine si les vieux et les femmes, qui l'entourent là, le reconnaissent dans ce parleur énergique, abondant, écouté, que, tout à coup, ils le voient partir, sur un blasphème. Il a traduit, par des expressions humbles, le devoir épique des hommes qui se battent et meurent, dans la boue, le froid, la nuit, la faim, la soif. Quand il s'éloigne, on croirait que son dos large de gaillard construit en force, assume le faix de toutes les souffrances qu'il a évoquées. Et, des jours, des jours durant, il ne parle plus à personne, sinon pour dire à ceux qu'il a pu rudoyer en paroles, que, du moment qu'on n'a pas été au feu, on devrait « avoir le bon esprit de se taire ».

« Moi tout le premier! » conclut-il.

Ils ne soupçonnent, ni les uns ni les autres, quelle épouvantable désolation l'inspire, ou quelle âpre envie de se sacrifier tourne, chez cet homme, à l'idée fixe.

Les mois passant, la campagne s'est soumise à un mode de vivre nouveau. On a fini par ad-

mettre les réfugiés venus de Belgique et des terres françaises opprimées. On considère sans fureur ni curiosité, les prisonniers allemands qui travaillent aux cultures, là où les femmes et les vieux ne suffiraient pas à l'ouvrage. Ces vaincus fournissent chacun l'effort d'un bœuf. Ils sont courbés, en bétail de somme, silencieusement, aux ordres de leurs sous-officiers qui recouvrent à peu près la morgue professionnelle, sous la garde de réservistes territoriaux incapables de les tenir, continuellement, pour l'ennemi dont il faut se méfier, l'attention toujours en alerte.

Une sorte de torpeur succède à l'émoi et à la griserie violente du début. A peine même si l'arrivée d'un combattant permissionnaire ou l'annonce d'un nouveau deuil causent une agitation publique. C'est autour d'un âtre que l'on se réjouit ou que l'on sanglote. L'habitude est prise, des conséquences de la guerre. Les cœurs ne sont point endurcis, comme on pourrait le déduire de cette insensibilité collective. Ils obéissent à la loi de conservation des êtres, qui est défensive et, par suite, simplifie sans délicatesse l'organisme moral.

Les lettres, les récits verbaux, l'affichage des citations, à la porte de la mairie, la liste des morts, des blessés, des disparus, mise à jour dans le cadre grillagé des publications de l'état-

civil, tout cela entretient chez les individus, à mesure qu'ils sont touchés dans leurs affections personnelles, la terreur du fléau. Toutefois, on compose avec l'épouvante, on s'accoutume à la permanence d'une fatalité qui frappe aveuglément toutes les familles, tous les âges. La vie quotidienne, le retour des nécessités et des travaux avec le déroulement des saisons, accaparent les actes, comme la pensée.

Celle-ci, qui cherchait à comprendre, s'efforçait de baser des prévisions, elle ne tire plus aucun aliment des faits. L'entrée en campagne de l'Italie et des Bulgares, n'a pas eu d'écho à Gloire-Saint-Blaise. On y a beaucoup discuté l'appel du Trésor à la bonne volonté patriotique des possesseurs d'or et les conditions avantageuses des emprunts.

Le fils Ponnier a obtenu de son père qu'il vidât entre les mains du percepteur, tous ses napoléons et ses louis. Et il a pareillement agi sur les Fauchon, par l'intermédiaire de Marie. Elle s'est montrée orgueilleuse de la flamme qu'il mettait à convaincre les uns et les autres, de déterrer les sommes immobilisées par leur avarice. Sans aucun mandat, par la seule puissance d'une conviction profonde et sincère, il a incité de vieilles gens à se départir de leur or.

« Le fils Ponnier se met à bien causer quand ça lui prend, » a-t-on dit, à propos de ses dé-

marches auprès de Boutin Jules, le propriétaire de l'*Épi qui boit*, qui s'était sottement targué de conserver assez de « jaunets » pour acheter de la terre aux meilleures conditions, la paix revenue, quand, de savoir les morts et les vivants de la commune, on pourrait choisir, en connaissance de cause, le lot avantageux à prendre.

Le cabaretier a été porter un gros sac à la Banque de France, disant que, de la caisse d'un percepteur à la poche du ministre des Finances, le chemin était trop direct, à son gré.

Pour se dédommager du sacrifice consenti, il a rouvert ses allées de jeux et mis en usage les boules et les quilles tricolores qu'il avait repeintes à neuf, en vue de la victoire.

Il n'a pas négligé, d'ailleurs, pour ajouter aux gages de son civisme, de signaler certains mauvais Français qui détenaient encore de la monnaie précieuse. Dénoncé lui-même de retour, il a accusé violemment le maire, et des femmes, et les Ponnier aussi, de posséder de secrètes réserves.

L'effervescence s'est calmée, après de nouveaux échanges de numéraire contre du papier. Il n'a plus demeuré, de toute cette agitation, que la certitude unanime que, si la terre pouvait trahir les secrets déposés en elle, l'or ne manquerait d'affluer, de tous les coins du

sol, pour coopérer à la Défense Nationale. Par une convention tacite, les délateurs ont fait relâche, — même les anonymes qui écrivent à la craie sur les murailles.

Une rixe entre deux prisonniers, un Saxon et Poméranien, dans la ferme des Gaulet, a tout à coup brutalement rappelé la guerre, à Gloire-Saint-Blaise, parce qu'on y a inhumé le Saxon, éventré par la fourche de son agresseur. Ils en étaient venus aux mains, pour une écuelle de soupe renversée, plus sauvages que des loups, à cause de l'accident qui devait priver l'un d'eux de sa nourriture d'un soir. On n'avait pas jugé leur goinfrerie abjecte aboutissant à un meurtre. D'avoir vu la victime saigner, d'en avoir ouï le râle et les malédictions emplir l'air, on avait songé, pour les plaindre mieux, dans un sentiment plus fort de la réalité, à tous les Français tombés au feu ou qui peuvent mourir en exil, prisonniers.

Les gendarmes avaient emmené l'assassin. Emporté sur les épaules de six de ses camarades, dans une bière construite par Jarriot cadet, le Saxon avait été enterré. Sa place, marquée d'une croix à l'inscription gothique, dans un lieu écarté du cimetière, n'a été oubliée des villageoises qu'après avoir été quelque temps fleurie, entretenue d'eau et de prières murmurées avec une foi fervente.

Et les semaines ont repris leur cours uniforme, n'apportant à Gloire-Saint-Blaise nul événement qui valût l'intérêt ou stimulât les souvenirs.

Le fils Ponnier se révolterait, avec violence, contre une accusation de vivre pour soi, d'une manière facile, dans la quiétude. Si quelqu'un lui montrait un devoir rude, un pénible devoir de chaque instant, qui donnerait un sens de dévouement à sa vie, il accepterait ce devoir dans l'allégresse. Il y a beaucoup pensé sans le découvrir. Les mois ont fait leur œuvre sur lui. De même qu'il s'est accoutumé à ne voir que d'un œil, il a pris son parti d'une longue, longue guerre, de ne lui rien sacrifier, d'accepter que sa mère et son père lui parlent de son mariage avec Marie Fauchon.

« Ça viendra à son heure ! » dit-il, quand on lui propose de fixer une date.

Ses parents ni la fille n'insistent plus ; car ils lui savent une volonté endormie qu'ils dirigeront à leur guise, pourvu qu'ils évitent de la heurter.

XXXI

« Bonjour, ma petite Félicie : tu gardes tes petits frères ?

— Oui, m'sieu' Brévoux.

— Et ils sont bien sages ?

— Oui, m'sieu' Brévoux.

— C'est qu'il faut de la sagesse de la part de tout un chacun, dans des temps comme ceux d'aujourd'hui.... Mais c'est à ta mère que j'en ai, à cette heure.... Pourrais-tu me l'aller quérir ?

— Faudrait connaître où qu'elle est, m'sieu' Brévoux.... En plus, elle m'a recommandé de garder mes petits frères et de veiller sur la soupe qui se fait.

— Ces grands garçons-là ont besoin d'une fille pour les garder ! »

Au geste large du garde champêtre, les deux jumeaux protestent ensemble qu'ils peuvent se passer de la surveillance de leur aînée.

« Et vous pourriez peut-être me la trouver, vous deux, la maman?... »

— Si notre mère les surprenait à traîner dehors, elle les claquerait et je pourrais être battue, moi aussi.... »

Brévoux soulève son chapeau, de la même main qui gratte, énergiquement, parmi ses cheveux drus d'ancien roux. Son embarras l'humilie devant ces gamins et cette fille « montée en graine » qui regarde les hommes au front.

« C'est M. le Maire qui m'envoie. Je ne suis point amené par une fantaisie de moi.

— Je ne dis pas non, m'sieu' Brévoux.

— Enfin, sais-tu si ta mère est au pays ou si elle est partie pour la journée?

— Hier, elle a coulé une lessive chez Jean Hogard.... Ce tantôt, elle pourrait bien y être retournée.... Quant à vous dire au juste.... »

Cependant, la Roubuque arrive, toute suante et rouge, maussade, lourde, lasse. Brévoux se découvre, disant :

« Je t'espérais, la Roubuque....

— Vous êtes bien poli, père Brévoux, de quitter votre chapeau pour moi, quand vous m'avez vue plus basse sur terre que mes garçons.... Quel bon vent vous pousse chez nous?

— Je viens... de la part à M. le Maire....

— Brévoux... si c'est le malheur que vous m'apportez... »

Elle fixe sur lui des yeux effrayés, durs, où l'épouvante croît de seconde en seconde. Le messenger contemple le sol de terre battue, entre ses sabots. Il hausse son menton et ne regarde la femme, que le temps d'affirmer, de

la tête, aussitôt que la malheureuse a lâché ces mots :

« Mon homme est tué ! »

Le silence est tel, entre eux, si plein de la mort, que la fillette apeurée guide ses frères vers la porte, les conduit au delà du seuil. Elle les rejoint, maternelle déjà, les rassemblant de ses bras éployés comme des ailes.

« Quand on n'a jamais été heureux, n'y a pas de raison pour que ça s'arrête, » gémit la Roubuque.

D'un coin de son tablier étalé sur sa paume grasse en relief, elle essuie sa face où la sueur a refroidi. Et elle se laisse tomber sur le banc, contre la table.

« Que ça ne vous empêche pas de vous asseoir, père Brévoux, » dit-elle.

Il attire un tabouret dépaillé, entre ses jambes ; et il s'installe, reprenant :

« La mairie a reçu la nouvelle par la sous-préfecture... c'est contrôlé, nécessairement....

— Mourir avant ses trente ans, quand même, c'est pas de chance!... »

Elle voit, en ce moment, un passé inconnu d'autrui, qui était à elle et à Roubuque, et qui fut l'œuvre de leurs deux jeunesses sous l'égide de l'amour. Brévoux cueille dans sa tabatière de corne une prise qu'il aspire bruyamment, par une seule narine.

« Roubuque est tombé en brave soldat, que dit le papier : au champ d'honneur....

— Ah ! c'est mis par écrit sur une feuille ?

— Oui.

— Au champ d'honneur, qu'ils appellent ça, alors ?

— Ça veut dire devant l'ennemi.

— Et on ne met pas comment c'est arrivé, sa mort, à mon homme ?

— M. le Maire m'a dit de te laisser la feuille, si tu voulais.

— Félicie me la lira. Moi, je ne sais pas assez bien. Mais je la serrerai, pour mes gosses, quand ils auront grandi.... »

Les enfants épient, de loin, leur mère et le garde champêtre. La sœur s'est courbée, pour rapprocher son visage de ceux de ses frères ; et elle murmure des mots qui les effraient, parlant devant soi, le regard vague.

Brévoux s'acquitte de sa mission, plus à l'aise :

« Le gouvernement te paiera une pension, comme de juste, toute ta vie durant.... Et tu toucheras encore une somme pour chaque de tes trois enfants, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de rapporter à leur tour.... Ça pourrait demander des délais.... Alors, M. le Maire m'envoie te remettre de la part de la commune, quatre billets de cinq francs.... quatre, comme vous êtes une famille de quatre....

— Vous remercieriez bien M. le Maire, pour mes petits et pour moi.

— Ah ! je suis aussi chargé de t'apprendre que Roubuque sera affiché sur la liste, avec Louis Hogard et les autres victimes de la guerre, jusqu'à la paix.... »

Le vieux « tambour en pied » de la classe 1873 se redresse, pour commenter ce dernier avis :

« C'est bien le moins qu'on les mette à l'honneur, ceux qui sont morts pour défendre la France. »

La Roubuque répond par le jaillissement de ses larmes.

« La guerre, c'est la guerre, ma pauvre fille.... Celui qui tombe, en somme, tout est fini pour lui.... »

Il tire de son cœur simple des consolations dont quelques-unes irritent la Roubuque, à l'encontre de ce qu'il voudrait. Peu à peu, il ne ménage point les critiques au défunt.

La femme les entend, avec honte, empêchée d'y contredire, parce que Brévoux revient à glorifier l'héroïsme final qui rachète toutes les fautes. Elle laisse accuser Roubuque de paresse et d'intempérance ; elle ne nie pas qu'il l'ait rudoyée après boire ; elle masque sa face de ses mains, au souvenir des journées de famine que ses petits ont vécues autour d'elle, la dernière croûte partagée entre eux.

Et Brévoux continue, important :

« Avec ta pension et tes secours, on pourra presque dire que tu seras plus heureuse que du vivant de ton pauvre Roubuque.... Il ne t'aura jamais rapporté autant d'argent que tu en auras, rien qu'avec la peine de l'aller chercher chez le percepteur.... M. le Maire le faisait remarquer à l'instant.... Et ma foi, les deux Jarriot et moi, on disait comme lui.... sans retirer, non plus, que Roubuque est mort pour la France et qu'il sera sur la liste des héros de Gloire-Saint-Blaise, aussi longtemps que durera notre commune. »

Quoi qu'il dise, Brévoux est sincère. C'est moins par vertu que par incapacité de travestir son âme. L'élan de celle-ci le porte à admirer le fantassin tombé au service de la patrie ; mais sa raison condamne Roubuque, avantageux payeur au cabaret, payeur chiche pour sa marmaille et sa femme.

« Je ne vous démentirai point, père Brévoux... » acquiesce-t-elle.

Elle ajoute, grave, la voix chargée de douleur :

« Il n'en reste pas moins vrai que Roubuque était mon homme et le père à mes petits... et qu'on me l'a tué... et que les voilà orphelins de lui, pour tout le temps qu'ils auront à vivre sur cette terre....

— Ah! tout ce qu'on dira ne le fera point revenir! » constate, en philosophe, le garde champêtre.

A peine a-t-il quitté la Roubuque, lui amenant Félicie et les jumeaux, pour que leur enfance l'apaise, un désespoir immense et passionné assaille la veuve, l'empoisonne d'amertume, exalte en elle une fureur de pauvresse dépouillée du peu qu'elle possédait.

Tandis que Brévoux se flatte qu'elle ait accepté son malheur sagement et qu'on l'en croie sur parole, la Roubuque éprouve un chagrin sans bornes. Rien ne l'en dédommagera plus jamais. Ses enfants sont frappés ainsi qu'elle-même et, comme elle, ils sont innocents de tout mal. Elle les prend à témoin, tour à tour, des objections qu'elle aurait pu produire contre Brévoux, s'il ne lui avait versé les vingt francs de la mairie, et s'il n'avait, mainte et mainte fois, dans ses rondes, naguère, constaté l'ivresse ou le désœuvrement coupable de Roubuque.

Les griefs du garde-champêtre la révoltent maintenant. Elle éprouve cette soif de justice qui altère quelque jour les plus spoliées des créatures et les plus soumises à leur malchance. Sa générosité instinctive de femme est toute froissée, de ce qu'elle n'ait pas défendu, tout à l'heure, l'homme qu'elle a aimé.

Elle dit à ses enfants, avec une ardeur qui la fait haleter, qu'ils ne reverront plus jamais leur père, et qu'il les aimait, qu'il avait la jeunesse et la force pour les protéger. Félicie est la seule qui comprenne un peu et voie les traits de l'absent, dans son souvenir. La Roubuquë voudrait être entendue des plus jeunes. Elle leur crie des mots dont le sens leur échappe, elle les secoue, leur serre les bras ou les presse contre sa poitrine.

« Maman, maman : on n'a rien fait ! » s'écrie l'un des fils.

L'autre, encouragé, répète la même phrase. Félicie les attire, chacun par un poignet, derrière elle, guettant l'effet de cette parole sur la mère :

« Maman ne vous gronde pas. Elle a du chagrin de la mort de papa. »

La Roubuque entame le procès du destin :

« Le pauvre cher homme, il n'a jamais eu de chance, non plus.... »

Toute l'iniquité des hommes et de la nature est dressée devant son esprit. La monstrueuse fortune, dispensatrice aveugle des dons funestes ou propices, est réelle, à ses yeux brûlés de désespoir et de larmes, comme l'existence de ce méchant buffet en noyer, auquel manquent un pied, une porte, un tiroir. Elle accuse, implacable et véridique, d'une voix blessée qui aug-

mente la terreur des enfants. Félicie elle-même est aussi épouvantée que ses frères, et son dernier effort est pour supplier la Roubuque de se calmer.

La femme s'arrête, par un prodige de volonté, à l'aspect de cette triple détresse des jumeaux et de l'ainée qui les abrite, de sa jupe à trous, de ses bras aux longues mains maigres.

Les idées qui bouillonnent dans la mère, lui feraient éclater la tête :

« Oui, mes pauvres petits.... N'ayez pas peur.... Je n'ai rien contre vous.... Je vous aime bien, au contraire.... C'est que votre père soit mort, voyez-vous, qui me rend folle!... Je ne suis pas en colère.... Dis-leur, ma Félicie.... Tenez, je vas descendre jusqu'au pays.... Je rapporterai du bon lard pour notre soupe... et des pipes en sucre pour votre dessert.... comme si c'était la fête.... »

Et, vraiment, elle ne pensait qu'à ce morceau de lard et à ces sucreries, lorsqu'elle a entendu que l'on incriminait son homme, dans un groupe.

« Qui est-ce qui a dit que Roubuque faisait que se saouler ? » interroge-t-elle.

Jaussebet, le maréchal-ferrant, ni Jarriot l'ainé, ni son cadet, le menuisier, personne ne

s'avise de répondre, surtout pas l'auteur du propos qu'ils approuvaient

Chacun risque une phrase de condoléance et de respect. On dirait la femme cinglée d'une cravache, à chaque voix nouvelle honorant le mort et qui la plaint. Elle les provoque tous à user de franchise :

« Oui... vous dites ça... et vous trouvez qu'il vaut encore mieux que ce soit mon homme au lieu d'un autre, que la guerre ait pris pour ne plus le rendre!.... Un paresseux, n'est-ce pas?... et qui buvait!.... Ah! c'est bientôt juger son prochain.... »

On pousse Jarriot cadet à parler. Elle aperçoit le manège des gens.

« Il n'a raison que quand il construit ses chemises de bois pour les morts! » fait-elle.

Le fils Ponnier allait passer à distance du rassemblement. Il va droit à la Roubuque, sa main tendue pour toute façon de discours.

« Crois-tu que me voilà veuve! » lui crie-t-elle.

Et, les deux siennes accrochées à la main du borgne, elle continue, misérable, douloureuse, hagarde :

« La mairie m'a fait donner vingt francs... même que Brévoux me les a portés!.... J'ai un papier aussi, comme quoi Roubuque est tombé au champ d'honneur.... Et paraît qu'il sera

affiché à la mairie, mon homme!!.... En attendant, tous ceux-là, ils disent que c'était un fainéant, un bon à rien qu'à boire.... Oui.... Et ils me Metaient presque, au nez, que la commune perd pas grand'chose à la mort de Roubuque!... Ah! tu as eu bien de l'esprit, le fils Ponnier, le jour que tu as perdu ton œil : il t'a sauvé de mourir à la guerre! »

Le garçon se dégage, d'un mouvement brusque; mais l'accent est plus brusque encore, dont il reproche à la femme :

« Pourquoi me parler ainsi, à moi, la Roubuque ? »

Comme elle se tait, il ajoute et s'en va :

« Je n'aurais pas laissé dire un seul mot contre ton défunt, moi. »

Elle le suit durant quelques pas, confuse; et elle revient sur le groupe, parce qu'on y chuchotait :

« Qu'est-ce que vous trouvez encore à reprocher à mon homme? Qu'il était gueux peut-être? Que ça ne lui chantait pas tous les jours de peiner sur les champs des riches? Qu'il avait plus grand trou sous le nez que grande volonté à l'ouvrage?... Que....

— On n'accuse Roubuque de rien et on conçoit que tu aies du tourment de sa mort.

— Vous êtes encore bien honnête, Jaussebet, de me permettre d'avoir du tourment de sa

mort !.... Elle devrait vous mettre tous à genoux devant lui, sa mort ! »

Elle reprend, d'une voix perçante qui attire les gens hors des maisons. Le fils Ponnier s'est arrêté, et il écoute. Elle puise dans l'indignation et la douleur, une éloquence directe qui assène, à coups de vérités.

.

.

.

. (CENSURÉ)

.

.

.

. tous les déhérités du monde crient à la justice, par cette veuve et cette mère, quand elle accuse l'égoïsme humain de causer toutes les catastrophes, et quand elle réclame l'homme qui demeurerait, quel qu'il fût, son appui, parce qu'il avait été son amour !

«

. (CENSURÉ) Et

vous auriez le front, encore, de lui reprocher qu'il pouvait boire un verre de trop, quand il s'est fait trouer la peau pour vous autres, pour défendre vos maisons et vos biens!!.... Ah! que personne n'ose jamais le redire à mes oreilles, voyez-vous, si on ne veut pas que mon malheur me fasse faire un malheur à mon tour!

Et qu'on prête bien attention que mes petits ne doivent plus être privés de rien, tant qu'on verra une poignée de farine dans le pays, parce que, si le père leur manque, c'est qu'il a été tué à la guerre!

— On peut bien te dire qu'il n'est point le seul.

— Je peux répondre à ça, Jarriot, aussi vrai que voilà notre église debout dans le bleu ciel, que Roubuque était bien le plus pauvre du canton, avec les trois petits qu'il me laisse sur les bras. »

Des femmes ont grossi l'assemblée qui entoure la veuve. Elles ont la langue plus prompte que celle des hommes. Quelques-unes se targuent d'avoir employé la Roubuque à de gros ouvrages et d'avoir reçu ses confidences d'épouse maltraitée, pour la circonvenir par leur modération et l'amener à reconnaître les torts de son mari. Elles la poussent plus avant dans cette voie, plus elle cède. Il faut que l'une, oubliant toute mesure, proclame que Roubuque n'aurait jamais, dans sa vie, apporté aux siens l'argent que leur vaudra sa mort, pour rallumer les fureurs de la malheureuse. Elle en arrive à menacer, des ongles et des dents. Une commère commençant, les autres protestent, rendent invective pour invective, brandissent leurs poings, dominant les hurlements, soute-

nues par les hommes, à la fin, qui témoignent contre Roubuque, jurent son ivrognerie, sa fainéantise, les brutalités qu'il infligeait à ses enfants et à sa femme.

« Faut être des lâches, pour salir un mort ! » jette le fils Ponnier, dans le vacarme.

Au milieu du silence imposé par son apostrophe, il vient à la Roubuque et, l'entraînant avec douceur par un bras, il déclare :

« Tu vaux mieux que tous ces gens-là.... Rentre chez toi.... »

Résolu, il la montre aux hommes et aux femmes, et il lui engage sa protection :

« Ceux qui voudraient lui faire tort, ou à ses enfants, c'est moi qu'ils trouveront en face d'eux ! »

Elle se laisse emmener, surprise. Tout à coup paisible, elle se rappelle ses promesses à ses enfants :

« Je voudrais voir si je trouverai un carré de lard pour mettre dans la soupe... et des pipes en sucre rouge pour les gosses... », murmure-t-elle.

Le fils Ponnier a fait oui, de la tête. Son gosier contracté ne rendrait pas le souffle d'une parole.

« Merci, tu sais, de m'avoir défendue, » dit la Roubuque, quand elle a acheté le lard et les friandises,

Du tranchant de la main qui bat l'air, il refuse cette gratitude offerte avec humilité.

« Ça me cause plus de plaisir, de toi, que de n'importe lequel, » déclare la femme, sans embarras ni arrière-pensée.

Après quelques pas, elle reprend :

« Roubuque t'estimait bien, lui aussi. »

Il a toujours cette barre à la gorge et les tempes lui battent. Un gros effort dégage son haleine et il peut dire, d'un trait :

« Tu me trouveras toujours pour te servir.... Je t'en donne ma promesse.... C'est mon devoir à moi.... »

Elle ne trouve, à son tour, pas un mot à lui répondre.

Ils se séparent, désirant, à la même seconde, la même solitude, pour voir clair en eux où, d'une étrange confusion, monte un espoir d'espérance, un indice très vague et qui, déjà, les rassure devant le mystérieux avenir.

XXXII

Le fils Ponnier pèse chaque phrase de Marie Fauchon. Il les a toutes en tête. La meilleure ne vaut pas ce double argument : elle est belle femme et elle aime le garçon. Il se tait, la vue au plancher, pour ne subir ni un regard ni une influence de ce visage que la pudeur et l'amour animent.

Elle est venue chez lui, parce que, loin de monter chez elle, il semblait même éviter de la rencontrer.

« Tu ne peux rien avoir de nouveau contre moi ?

— Non, Marie.

— Alors, réponds-moi quelque chose ?

— Ah!... Te répondre quoi?... sans te causer de peine!...

— Il y a une réponse qui me ferait bien contente.

— Laquelle ?

— Celle que je suis venue chercher.

— J'aime point les devinettes.

— Oh ! tu me comprends bien, va !

— C'est possible.

— Alors ?

— Écoute, Marie.... Tu as tant de beauté qu'on ne pourrait que te donner raison, quand même tu aurais tort.... Ce que ton père et le mien ont arrangé pour notre mariage suffirait à tenter un garçon d'épouser une fille laide.... La part à revenir au fils que tu as, de Louis Hogard, bien établie par des signatures chez le notaire, les enfants qu'on pourrait avoir ensemble trouveraient, après nous, assez de terre à se partager, pour faire bonne figure.... Tout ça serait très beau, en temps ordinaire....

— La guerre ne durera pas toujours.

— Marie, y a ceux qui sont morts : c'est pour toujours !... Y a mille et mille misères qui viennent de la guerre et ne s'en iront pas avec elle.

— Je parlais de toi et de moi, seulement.

— C'est pas ma faute, si je pense plus loin que nous.... Ah ! Marie, c'est-il de me prendre la main qui me changera les idées ?

— J'en ai qu'une, moi : qu'on devienne mari et femme, pour être heureux.... Tu n'as pas besoin de secouer tes épaules !... On devrait pouvoir montrer son cœur à nu à celui qu'on aime !... J'aurais pourtant le droit de connaître un peu de bonheur.

— La guerre n'est pas un temps pour chercher son bonheur. »

Elle le contemple, stupéfaite du ton rude qu'il vient d'avoir.

« Comme tu me parles, tout d'un coup ! » se plaint-elle.

Endurci à l'aspect de cette émotion qu'il a provoquée, il déclare :

« Voilà ma réponse, puisque tu en voulais une à toute force ! »

Elle s'était trop humiliée devant lui. Cette injustice d'homme la révolte. Elle étouffe d'indignation, et l'orgueil la cabre :

« A ton aise, après tout ! » fait-elle.

Il crache sur ses paumes et les frotte ensemble, les doigts entrecroisés, embarrassé de sa force inutile contre la colère qu'il sent croître dans Marie Fauchon.

« Oui... le temps commande de chercher à rendre service... du moment qu'on n'est pas bon à tenir un fusil.... Je voudrais faire de chagrin à personne....

— Surtout pas à... quelqu'un !

— Surtout pas à toi, Marie.

— Menteur ! »

Les poings aux hanches, elle avance son visage clair contre la pauvre face borgne et couturée :

« Si la guerre n'est pas un temps pour chercher son plaisir... dis un peu... toi!... ce que tu t'en vas chercher chez la Roubuque!!... On t'y voit sans cesse....

— J'ai motif pour.

— Un beau motif, que tu n'oses pas déclarer !

— Marie... il vaudrait mieux rentrer chez toi... ou que je m'en aille....

— Qu'est-ce que tu t'en vas faire chez la Roubuque ?

— Elle est malheureuse.

— Ouiche !... Elle voudrait le faire croire.... Tu t'y laisses prendre... et, peut-être, à autre chose encore !

— Ah ! Marie, qu'est-ce que tu vas supposer de moi !! Si on me voit aller chez la Roubuque, c'est la meilleure preuve que je ne me cache pas.... A toi, je peux le dire : je lui ai porté un peu d'argent....

— Jamais elle n'en a eu autant. .. Elle fait la comédie dans le pays sur la mort de son homme.... Elle le détestait assez, qui la battait, se saoulait, un propre à rien.... Maintenant qu'il est mort, elle... voudrait déjà l'avoir remplacé !... On prétend qu'elle a trouvé... et que ça serait toi !

— On prétend mal.... Tu serais un homme, que tu n'aurais pas dit le quart de ça.... Et si j'en entends jamais un déblatérer contre elle....

— Tu la défendras ?

— Bien sûr, puisqu'elle n'a plus personne pour la faire respecter !

— Si c'est ainsi....

— Quoi ?

— Et moi, est-ce que je n'ai pas perdu mon mari à la guerre?... est-ce que je n'ai pas un enfant ?

— La Roubuque en a trois. Elle n'a plus ni père ni mère, et tu as les tiens.... Elle n'a pas le sou....

— Elle se lave encore moins qu'auparavant, pour attirer la pitié par sa saleté !

— C'est encore moins propre d'insulter une malheureuse....

— Tu me compares à ça ?

— Je dis que la Roubuque mérite qu'on la plaigne et qu'on lui prête secours.

— Et si j'en suis jalouse, dis, moi qui t'aime ? Et si je viens te demander, à cause d'elle, qu'on ne tarde plus à se marier nous deux ?...

— Tu n'as pas à te sentir de jalousie.... Pour le reste, on verra....

— On verra quoi ?

— Ah ! je suis décidé à rien, Marie....

— C'est-il ton dernier mot ?

— Oui.

— Rappelle-toi que tu ne me verras plus m'abaisser à une demande.

— Soit.

— Si tu me laisses passer dans la cour, sans m'avoir dit une parole meilleure....

— Marie... ça me fâcherait bien de te fâcher....

Dans un temps, on se plaisait l'un à l'autre, beaucoup.... Tout ce qui est arrivé ne peut plus se défaire.... Je ne suis décidé à rien, que je te disais.... Pour mieux parler, je te dis : Marie, si tu trouves un plus beau parti que moi, suis ton intérêt et ton penchant.

— C'est ça, ta bonne parole ?

— Je ne suis plus le garçon qu'il te faut.... Je te rends ta promesse, Marie.

— Pour une Roubuque!! » lui crie-t-elle, méprisante.

Tandis qu'elle se sauve dans la cour, suffoquant, les mains avancées comme si elle trébuchait, le fils Ponnier a la révélation de la tâche qui doit remplir ses jours. Au lieu de Marie Fauchon qui est belle, qui l'aime, qui apportera de bonnes terres en dot à son époux, au lieu de Marie Fauchon qu'il a aimée tendrement et s'est repris à adorer, — il choisira la Roubuque, contre son propre cœur, contre le gré de ses parents, pourvu qu'elle consente. Et il la choisira à cause de sa pauvreté, de sa misère physique, afin de lui assurer une aide continuelle, pour en soutenir et guider, comme un père, les trois enfants. Il prévoit les pires objections, pour exalter son dessein. Personne ne comprendra son acte; tous le diront absurde; lui, il le désire, il en a l'appétit, il veut en extraire l'amertume, la forte,

l'incorrupible saveur du devoir quotidien, modeste, qui exige le courage permanent d'une patience toujours égale.

« Ah ! je suis décidé à rien, Marie ! »

Il entend sa propre voix dire ces mots à Marie Fauchon, au moment même que naissait sa décision. Le projet est ferme dans sa volonté, comme s'il y avait poussé de vigoureuses racines avec lenteur.

« Qu'est-ce que Marie me raconte ? Tu ne veux plus d'elle, à présent ? »

— Non, mère. »

La Ponnier n'en croit ses oreilles et elle s'étonne de voir à son fils ce visage soulagé, heureux, coloré de jeunesse, — un air qu'il ne montrait plus depuis longtemps.

« Elle pleurerait bien, tu sais ! »

— Bah ! elle se consolera ! Elle s'est déjà consolée de moi, pour devenir la femme à Louis Hogard. Elle se consolait de lui, pour devenir la mienne. C'est le troisième qui aura raison, je l'espère pour elle et pour lui !

— Tu ne lui as pas donné d'excuse.... Elle avait droit à....

— Mère, elle sait le principal.... Le reste me regarde.

— A moi, parleras-tu ?

— Plus tard.

— Et à ton père ?

— Je vous parlerai ensemble, à tous les deux.

— Quel drôle de garçon tu fais, à ne rien vouloir comme personne !

— Il me manque un œil... et d'être à la guerre, pour faire mon devoir comme tout le monde. Je le ferai à ma manière. »

XXXIII

Gloire-Saint-Blaise peut jurer que la guerre fait des revenants, comme elle fait des morts.

On n'avait pas eu de nouvelles du fils Meunier depuis sa disparition. Elle remontait à quatre années. Sa mère n'a jamais rien appris sur lui, et non plus sa femme, Martine Gerbois, qu'il a abandonnée pour suivre une fille qu'il avait connue étant soldat. L'opinion, injuste, avait tenu rigueur à la délaissée et le lui témoignait par un mépris sans prétexte.

Plus d'une fois, depuis la mobilisation, l'épouse et la mère, qui vivent ensemble, se sont interrogées sur le destin de l'absent. Leur angoisse lui pardonnait sa faute à chaque annonce d'un malheur qui frappait une famille dans quelque combattant.

Un après-midi, il avait débarqué à la halte, la médaille militaire avec la croix de bronze sur sa capote. Et le chef de train l'avait remis à l'employé, disant :

« Un brave qui est aveugle.... Je te le recommande.... Tu trouveras bien quelqu'un pour le conduire au village.... »

Le convoi passé, l'homme du chemin de fer avait examiné l'invalidé qui paraissait frémir d'extase et respirer, moins avec ses poumons, que par toute l'âme.

« Tu ne serais pas Meunier, des fois ?

— Mais si....

— Moi, je suis Chantorne, si tu te rappelles.

— Je pense bien, que je me rappelle!... Et tu vois : je suis aveugle, mon pauvre vieux !

— Je te plains bien....

— Si je ne savais pas inspirer pitié, je n'aurais pas osé revenir au pays, de la manière que je l'ai quitté!... Ma mère est toujours de ce monde ?

— Elle est même gaillarde encore !

— Ah ! tant mieux.... Et... ma femme ?

— Elle vit chez ta mère.... Elles s'entendent bien toutes deux....

— Ah !... Crois-tu qu'elle voudra de moi ?

— Ta femme ?

— Oui. Elle ?

— Ça, tu sais.... Ta mère, en tout cas, n'y a d'erreur : une mère n'a pas de rancune.

— Il faudrait la faire prévenir....

— Tu n'aurais qu'à te faire conduire.... Des femmes n'auraient pas le cœur de laisser dehors un soldat blessé....

— Je ne veux pas rentrer chez moi par surprise.... Ça irait encore aujourd'hui, sur le

moment; mais, après, on me le reprocherait.... Et les reproches, je ne les supporterai pas, parce que la guerre m'a fait aveugle, plus que je ne les acceptais avant de perdre la vue.... Je suis encore un homme, tonnerre de moi!

— Tiens, voilà un gosse, justement!

— Appelle-le.

— Eh! le petit! »

Le gamin s'étant approché, Chantorne entamait les explications, lorsque Meunier était intervenu :

« Es-tu de Gloire-Saint-Blaise, le gosse?

— Oui, m'sieu.

— Alors, tu connais la Meunier, qui vit avec sa bru?

— Martine Gerbois, bien sûr, qui est votre femme!

— Ah! tu me reconnais donc?

— Je suis un fils Bâcheveau, m'sieu' Meunier : celui qui a les yeux vairons!

— Oui, je me rappelle! Eh bien! tu vas aller dire à ma mère que je suis revenu de la guerre et que j'attends là... avec Chantorne... si on veut bien de moi à la maison... que je suis aveugle... Tu as compris?

— Oui, m'sieu' Meunier....

— C'est autant pour ma femme comme pour ma mère, la commission.... Tu diras que j'espère celle qui voudra bien venir me pren-

dre ici... pour me conduire.... Dépêche-toi!

— Ah! je vais courir fort! »

Pour aller plus vite, il avait quitté ses sabots. Un sous chaque bras, il avait détalé, pieds nus.

« Il ne sera pas long, s'il ne bûche en route! » avait remarqué Chantorne.

Meunier lui avait demandé qui était mort à la guerre, qui en était revenu, qui se battait encore. Chaque nom amenait des réflexions.

« Louis Hogard a été tué. Marie Fauchon en a eu un fils qu'elle a mis au monde étant déjà veuve. Et on dit qu'elle va se remarier avec le fils Ponnier.

— Où qu'il est, lui?

— Au pays. Ah! c'est vrai, tu ne sais pas : il est borgne d'un œil.

— De la guerre?

— Non, c'est d'avant : il avait voulu se tuer, étant au régiment.

— Pourquoi?

— On ne l'a jamais su. C'est un coup de revolver qu'il s'était tiré.

— Avoir l'idée de se faire du mal, misère!... Mais, ce qu'il y en a, de ces pauvres gars de Gloire-Saint-Blaise qui n'y reviendront plus!

— Y a aussi Roubuque. C'est le dernier qu'on a annoncé sa mort.

— Ah! il a été nettoyé, celui-là aussi? Je l'avais rencontré, au commencement de la campagne....

On se trouvait une poignée de types de tous les régiments : des chasseurs, des zouaves....

— Et alors ?...

— Ah ! me fais pas causer là-dessus.... Ainsi, ce pauvre Roubuque, fini, lui aussi !

— Tu n'aimes pas à parler de la guerre ?

— Non.... Celui qui l'a pas faite peut pas me comprendre.... Tiens, tâte mes mains : si la tremblote les prend ?

— Je te crois, qu'elles tremblent !

— Ben, le cœur me fait pareil, en plus fort, si je me mets à me rappeler les choses.... Je te jure que c'est bien calamiteux de ne plus y voir.... N'empêche que je refuserais la lumière, Chantorne, si, pour la ravoir, on m'offrait de passer encore par où j'ai passé ! »

Après un temps, Chantorne avait proposé :

« Tu boirais peut-être bien un petit coup de vin ?

— De bon cœur, oui !

— C'en est du blanc, de chez Boutin Jules.

— Ah ! le brigand de troquet.... Il a toujours une allée de quilles derrière son café ?

— Toujours ! »

Meunier, — qui buvait, à la régalaide, pour montrer que le vin ne se perd pas en route, d'un goulot à la bouche, même si on est privé de voir, — avait précipitamment rendu la bouteille à Chantorne.

« Dis ? c'est pas ma femme qui arrive en courant ?

— Si. »

Elle avait voulu venir, parce qu'elle était plus alerte que la mère, pour que le malheureux attendit moins la décision de son sort. Et il avait deviné Martine Gerbois à un indice qui lui était venu, mystérieusement, d'une alarme aiguë de sa conscience. Ses yeux, capables désormais de pleurer, pour tout service, avaient crevé en eau à l'effrayant cri de douleur qui lui avait apporté son absolution.

« C'est toi, Martine !!...

— Mon pauvre Jacques !

— Ma Martine !

— Mon pauvre homme ! »

Embrassés, ensuite, étouffant de sanglots, poitrine contre poitrine, ils furent là, des minutes, privés de la parole.

Chantorne expliquait avec importance aux curieux qui avaient escorté Martine Gerbois, comment Meunier était descendu de wagon et lui avait été confié par le chef de train.

Enfin, le mari prodigue et l'épouse abandonnée avaient recouvré la voix.

« Ma pauvre Martine, j'ai été... pas bien gentil pour toi... dans le temps....

— Ah ! cause donc point de ça !

— Je suis assez puni, tu vois.

— Trop puni, bien trop, va ! »

Il avait repris, après un très profond soupir :

« Si on savait ce qu'on deviendra un jour, on ferait moins le mal.

— Peut-être....

— Je ne verrai plus jamais... plus rien, Martine!... Le soleil brillera pour tous, excepté pour moi....

— Mon pauvre Jacques!

— Si tu es venue, en place de ma mère... quand je n'osais pas te demander, c'est-il que tu veux bien me reprendre... malgré....

— Bien sûr, que je veux te reprendre!...

— Tu es bonne. Je ne le mériterais pas....

— Je t'aimais quand même, Meunier.... Et je t'aime encore plus... de te voir....

— Moi qui ne te verrai plus... ni plus rien!

— Ah ! tais-toi, mon pauvre homme!

— Tu sais... je suis pas toujours triste comme ça.... Demande à Chantorne.... Pas, hé! Chantorne, que je parle....

— Il parle comme un autre, mon Dieu ! »

La femme complimenta le soldat :

« Tu as gagné deux belles croix.

— Ah!... On me les a données par-dessus le marché.

— Faut d'abord que tu les aies gagnées !

— Oui, Martine, si tu veux.... J'ai que ma vue de morte.... Si j'étais mort tout entier,

j'aurais gagné rien qu'une croix de bois, en fait de croix.... Et encore, c'est pas sûr!

— Avec ta mère, nous te ferons oublier tes malheurs.

— Ah! oui, la mère.... Elle va avoir du tourment, de me retrouver abîmé comme ça.... Mais y a pas que du malheur!... Sais-tu, Martine? qu'on me payera une pension ma vie durant, pour la perte de mes yeux!... Oui, oui, c'est sûr!... On n'a qu'à préparer les papiers.... Sans compter que j'ai appris l'état de vannier à Paris!... Oui, toutes les corbeilles, les paniers, je peux les faire.... Je ne te serai donc à charge que pour mon infirmité....

— Parle pas comme ça. Je suis ta femme pour la vie. C'est ma part de t'aider. »

Il avait dû serrer des mains, répondre à tous qu'il n'avait oublié personne, et sa femme l'avait emmené.

Pendant le chemin, il essayait de se souvenir :

« Du moment qu'on vient de tourner à droite, on doit pas être loin du chêne, dans la prairie à M. Notrepain.

— La prairie y est toujours; mais il a fait abattre le chêne qui lui prenait de la place d'herbe et jetai de l'ombre sur le reste. »

Dès le lendemain, on était allé voir l'aveugle et il avait rendu plusieurs visites, guidé par sa mère ou Martine. Très vite, il était parvenu à

circuler seul, tâtant du bout d'un bâton. Il disait que l'air natal rajeunit le cœur. Il prétendait reconnaître la porte de chacun. S'il se trompait, il annonçait, en riant, que ce serait sa dernière erreur.

Cependant, il suffisait à quelqu'un d'insister auprès de lui, pour en obtenir des révélations sur la guerre; et il subissait de terribles accès d'effroi, avec tremblement de tout son être, le visage contracté, les poings brandis contre d'imaginaires périls :

« Ne me faites pas penser à ça ! » suppliait-il, la voix chargée de terreur.

On en obtenait volontiers des histoires de caserne, de cantonnement ou d'hôpital, d'un comique souvent douloureux. Il avait une façon de prononcer : « ce jour-là, il faisait bien beau : un ciel tout bleu ! » qui émouvait les plus grossiers de ses auditeurs. Il s'attardait à décrire en détail les individus, les êtres ou les objets, avec un plaisir dans son application, qui prouvait tacitement le prix impayable de la vue.

« Où que j'ai eu ma blessure, c'est à Berry-au-Bac.... Ah ! je ne veux plus savoir comment mon malheur est arrivé ! »

Il avait essayé de raconter l'événement à sa femme et à sa mère ; mais, il n'avait pu avancer davantage dans son récit.

Et il avait averti Martine :

« Surtout, ne t'effraie point, si tu m'entends rêver : je ne veux de mal à personne. »

La guerre a laissé en lui une source active d'épouvante. Autant qu'il le peut, il la contient de jaillir. Quelquefois, la nuit, elle déborde en cauchemars, elle inonde sa pensée, et il hurle, il se débat contre un déluge de sang, des flammes, la cruauté monstrueuse de l'animal humain, que son esprit voit et que semblent regarder, — atroces entre les bords frémissants des paupières bridées par la cicatrice de brûlures, — ses orbites vides, au fond desquelles on croit deviner la peur.

Les deux femmes ont rapporté leurs luttes contre le forcené et ce qu'elles parvenaient à comprendre, de ses cris, de sa parole sifflante, entrecoupée. La guerre apparue au village dans sa réalité d'assassinat, d'incendie, de supplices, de faim et de soif, de froid, d'inutiles prières et de râles, le fléau a pesé sur les cervelles et sur les cœurs, révélé, comme ne l'avaient pu aucune lettre et nul récit, par les bouillonnants souvenirs de cet aveugle, pareils à une lave, et qui épouvantent, de rompre ainsi, de loin en loin, aux heures nocturnes, son silence jalousement gardé. En vérité, Gloire-Saint-Blaise n'a plaint et pleuré ses morts à leur mérite et à la mesure de la passion qu'ils

avaient pu subir, que pour avoir su, par bribes, les hantises de Meunier.

Sa présence aurait fini par tenir du miracle, dans l'opinion des gens, si on ne l'avait vu tresser des corbeilles et des paniers, fier de sa dextérité, vaniteux de sa promptitude à l'œuvre, proclamant à la face de tous qu'il ne craignait aucun vannier « pour lui faire le poil ».

Ainsi, de soi-même, il s'était rétabli au niveau commun.

De jour en jour, sa capote, sa médaille et sa croix de soldat se confondent, de plus en plus, avec les couleurs familières aux habitants. Sa misérable cécité leur paraît moins une longue et fidèle souffrance. Ils acceptent sans effort qu'il ne voie rien et ne doive plus jamais voir. On l'a, plusieurs fois, entendu brailler des refrains de marche ou imiter des sonneries guerrières, dans la cabane du père Chouette. Mainte fois, on a vu l'aveugle revenir au logis en assez mauvais équilibre, au bras de l'ancien voltigeur titubant, invectivant un Bismarck ressuscité pour lui seul.

A de timides remontrances des femmes, Meunier a répliqué :

« Faudrait avoir été où que j'ai été, pour me dire le permis ou le défendu. »

Un soir que le fils Ponnier passait devant la maison, Martine, poussée dehors par son mari

ivre de colère, serait tombée, si le passant ne l'avait retenue.

« Qui c'est qui est là?... Qui qu'est assez lâche pour espionner un aveugle?... Qui?... Je veux savoir, nom de Dieu ! »

Et Martine, doucement, avait supplié :

« Dis pas que c'est toi.... »

La mère avait apaisé l'aveugle, et l'avait ramené dans la maison, qui injuriait tous les hommes.

« Tu n'es pas heureuse, Martine ?

— Oh, pas malheureuse, non plus. Il ne faut pas croire que Jacques est méchant, tu sais.

— Il boit ?

— On l'aura fait boire. De lui-même, il n'y pense pas.

— Tu l'aimes bien, Martine ?

— Il m'a tellement fait de chagrin : je ne sais plus.... Mais, je sais qu'il a besoin de moi.... Il ne crie plus. Je vais rentrer. Je te remercie : sans toi, je serais tombée, et j'aurais pu me faire mal.... Bonsoir.

— Bonsoir, Martine ! »

Elle a trouvé son devoir, celle-ci, sans l'avoir cherché. C'est à quoi songe le fils Ponnier, en s'éloignant de la maison. Il songe, en même temps, à Marie Fauchon et à la Roubuque, — et à Louis Edme qui lui a demandé, par lettre,

« n'ayant nulle part où aller », de venir profiter, à Gloire-Saint-Blaise, de ses six jours de permission qu'il n'a « pas eu le courage de refuser, pour la troisième fois qu'on les lui offrait ».

XXXIV

« On va monter nous mettre au lit, ma femme et moi.... Causez comme vous savez, pour qu'il entende raison !

— Il n'écoute à vrai dire que vous, M. Edme!... Le père et moi, on est trop vieux pour avoir la volonté qu'il faudrait sur notre garçon.... Et vous pensez, quand il menace de partir, si le cœur me fait mal!...

— Le mien aussi, sergent....

— Nous n'avons que lui au monde, n'est-ce pas !

— Penser que mon grand-père, et le père, et moi, et tous les défunts aussi, du côté de ma femme, nous n'aurions trimé et trimé à la culture, pour gagner, grain à grain, motte par motte, ces beaux champs que des riches mêmes nous jaloussent d'avoir... et que ça serait pour revenir un jour aux enfants d'un Roubuque et d'une Sophie-Torchon... comme cette espèce de créature... qu'on voudrait faire entrer de force dans notre famille !

— Chut ! M. Ponnier : je crois que j'entends Ponnier dans la cour.... Faudrait pas le

vexer en parlant contre cette femme... si vous voulez que j'essaie de le ramener à vos idées....

— Ah ! si vous faisiez ça, M. Edme !

— Là-dessus, je ne peux guère promettre, Mme Ponnier.... C'est pas comme à mon capitaine quand je lui ai dit, un soir que la division réclamait à toute force un prisonnier : « Je vous en ramènerai la paire, plutôt que de m'en revenir à vide ». Ma patrouille a duré ce qu'elle a duré ; mais j'ai ramené mes deux Boches : un, blessé, n'a fait qu'arriver dans notre tranchée pour y mourir ; l'autre, qui a raconté tous les mensonges qu'il a voulu, aux officiers d'état-major.... Mais voilà votre fils.... Comptez sur moi.... »

Le fils Ponnier apporte deux bouteilles poudreuses.

« C'est moi qui vous fait taire ? demande-t-il.

— Non. Je venais de remercier tes parents de m'avoir ouvert leur maison, comme ils ont bien voulu le faire.... Et c'est là-dessus qu'on s'est mis à se taire.... Voilà deux vieilles bouteilles arrivées à l'âge de la retraite, qu'on dirait ?

— Je les ai bouchées l'an de nos noces. Tu te rappelles, ma femme ?

— Eh ! oui.... Mon mari ne vieillit point son vin, M. Edme. »

Les bouteilles posées, le fils Ponnier hausse les épaules et il déclare, suivant son idée :

« Vous avez causé sur moi, et contre mon mariage avec la Roubuque, pour que, à son tour, Edme essaie de me faire changer d'avis....

— Qu'est-ce que tu t'en vas inventer?

— Edme, tu sais bien que je n'invente rien.... Devant toi, je répète à mes parents que je les aime de mon plein cœur, mais que je m'en irai du pays, si je n'épouse pas la Roubuque aussitôt que la loi permet à une veuve de se remarier.... Maintenant, il faut que tu saches que je ne veux offenser par là ni par rien d'ailleurs, ma mère, ni mon père....

— Nous ne t'avons jamais reproché d'être un mauvais enfant....

— Et je dis comme ta mère!

— Je vous promets, moi, que, pour l'avenir, vous n'aurez pas plus à me reprocher.... »

Un silence passe, où la femme et les trois hommes voient tout le mystère de l'avenir.

« J'ai été quérir le vin, c'est pour qu'on le boive! » s'écrie le fils Ponnier.

Il enfonce le bouchon avec précaution et il tire le bouchon, doucement.

« C'est fait de main de maître, » constate Louis Edme.

Le vin coule, très beau. Le temps l'a doré et

il dégage un bouquet flatteur. Le père Ponnier choisit le verre le plus plein pour le sergent :

« Vous ne goûterez pas le pareil de longtemps !

— Probable ! » déclare l'ancien chemineau.

Un souvenir de la bonne étoile des grand' routes a traversé sa mémoire et illumine ses yeux. Il a bu les meilleurs vins mosellans, les bordelais et ceux de Bourgogne, ou l'eau verte des mares, selon la fortune de l'instant ou la violence de la soif. Il a subi la neige, l'averse, la tempête, le soleil méridien des canicules, l'horreur nocturne des hivers ; mais, sa marche devenait une danse, quelquefois, par l'allégresse de ces matins de printemps où il semble que la mort vienne d'être à jamais vaincue par un miracle des fleurs ! Il arrive à peine, de lieux qu'elle a désolés et ravage encore. Et, demain, il doit rallier ces terres fauchées par elle sans halte, où sa domination aveugle, farouche, insatiable, anéantit tous les calculs, toutes les vertus, les rêves, les douleurs, les volontés, les défaillances, et le courage surhumain des pauvres hommes ! Pour lui, qui a tant vu mourir, la mort est la seule réalité : une île haute aux escarpements noirs, au milieu d'un océan d'incertitudes. Quelle dérision, quand la vie échappe avec cette inconcevable facilité, que de bonnes gens croient

tellement à l'avenir, veuillent l'assurer, et puissent disputer, à propos d'un mariage !

« A la tienne, mon vieux ! » lui souhaite, en trinquant, le fils Ponnier.

Il répond par un vœu amical et choque son verre contre celui des parents :

« A la bonne vôtre ! » fait-il.

La femme prononce dans un soupir :

« Et pour nous souhaiter à tous qu'on est là, de revoir la paix ! »

Louis Edme hoche la tête :

« C'est une autre paire de manches, en ce qui me concerne !... »

Aussitôt, il proclame, avec un accent de confiance :

« Ah ! j'en reviendrai.... Quand on a passé par où que je me suis vu, sans y laisser peau ni patte, on revient de partout en son entier, ma bonne dame ! »

Aux hommes, il atteste la qualité du vin. Le père raconte l'histoire de cette barrique qu'il a reçue en cadeau de nocces, contre tous les usages. Sa face couverte de ses mains, les coudes sur ses cuisses, à califourchon au milieu du banc, le fils Ponnier est immobile. On le sent loin, très loin, des paroles qui s'échangent, et des gestes que l'on fait autour de lui.

Forcément, Louis Edme évoque de nouveau

la guerre. C'est pour dire qu'elle « ne tue pas tout le monde ». La chaleur du vin éveille chez lui l'esprit critique. Il affirme que le trou-pier gagne les batailles et que les généraux les perdent. Il tient à ses galons, à sa croix de guerre, à sa médaille qui lui assure cent francs de rente, ses jours durant; mais, il ne referait pas, de sang-froid, ce qu'il a osé, dans un coup de folie, sans plus songer à sa mort qu'à une récompense : il ne s'exposerait pas à le recommencer, quand même on lui promettrait plus qu'il n'y a gagné.

Il rappelle comment, le matin, à l'*Épi qui boit* il a défié aux quilles et vaincu largement, les deux Jarriot, le cordonnier et le menuisier, s'étant choisi Meunier, l'aveugle, pour partenaire :

« Je dois dire que je le plaçais en position : il n'avait qu'à pousser sa boule, en somme.... »

Il cite l'exemple d'un joueur de violon qui avait perdu les yeux à quinze ans, en comptait plus de trente quand il l'a connu, et jurait ne plus savoir s'il avait souffert de son infirmité.

« Maintenant, — ajoute-t-il, — quand on a vu ce que montre une guerre de nos jours, on n'est plus aisé à émouvoir.... Tout ce sang répandu, ça vous rouille le cœur, à la longue. On ne pense plus à se plaindre, c'est plus pour

plaindre les autres!... Ah! et puis, la pitié des gens, à quoi ça sert-il? »

Le fils Ponnier rompt son silence pour protester :

« Plaindre les gens, ça les console. La consolation aide à supporter le malheur. Après toutes les ruines et les morts de la guerre, faudra beaucoup d'amour et d'entente entre les personnes....

— Ah! les gens se mangeront le nez comme avant, mon pauvre vieux!

— Je peux pas le croire!

— Mais, Ponnier, si je te disais que, là-bas, où tu renifles la mort chaque fois que tu respires, où tu ne sais jamais si tu ne casseras pas ta pipe avant de finir celle que tu viens d'allumer, tu vois des bon'hommes se battre pour un carnet de papier à cigarettes... et pour moins que ça!... comme tu les vois risquer leur peau pour sauver un type qu'ils ne lui avaient pas seulement parlé une seule fois avant... Voistu, on n'explique pas les hommes! Le même est bon et mauvais à la fois, comme toutes les feuilles des arbres ont un dessus et un envers!... Quel changement que tu trouves dans Meunier par la guerre, sauf qu'il est aveugle? Aucun. Et elle est finie pour lui, nécessairement... Oh! y en a bien, que ça les aura rudement changés, l'obéissance, le danger, donner

la mort, la risquer, la voir émietter des hommes.... Et puis, zut : si on buvait? ».

Il vide son verre et déclare :

« Ah ! le bon vin : il vaut mieux que le pinard du front, M. Ponnier !

— Oui.... Vous boirez bien l'autre bouteille avec mon garçon.... Ma femme et moi, on va se coucher.... Vous autres, vous devez en avoir encore à vous dire.... Bonsoir donc.... Je serai debout, sergent, pour votre départ demain.... Viens-tu ma femme?... »

La Ponnier est bouleversée. Cela paraît au regard qu'elle porte sur Louis Edme en se retirant, et qui l'adjure d'empêcher le malheureux mariage.

« Je ne vous remercierai jamais assez, madame, de m'avoir reçu chez vous comme si j'étais un frère à Ponnier... » balbutie le soldat.

Le couple en allé, tandis qu'on entend gémir l'escalier, Louis Edme dit solennellement, au fils :

« Je les aime bien, tes vieux : c'est des braves gens. »

L'autre est « dans ses pensées ». Le compliment ne les a pas altérées. Elles forgent sa volonté, comme un bon forgeron bat sur l'enclume le fer incandescent. Elles la trempent, ainsi que celui-là noie dans l'eau qui fuse, le métal rouge façonné par le marteau. Edme

connaît ces silences de Ponnier, qui le lui ont fait aimer, aux jours monotones de la caserne.

« Tu ne bois ni ne causes?... Alors, on n'a qu'à se couler dans les draps ?

— Non. On videra d'abord la bonne bouteille qui a plus d'âge que moi.

— Et moins de raison ?

— Edme, j'ai de la raison, plus qu'on ne pense.... Si tu débouches le vin, fais sans le remuer. ..

— Oui : on a encore la main, Ponnier ! »

Un impérieux désir d'épanchement sollicite le borgne et il redoute l'accueil de son ami à ses confidences. Edme éprouve une furieuse tentation d'exprimer son âme toute entière à quelqu'un, pour qu'elle demeure, quelque temps, par un souvenir, chez les hommes, si un coup de guerre doit la libérer de son corps. Il regarde le vin rouge un peu doré, qu'il verse avec les égards dus à ce qui est précieux ; et il songe au soleil sur les côteaux de belles vignes ; et il songe aux flaques de sang noir sur la craie de Champagne et l'argile grise de Woëvre.

« A ta bonne chance ! porte le fils Ponnier.

— Ah ! oui... ma bonne chance ! » répète le sergent.

Son verre bu, il corrige sa fugace tristesse :

« On serait condamné à ne plus boire que de ce jus-là, on s'y ferait encore ! »

Mais il lui faut se montrer, sincèrement, tel qu'il est, de par sa vie des derniers mois :

« Oui, je disais tantôt que la guerre aura rudement changé certains types.... C'est pour moi que je parlais.... A présent, vois-tu, à cause de tout ce qui se passe et qu'on appelle : la guerre... je ne suis plus curieux de rien.... Courir les routes?... C'était bon dans le temps.... Ce que j'y trouvais de bon, parce que je n'ai mémoire ni de mon père, ni de ma mère, ni d'un parent... sauf d'une vieille brave femme que j'appelais Tatine... ah! je pouvais avoir trois, quatre ans.... Oui, ce que je trouvais de bon, à rouler ma bosse par les routes, c'était ma liberté, la bataille avec la pluie, la nuit, la déveine... c'était le coup de chance qui arrive : une quinzaine de bon travail, chez de bonnes gens qui voudraient ne point te laisser repartir... c'était : de ne m'attacher à rien, à personne!... Tout ce qui est à tous me paraissait être rien qu'à moi!... Je ne voyais que gens qui demeuraient dans le trou où ils étaient nés.... Et j'avais grillé ma peau au soleil de Provence, et je l'avais salée dans l'Océan de Bretagne.... D'avoir mené campagne, depuis le premier jour, on dirait que j'ai tout appris sur les hommes et sur les choses.... Des forêts assassinées par le canon!... J'ai vu ça, moi!... Tous ces beaux arbres, déchiquetés, arrachés...

Y avait un bois devant toi. Ce n'est plus que du bois cassé, des branches, sur'un terrain crevé de trous!... Je ne parle même pas des villages disparus : c'est trop connu!... Me fallait m'attacher d'amour, de sentiment, à quelque chose.... Y avait bien une demoiselle qui m'écrivait : une « marraine de guerre » qu'on appelle ça.... Beaucoup de types, ça les remontait et ça leur plaisait.... Moi, j'ai dû mal tomber en fait de marraine, ou c'est mon caractère qui se gâte ; mais, ce qu'elle voulait me bourrer le crâne, ma bourgeoise, avec des mots ronflants!... L'artillerie leur faisait tort, ma parole.... C'est là que je t'ai écrit pour voir si tu voudrais de moi dans ton patelin, si on me proposait encore une permission.... Maintenant, c'est comme si Gloire-Saint-Blaise m'avait adopté.... Ah! comment bien te dire ça?... Ponnier, *je sais pourquoi je vais me battre*, à présent. Comprends-tu?

— Tu es soldat. Tu te bats pour défendre la France.

— La France, c'était partout, pour moi.... Je me la représentais mal.... Ça sera ta maison, l'église d'ici, la petite place, toi, tes parents, tous ceux qui me croyaient courageux en m'écoutant parler de la mort des autres, de l'assaut.... A la guerre, on ne cause pas de la France, ni de la patrie, excepté quelques officiers qui ont été longtemps dans les écoles.. .

On se bat, on essaie de démolir des Boches pour qu'ils n'avancent pas plus loin.... Après, on pense à chez soi, à un coin de village ou de ville.... C'est pour sauver ce coin-là, qu'on veut en finir avec les Allemands.... Ainsi, dans la tranchée, chaque troufion se sait à la peine pour défendre son coin, ses vieux, sa femme, ses petiots, les gosses du voisin, à défaut d'en avoir.... Rassemble tout ce qui cause un amour pareil à ça dans le cœur de tous les bon'hommes qui sont au feu, Ponnier : au total, tu trouves toute la France!... »

Edme s'arrête pour boire et dire :

« Tes parents vont pas croire qu'on se dispute?... Je viens de parler si fort.... »

Il allume sa pipe et reprend :

« Par la faute de la guerre, l'homme a changé de travail : le danger est plus grand, voilà tout!.... Hier, du marteau ou de la charrue, aujourd'hui, de son fusil ou bien de la pièce qu'il sert, le Français *gagne la vie des siens*. Pour moi, la France n'est pas autre chose que ça. Et il n'y a pas de meilleure raison pour se faire crever la peau.... Je pourrai au moins penser à Gloire-Saint-Blaise, où que tout le monde m'a si bien reçu, si j'ai le temps de donner une pensée en arrière, le matin qu'on me commandera : en avant! »

Ponnier remplit les verres, à rasade :

« Toi, tu peux te battre. Tu fais ta part, au moins », murmure-t-il.

Il n'est pas prouvé que Louis Edme l'ait entendu; ou, peut-être, le sous-officier a-t-il réprimé une réplique trop faible par rapport au chagrin réel de Ponnier. Son œil unique, les deux yeux gris du coureur de hasards, se cherchent et s'évitent. Il y a une contrainte sur les amis, après cette déclaration de l'un. Le borgne demande, avec embarras :

« Tu n'as point remarqué de fille, ici, durant ton séjour?

— Aucune fille.

— Et une femme, non plus?

— Qu'est-ce que tu veux dire par ton « remarquer »?... Faut s'entendre sur les mots.

— Tout franc : Marie Fauchon, la veuve à Louis Hogard, ne serait-elle point à ton goût?

— A mon goût? J'y ai fait attention, pour ce que tu m'as conté sur elle... que tu as voulu te détruire à cause....

— Elle a du bien et il lui en reviendra encore, un jour.

— Ponnier, elle espère toujours que tu vas te marier avec elle.

— Elle a tort. Quand j'aurai pris devant le maire la femme que j'ai choisie, Marie Fauchon devra se rendre compte que je ne suis

pas pour elle.... Après la guerre, qu'est-ce que tu feras?

— Le mort, peut-être, avec le tas des camarades!

— Ne ris pas avec le malheur!... As-tu une intention, la paix revenue?

— Je suis encore pas fixé.

— Tu devrais revenir à Gloire-Saint-Blaise.

— Si j'y dois trouver à gagner mon pain, pourquoi pas?

— Je te garantis du travail, moi.... Et puis, si le cœur t'en presse, Marie Fauchon ne sera pas longue à t'accepter pour mari.

— Ah!... Elle t'aime encore et tu l'aimes toujours....

— Je prendrai la Roubuque pour femme.

— Et je n'ai pas de terre à moi, pas d'argent....

— Tu as déjà les cent francs de ta médaille : c'est un commencement.... Mais tu auras, principalement, d'avoir fait la guerre, mon vieux Edme!... C'est bien le moins que tu y gagnes le bonheur et la tranquillité, après!... Moi qui te parle de Marie Fauchon et voudrais te la voir épouser plus tard, elle aurait rendu ma vie heureuse, si j'avais rempli mon devoir de soldat.... Je l'ai déserté, en m'éborgnant au lieu de réussir mon suicide....

— Tu ne pouvais pas savoir....

— Edme, je ne me trouve pas d'excuse.... Ne

m'en cherche pas.... Je vais te parler, à toi, comme je ne l'ai fait et ne le ferai à personne, sur ce mariage que j'ai décidé et qui rebute mon père et ma mère.... Il ne tenait qu'à moi de me contenter, et eux avec moi, en restant accordé à Marie Fauchon.... La Roubuque est honnête femme. Elle n'a jamais eu grande chance. Elle n'est point belle. Elle n'est plus fraîche. Elle n'a que ses hardes pour tous biens. Elle a trois enfants de son défunt mari. Elle sera ma femme, à cause de tout ce qui en détournerait un autre. Roubuque est tombé au feu. Avec lui, ses devoirs de mari et de père sont tombés. Je les relève, moi, le borgne qui ne peut pas mieux servir ; et j'en fais mon devoir, le devoir de tous mes jours.... Ne me réponds pas que c'est une folie et que je serai malheureux. D'abord, en refusant Marie Fauchon, j'ai refusé mon bonheur.... Ce coin de pays, cette poignée de gens, que tu disais qui sont au cœur des soldats, et qui, additionnés, font toute la France et tous les Français que défend et sauvera toute l'armée... ce coin de pays, ce sera toujours mon village... cette poignée de gens, ce sera, avec mes parents, la Roubuque et ses enfants privés du soutien d'un homme et d'un père.... Je dis que la grande loi doit être : chacun son devoir!... Ah ! j'aurais pu trouver un devoir à remplir

tout d'un coup.... Par exemple, de batailler jusqu'à ce que tous aient déterré leur or qu'ils s'obstinent à garder enfoui, inutile.... C'était mal commode.... Le maire aurait été le premier à convertir.... Ah ! j'aurais pu, encore.... Je vais me marier avec la Roubuque.... Mon devoir durera autant que moi.... Il aura rempli chacune de mes journées.... Il durera après moi, si mes terres, héritées de mes parents, passent aux enfants de Roubuque, orphelins parce qu'il a trouvé la mort en faisant son devoir.... Je ne me suis expliqué à personne comme je l'ai fait devant toi, Edme.... Ma mère et mon père traiteraient encore plus mon mariage de folie, si je leur montrais que je le veux pour ses charges mêmes.... Et puis, peut-être bien que je finirai par ne pas être trop malheureux....

— Je te le souhaite, Ponnier : tu es un brave homme.

— Chacun son devoir.... Je me suis fait borgne, sottement, dans un accès de lâcheté.... Au lieu de prendre du galon, de gagner croix et médaille, comme toi, ou, tout simplement, de faire ma part d'honnête soldat.... »

Le fils Ponnier arrête sa phrase, au chant d'un coq.

C'est, en vérité, un triomphal salut au jour vierge. Louis Edme décroche les volets et il les entr'ouvre. L'air est si généreux de sa pureté,

d'odeurs végétales, des grâces toutes frileuses d'un ciel nacré, rose, lilas, violet, autour d'un soleil énorme, d'un rouge sanglant, — que les deux hommes passent ensemble dans la cour, sans s'y être invités.

Le cocorico s'exalte, s'étend, à croire l'espace rempli de sa fanfare éclatante.

« Crois-tu qu'il chante bien, ce coq-là ! » admire Louis Edme.

Ponnier écoute un instant, puis il renseigne :

« C'en est un à Jean Hogard, le père à Louis... duquel Marie Fauchon est la veuve.... »

A propos du coq qui appelle à plein gosier le jour renaissant, la simple phrase de Ponnier associe à la candeur matutinale du paysage, l'évocation massive de la guerre, un paysan mort en soldat à l'ennemi, la jeunesse d'une femme vigoureuse et belle.

Louis Edme espère, de toutes ses forces. Pour lui, le cri rouge de l'oiseau gaulois annonce la victoire infaillible, la fatidique victoire de la France, qui sonnera la diane d'une paix fraternelle entre les nations libres et nobles.

Le cocorico monte, éperdu ; et il est un resplendissement du son à l'assaut des hauteurs. Du lointain, parviennent des réponses. Les coqs chantent à Saint-Thomas-l'Abbaye, à Juhaut-le-Petit, qui est au nord, à Pré-du-Tertre,

vers l'est, à Grandille, à Pochères-la-Viette où l'on fabrique des obus et que cerne la boucle d'un ruisseau vif.

« Une fois, qu'on venait de passer treize jours pleins en première ligne, dans un marmitage à ne pas entendre grincer ses dents, et qu'on nous ramenait en grand repos... je me suis vu pleurer, Ponnier... tu me croirais pas!... parce qu'un coq s'est mis à chanter.... Oui, rien que pour ça!... On devient un peu bête faut croire....

— Y a rien de bête à ça....

— Ah! dire que, ce soir, je vas rentrer dans ce sacré bal!... Pas plus tard que ce soir, Ponnier... et que, demain, je pourrais bien être....

— Dis pas de bêtises pareilles.... Celui qui rit de la mort....

— C'est toujours elle la dernière à rire : on peut bien commencer!... Mais, je suis sûr, à présent, de m'en sortir, Ponnier... à cause de ce que tu m'as dit.... Puisque tu ne veux pas de Marie Fauchon, je peux reconnaître qu'elle me plairait bien.... Et pour quelques mots qu'on s'est dit, elle et moi, je crois que je ne lui déplairais pas, de la rechercher.... Ah! je crois ça, ce matin, tu sais, pour emporter d'ici une bonne pensée qui m'attire un peu bonheur.... »

Il s'abandonne à célébrer Marie Fauchon, selon son cœur. Elle a un air de franchise bien

engageant et, pour une belle femme, c'est une belle femme.

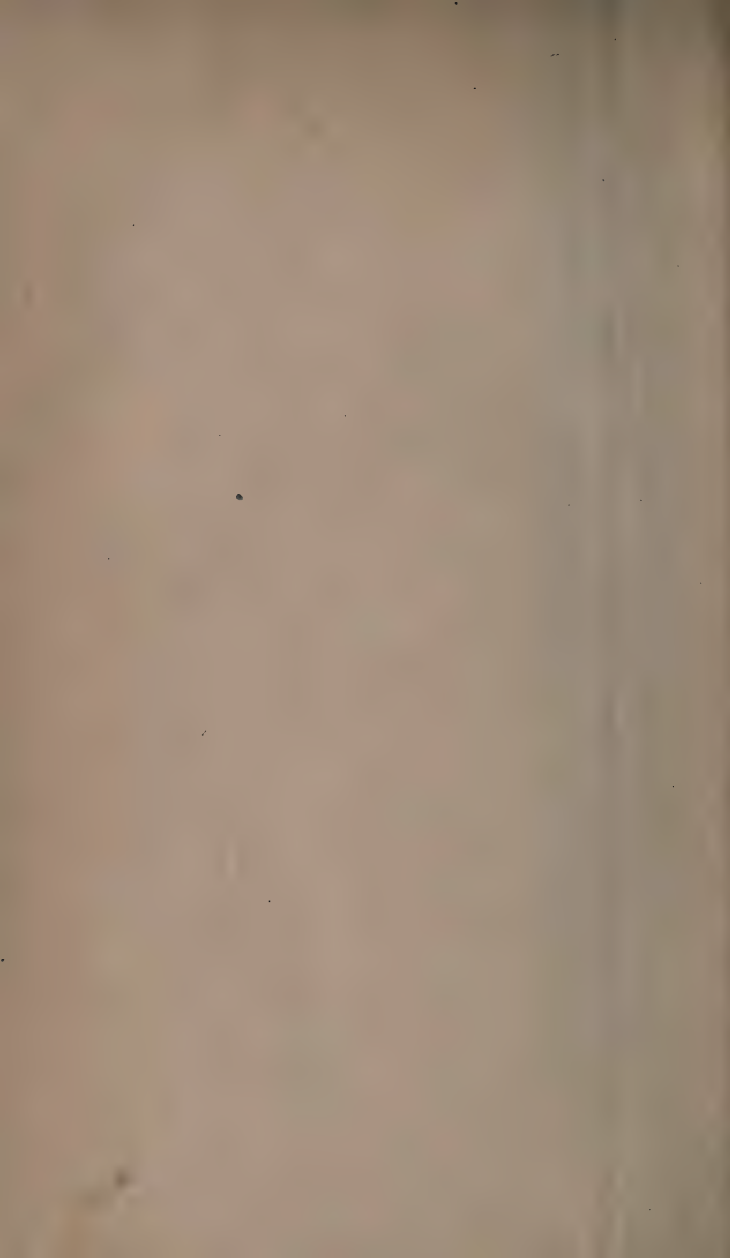
Afin de ne pas trop la regretter, le fils Ponnier s'applique à écouter tous ces coqs à la ronde.

Ils s'égosillent, héroïquement, dans le matin qui bleuit. Quel appel de vaillance ! Sous les cieux apaisés, le calme des couleurs et des lignes invite les hommes à reprendre la facile habitude des tâches tracées.

Le fils Ponnier songe à son devoir, qui sera amer, et durera, et s'alourdira peut-être en vieillissant. Mais, de se figurer les armées, ceux qui tombèrent cette nuit, ceux qui ne verront pas les prochaines étoiles, tous les obscurs ouvriers de la résistance française et de la victoire qui fonderont la Force du Droit, — il aime son devoir humble et il désire le bonheur du camarade auquel il a donné un « pays » dans la patrie.

FIN.

78008. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9



PQ
2615
I6C5

Hirsch, Charles Henry
Chacun son devoir

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

